

QUID SENSERIT

DE

NATURA ANIMÆ

TERTULLIANUS

Disquisitionem proponebat Facultati Litterarum Redonensi

P. BOUËDRON,

PRESBYTER, LICENTIATUS.

> Tertullianus ergo, sicut scripta ejus indicant, animam dicit immortalem quidem, sed eam corpus esse contendit: neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum.
>
> S. August. de Hæres. LXXXVI.



NANNETIBUS,

EXCUDEBAT H. CHARPENTIER,

Via dicta *de la Fosse*, 32.

1861.

ORNATISSIMO AC REVERENDISSIMO

A. M. A. JAQUEMET,

EPISCOPO NANNETENSI,

GRATI ANIMI PIGNUS

D. D. D.

P. BOUËDRON.

Thèse latine de M. Bouédron

Praefatio. Plurimum olim, sed diversis judiciis, de natura animae disputatum est.

1° Il ~~remarque~~ la définition des mots corps, incorporel, simplicité de l'âme. Pour cette
41° dernière notion, l'exposé historique contenu dans cette préface [nous apprend pas] jusqu'où Platon était allé, ce que Plotin, S. Grégoire de Nysse, S. Augustin ont ajouté à la précision de la doctrine.

2° S. Justin est accusé à tort d'avoir fait l'âme corporelle (sur ce dernier point, voyez ci-après, p. 115).

3° C'était ici (et non p. 33) qu'il convenait d'indiquer les deux interprétations modernes de la doctrine de Tertullien sur la nature de l'âme.

Cap. I. Quibus argumentis Tertullianus animam corpoream esse demonstraverit.

§1 A l'appui de son opinion sur la corporalité de l'âme, Tertullien a cité les Ioniens, les Epicuriens, les Stoïciens, certains péripatéticiens. Il répète pour son propre compte les arguments des Epicuriens, et surtout des Stoïciens (p. 10-12) en faveur de la corporalité de l'âme. Donc il pense réellement comme eux. C'est vrai, mais

1° 1° Il fallait dire plus nettement que Tertullien a eu raison d'attribuer la doctrine de la corporalité de l'âme à quelques péripatéticiens, interprètes infidèles de la pensée d'Aristote sur l'âme (p. 9), et que suivant Aristote lui-même l'âme n'est pas corps, mais est quelque chose du corps, et en est inséparable, sauf l'intellect pur, venu du dehors.

2° à l'argument des Epicuriens et des Stoïciens, d'après lequel l'âme, si elle était incorporelle, ne pourrait avoir aucun rapport avec le corps, il fallait opposer autre chose (p. 15-17) que la doctrine d'Aristote et de S. Thomas, qui n'explique rien et qui attribue au corps l'inactivité absolue
3° et que la doctrine de Leibniz, qui refuse aux substances créées toute activité externe. Il fallait dire que la force étendue agit au contact et à distance suivant des lois nécessitantes; que la force simple et pensante agit sur les organes avec lesquels elle est personnellement unie et par eux sur les autres corps; que la force étendue résiste au mouvement imprimé, et que la force pensante est modifiée par la résistance des organes qu'elle anime et par l'action des corps étrangers sur ces organes.

Cependant ce que M. Bouédron a dit suffit pour montrer qu'il n'est pas prouvé qu'une substance simple ne puisse pas agir sur une substance étendue.

§2. Tertullien a combattu Platon, comme partisan de l'incorporalité de l'âme. Donc il a été réellement adversaire de l'incorporalité. C'est vrai, mais

4° 1° La doctrine de Platon, précise sur l'incorporalité de l'âme, (telle qu'il l'entend) ne l'est pas sur sa simplicité, sur son caractère de substance sans étendue. Voyez ma note A, p. 48 de la thèse française. Nous reviendrons sur ce point (p. 99-100 et p. 25-27).

2° Le texte allégué (p. 18-19) de Cicéron n'est précis ni sur la simplicité de l'âme ni même sur l'incorporalité parfaite (sive igneam, sive spirabilem).
5° Il nie seulement 1° que l'âme soit visible, 2° qu'elle soit composée d'éléments mélangés et dissemblables comme ceux du corps visible: elle pourrait être un corps simple très subtil, continu, homogène, un feu très pur, un souffle éthéré, comme le soutenaient les Stoïciens.

3° La preuve ~~[illegible]~~ que Platon donne de l'immortalité et qu'il tire de ce que l'âme se meut essentiellement elle-même (Phèdre), ou bien de ce qu'elle est essentiellement vie (Phédon), cette preuve, répétée (p. 15-20) par Cicéron,
6° ne prouve rien ou prouve l'éternité de l'âme dans le passé comme dans l'avenir. M. Bouédron (p. 20) n'a pas le droit de supprimer la moitié de cette conclusion. Mais, ce [illegible]

4° Cette preuve est distincte de la preuve platonicienne de l'incorporalité de l'âme, preuve combattue par Tertullien (p. 20-21) et mal défendue par M. Bouédron (p. 21-22). (p. 25) Tout corps, suivant Platon, est absolument inerte: l'âme se meut elle-même et meut le corps, donc l'âme n'est pas corps. — Tertullien répond: les corps seuls meuvent par impulsion. Or
7° l'âme meut le corps par impulsion. Donc l'âme est corps. — Platon et Tertullien partent chacun d'une hypothèse fausse: les corps meuvent au contact et à distance, les âmes meuvent directement les organes des corps auxquels elles sont unies et indirectement les corps que ces organes peuvent atteindre; les corps meuvent en vertu de lois nécessitantes. Les âmes meuvent souvent librement en vertu de motifs perçus par l'intelligence. S'il s'agit de démontrer que la force motrice intelligente et libre ne peut appartenir qu'à une substance simple, Platon n'a pas donné cette preuve, Tertullien ne l'a ni réfutée, ni connue. Il a réfuté la preuve platonicienne ~~[illegible]~~ l'inactivité absolue de la matière. Il a eu le tort de remplacer cette fausse hypothèse par une autre hypothèse plus fausse encore: les corps seuls peuvent mouvoir. M. Bouédron a faiblement réfuté Tertullien, mais a mal défendu Platon, qui n'est pas défendable sur ce point.

8° 5° La preuve platonicienne tirée des facultés intellectuelles est meilleure. Tertullien y oppose de très mauvaises raisons (p. 22-24). Cependant cette preuve, telle qu'elle est, ne conclut qu'à la distinction des corps visibles et tangibles et de l'âme. Elle n'ôte pas

tout-à-fait à Tertullien la ressource de dire (p. 31) que l'âme est un corps sui generis.

6° M. Bouidron (p. 25-27) cite la preuve platonicienne (Phédon, p. 79 et 80) de l'immortalité de l'âme par la distinction des propriétés de l'âme et du corps, et il reproche à ce passage d'assimiler trop l'âme à Dieu. Le grand tort de ce passage

+9° (p. 78-80) c'est de ne pas conclure nettement à la simplicité de l'âme, mais seulement à sa ressemblance plus grande avec les idées simples et immuables qu'avec les corps divisibles et changeants. Rapprocher trop l'âme de l'immutabilité des idées et de Dieu, et lui attribuer l'éternité même dans le passé, c'est un tort. Ne pas lui attribuer la simplicité de substance et l'indissolubilité absolue, mais quelque chose d'intermédiaire entre ces deux propriétés et les propriétés contraires, c'est un second tort, que M. Bouidron n'a pas remarqué. [illegible] Le spiritualisme trop vague [illegible] aboutit à dire que l'âme est indissoluble ou peu s'en faut et [illegible] n'empêche pas de lui attribuer l'étendue, tout en lui refusant la visibilité. Nous reviendrons sur ce point (p. 99-100).

§3. Tertullien établit la corporalité de l'âme par des métaphores de l'Écriture sainte prises au pied de la lettre [illegible]. S. Augustin a démontré: 1° que cette pensée n'est pas celle des textes sacrés. 2° que [illegible]

Cap. II. Quale corpus Tertullianus adscripsit animae.

§1 Les arguments empruntés par Tertullien aux Épicuriens et aux Stoïciens, ceux qu'il oppose lui-même aux Platoniciens prouvent expressément qu'il veut que les âmes soient des corps étendus, figurés, tangibles, colorés, visibles. Il en est de même de ceux qu'il emprunte aux métaphores de l'Écriture sainte, et de ceux qu'il tire des visions montanistes. Les déclarations sont nettes et précises sur ce point. Il fait aussi Dieu corporel.

§2. Pourtant, dans le même livre de l'âme, Tertullien (cité p. 45) admet avec Platon la simplicité de l'âme. Mais le contexte prouve que Tertullien entend par là que chaque homme n'a qu'une seule âme (simplicem, non triplicem), qu'il attribue cette doctrine à Platon et l'adopte, tandis que les textes de Platon sont fort obscurs sur cette question, controversée même chez les Pères. — Pourtant aussi, dans le même traité, il dit que l'âme, n'étant pas dissoluble, n'est ni instructilis aliunde, ni divisibilis ex se, qu'elle ne peut recevoir ni accroissement ni diminution de substance. [illegible] Mais il admet expressément que son volume et sa forme sont les mêmes que ceux du corps et qu'en même temps que lui elle augmente et diminue de volume. Donc il a été matérialiste inconséquent et se comprenant peu lui-même, mais matérialiste.

Tout cela est vrai, sauf les observations suivantes.

+10° 1° Il paraît très probable que la doctrine de Platon sur les trois espèces d'âme dans chaque homme a été mal comprise par Tertullien, qui y voit trois facultés d'une âme unique. Elle a été mieux comprise par Aristote, Cicéron et S. Thomas.

+11° 2° La décision du concile de Vienne (citée p. 48-49) était dirigée surtout contre ceux qui soutenaient que l'âme intelligente n'est pas individuelle, mais une sous la multiplicité des individus (Vie future, p. 187-189). En même temps elle confirmait la décision du 4e concile général de Constantinople contre ceux qui voulaient que l'âme et l'esprit fussent deux principes individuels et immortels. Ces décisions ne sont pas la condamnation de tout vitalisme et l'érection de l'animisme en dogme. Il aurait été bon de le dire avec plus de précision (p. 49).

+13° 3° Il fallait expliquer avec plus de netteté (p. 53-52) comment, dans la pensée, peu justifiable d'ailleurs, de Tertullien, les textes spiritualistes en apparence, du traité de anima se conciliaient avec son matérialisme trop réel. Pour Tertullien, l'âme est une substance corporelle sui generis, homogène, indivisible, qui n'a emprunté aucun de ses éléments aux autres corps (nec instructilis aliunde), qui n'en peut perdre aucun par division (nec divisibilis ex se), dont les parties sont inséparables du tout et ne font qu'un avec lui, qui ne peut ni croître ni décroître en substance (nec crescere nec decrescere substantia), mais bien en volume et en expansion pour remplir tout le corps (crementis non substantiva, sed provocativa), de même que par la laminature d'une masse d'or l'étendue des surfaces brillantes augmente (N. B. La pensée est claire, quoique la comparaison soit vicieuse. Il aurait fallu alléguer plutôt l'augmentation de volume d'une même gazeuse masse par exemple).

+12° 4° M. Bouidron (p. 49-50) prononce trop légèrement, au nom de la raison, l'inutilité d'un certain vitalisme qui n'attribuerait à un principe différent de l'âme que les phénomènes vitaux dont elle n'a pas conscience. Ce vitalisme là, s'il n'est pas vrai, est du moins soutenable. L'action inconsciente de l'âme intelligente sur ces phénomènes peut se borner à une excitation, sans laquelle des phénomènes analogues ont lieu dans les plantes.

14° [illegible] 5° Il aurait été bon de remarquer (p. 57) qu'avec sa théorie matérialiste sur l'âme, Tertullien, au lieu d'admettre, comme il l'a fait, l'immortalité par nature, aurait dû, comme Tatien, Arnobe, S. Irénée et les autres Pères matérialistes, admettre l'immortalité par grâce (voyez ma Vie future, p. 183 et 184).

§3 Tertullien admet la doctrine matérialiste du générationisme par transfusion de substance, et attribue des sexes aux âmes. [illegible] — [illegible] C'est bien établi. Mais

+15° 1° M. Bouidron (p. 60) a eu tort de [illegible] douter du [illegible] créatianisme de S. Jérôme. L'attestation de S. Augustin suffisait. Mais surtout nous avons des textes de S. Jérôme lui-même.

+16° 2° Était-il bien utile de citer ici (p. 61-62) la doctrine de S. Thomas sur les trois âmes successives de chaque homme (p. 61-62)? Il aurait mieux valu citer les doctrines créatianistes des Pères grecs. (Vie future, p. 640 et suiv. et p. 205-208).

Cap. III. Utrum Tertullianus eamdem semper sententiam de natura animæ habuerit.

§ 1. Tertullien distingue fort bien la substantialité de la corporalité, la substance de la nature de la substance : En niant qu'il y ait des substances incorporelles, il entend que il nie, et il s'explique par cette négation il se met en contradiction avec l'opinion vulgaire. — Dans ses premiers ouvrages, il a reconnu l'existence de substances incorporelles, mais il les a crues incapables de plaisir et de souffrance (Apol. c. 48) quand elles sont séparées des corps. Dans ses ouvrages matérialistes, il les a crues capables, en leur qualité de substance corporelle, et il s'est occupé de l'argument qu'il avait tiré de leur incorporalité en faveur de la résurrection. — Dans les premiers ouvrages, il a déclaré que l'âme n'est ni visible ni tangible; dans les derniers il a dit le contraire (p. 66-72). — On suit dans ses ouvrages le progrès du montanisme (p. 72-74).

§ 2. Montanisme de Tertullien, ses commencements, ses progrès (p. 77-82).

§ 3. Le matérialisme de Tertullien est venu et s'est développé avec et par le montanisme (p. 82-91).

[illegible] Tout ce chapitre est bon. Cependant

-17° 1° sur le § 3, il faut remarquer que certains Pères ont été matérialistes comme Tertullien, sans y être conduits par les visions du montanisme; p. ex. S. Irénée et S. Methodius (Vie future, p. 576-577). Le préjugé stoïcien en a été cause.

2° Il pouvait être bon de signaler le rapport des visions montanistes avec les visions millénaristes.

Cap. IV. Quibus ex causis Tertullianus, in quæstione de animæ natura tantum a vero deflexerit.

§ 1. Le préjugé d'après lequel ce qui n'est pas corps n'est pas rien a conduit Tertullien à faire, non seulement de l'âme, mais de Dieu même, un être corporel ayant des bras, des jambes, etc.

-18° Bien. Mais cette erreur n'est pas spécialement épicurienne (p. 92); elle est tout aussi bien stoïcienne, et c'est au stoïcisme que quelques Pères l'ont empruntée. S. Clément, stoïcien en morale et très spiritualiste. Mais les millénaristes montanistes, stoïciens outrés en morale et millénaristes en même temps, et la plupart des Pères millénaristes, qui expliquaient l'apocalypse par la palingénésie stoïcienne, ainsi S. Irénée, S. Justin, S. Methodius, ont incliné vers la doctrine stoïcienne de la corporalité de l'âme, quoique S. Justin n'ait pas professé expressément le matérialisme et aussi une erreur stoïcienne de même la doctrine que S. Justin [illegible] dans le sens physique et non allégorique. Tout cela vient de la physique stoïcienne.

§ 2. Le défaut de logique et le défaut de netteté dans les pensées ont beaucoup contribué à entretenir l'erreur de Tertullien sur la nature de l'âme, et à lui faire préférer les témoignages des visionnaires à la doctrine de Platon. Mais

19° 1° Il aurait fallu dire (p. 99) que, même à l'époque où il admettait la spiritualité de l'âme, Tertullien ne s'en était pas bien rendu compte et n'était pas arrivé jusqu'à la notion de la substance non étendue, notion que M. Bouëdron a tort de lui attribuer (p. 100), ni jusqu'à la notion de la simplicité et de l'indivisibilité absolue. M. Bouëdron [illegible]. Nous avons déjà dit que, pour ... Tertullien devenu décidément et expressément matérialiste, l'âme est une substance corporelle indivisible, parce qu'elle est un corps sui generis, homogène, sans mélange d'éléments venus du dehors (non structilis aliunde). Il lui attribue un volume, une forme et les propriétés essentielles des corps visibles et tangibles. Avant d'être matérialiste, il lui refusait ces dernières propriétés, mais non [illegible] l'étendue, voilà pourquoi il est devenu si aisément matérialiste.

20° 2° Il est faux (p. 99 et 100) que l'argumentation platonicienne rapportée par Tertullien soit tirée tout entière du Phédon, et que cette argumentation implique la simplicité parfaite et la négation de l'étendue. Voyez sur la thèse latine mes notes (4) et (44), et sur la thèse française ma note A, p. 48. La 1re partie de l'argumentation, admise par Tertullien, consiste à dire que l'âme, n'étant pas σύνθετος ἐκ πολλῶν (un composé d'éléments très divers), est plus durable que le corps. La 2e partie, rejetée par Tertullien, consiste à dire que par elle même l'âme n'a pas de figure déterminée, tandis que Tertullien veut qu'elle ait la figure du corps. Tertullien dit qu'elle est visible, lors même qu'elle est ainsi séparée du corps. Platon dit qu'elle peut devenir visible, mais seulement lorsqu'elle est impure, et [illegible] encore il accorde que les âmes pures ne sont invisibles que pour nos faibles yeux.

21° 3° Le défaut de l'argument platonicien, tiré du mouvement propre de l'âme, n'est pas (p. 103-104) de prouver trop, c'est-à-dire l'éternité [illegible] passée en même temps que l'immortalité future; c'est de ne prouver rien du tout. Il est de l'essence de l'âme de se mouvoir tant qu'elle existe : c'est contestable; mais supposons-le. Il n'est de son essence ni d'exister, ni par conséquent de se mouvoir éternellement telle que elle est née, et elle pourrait être anéantie. Puis, qu'est-ce que se mouvoir? Ce mot désigne-t-il l'exercice de toutes les facultés de l'âme? Le sommeil de toutes ses facultés n'est pas impossible, ce sommeil, devenu perpétuel, ce serait la négation de l'immortalité personnelle.

22° 4° Il aurait été bon de remarquer (p. 106) que, de son ancienne doctrine spiritualiste ou à peu près, Tertullien, devenu matérialiste, avait gardé la doctrine de l'indissolubilité naturelle de l'âme, tandis que, plus conséquents, les autres Pères matérialistes n'ont admis pour les âmes, comme pour les corps ressuscités, que l'immortalité par grâce.

§ 3. Le mépris de Tertullien pour la philosophie et l'abus qu'il fait de cette science sans l'avoir sérieusement étudiée, expliquent ses erreurs sur la nature de l'âme.

Conclusion. La doctrine matérialiste de Tertullien est isolée dans l'Eglise, bien que quelques Pères aient partagé cette erreur. C'est vrai. Mais

23° 1° Comme partisans de la corporalité de l'âme, M. Bouëdron (p. 115) cite S. Justin, [illegible] S. Irénée, S. Methodius, Origène et Tatien. Or, sur ces cinq noms, il faut en retrancher [illegible] — 1° Il est vrai que S. Justin semble incliner vers cette erreur; mais pourtant il ne l'a formulée nulle part, et les doctrines qui semblent y conduire ne sont que citées par lui sans approbation expresse (v. p. 15, note 4) — 2° le platonicien Origène déclare non-seulement que l'âme est incorporelle, mais expressément qu'elle est indépendante de toute étendue [illegible] (v. Vie future, p. 580, note 6), surtout Des principes, 1, 3, p. 22 et 23). S'il a dit, avec plusieurs Pères spiritualistes, que Dieu seul est sans corps, c'est parce qu'il croit que les anges et les

âmes séparées restent unies à des corps subtils, et encore il croit qu'un jour les purs esprits subsisteront seuls après l'anéantissement de la matière (*Vie future*, p. 582-584). — Restent donc S. Irénée, S. Methodius et Tatien, auxquels, par compensation, l'on peut ajouter S. Macaire l'Égyptien, Lactance, Cassien, Fauste de Riez et Gennadius (*Vie future*, p. 576-577), outre Vincentius Victor combattu par S. Augustin. Quelques-uns de ces noms ne sont pas aussi obscurs que M. Bouillier (p. 115) paraît le supposer.

24 2° Il n'y a pas de preuves en faveur de la doctrine spiritualiste de S. Grégoire le Thaumaturge, le traité *De l'âme* n'étant pas au nombre de ses écrits authentiques.

QUID SENSERIT

DE

NATURA ANIMÆ

TERTULLIANUS.

PRÆFATIO

Plurimum olim, sed diversis sæpe Judiciis, de natura animæ disputatum est.

Tertulliani, de natura animæ, doctrinam explanaturi, utile sumpserimus exordium, si primum expenderimus quid veteres philosophi, de hac quæstione, excogitaverint; quantum in ea enucleanda laboraverint, quamque diversas de anima sententias protulerint. Hæc autem omnia facile intellexerit, quisquis celeberrimas M. Tullii disputationes, quæ, quia Tusculi sunt habitæ, Tusculanæ inscriptæ fuerunt, perlegerit. Varias enim et fere omnes philosophorum opiniones, de natura animæ, in primo hujus operis libro, recensitas videre est.

« Quid sit animus, aut ubi, aut unde, magna dissensio est. Aliis cor ipsum animus videtur; ex quo excordes, vecordes, concordesque dicuntur. Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Aliis pars quædam cerebri visa est animi

principatum tenere. Aliis nec cor ipsum placet, nec cerebri quamdam partem esse animum; sed alii in corde, alii in cerebro dixerunt animi esse sedem et locum. Animum autem alii animam, ut fere nostri declarant nomen : nam et agere animam, et efflare dicimus... ipse animus ab anima dictus est. Zenoni stoïco animus, ignis videtur.

» Sed hæc quidem, quæ dixi, cor, sanguinem, cerebrum, animam, ignem, vulgo : reliqua fere singuli, ut multi ante veteres. Proxime autem Aristoxenus, musicus, idemque philosophus, ipsius corporis intentionem quamdam, velut in cantu et fidibus, quæ harmonia dicitur. Xenocrates animi figuram et quasi corpus negavit esse; verum numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset. Ejus doctor Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id est, rationem in capite, sicut in arce posuit : et duas partes separare voluit, iram et cupiditatem; quas locis disclusit, iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. Dicæarchus autem... nihil esse omnino animum, et hoc esse nomen totum inane, frustraque animalia et animantes appellari, docuit; neque in homine inesse animum vel animam, nec in bestia; vimque omnem eam, qua vel agamus quid, vel sentiamus, in omnibus corporibus vivis æquabiliter esse fusam, nec separabilem a corpore esse, quippe quæ nulla sit. — Aristoteles... cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus, e quibus omnia orirentur, quintam quamdam naturam censet esse, e qua sit mens. Cogitare enim, et providere, et discere, et docere, et invenire aliquid, et tam multa alia, meminisse, amare, odisse; hæc et similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat. Quintum genus adhibet vacans nomine; et sic ipsum animum *Entelecheian* appellat novo nomine; quasi quamdam continuatam motionem et perennem (1). »

Quod si, tanto in opinionum discrimine, quæratur quinam

(1) Cicer. Tuscul. L. I, c. IX, X. — Cf. Nem. de Nat. hom. C. II.

judicium de natura animæ sanum, et veritati consentaneum, protulerint; plerosque philosophos multum a vero recessisse, atque in errorem præcipites iisse compertum erit. Hos namque si excipias, Samium Pythagoram qui eam exornavit Græciam quæ magna dicta est, Ionicum Anaxagoram (1), Socratem, Socratisque discipulos, vix paucissimos invenias qui corpoream animam non effinxerint. Qui etiam melius de natura animæ sensisse videntur, sæpe obscure scripserunt, parum fuerunt in sua sententia stabiles : imo, veritatem multis et gravissimis erroribus plerumque vitiaverunt. Quis enim Pythagoræ et Xenocratis numerum? Quis Aristotelis Entelecheian intellexit? Plato ipse, quem non immerito M. Tullius philosophorum principem nuncupavit, nonne multum a vero deflectit, seu plures in homine animas inesse, significantius æquo, declaret, seu mentem, eam videlicet hominis partem, quæ est rationis et libertatis particeps, ab æterno tempore vixisse doceat? Quæ cum M. Tullius in se recogitaret, velut animi desperatione veritatem assequendi dejectus, fateri non dubitavit tantis difficultatibus intricatam sibi videri hanc de animæ natura quæstionem, ut humani ingenii vires excederet, verumque assequi nullo fas esset pacto, verisimillimum vix concederetur. « Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit; quæ verisimillima magna quæstio est (2). »

Tempore, summa Dei voluntate, ut suam in homines clementiam ostenderet, statuto, divinæ benignitati de anima multa nos edocere libuit, quæ veteribus philosophis aut penitus abscondita, aut saltem non bene comperta fuerant. Sacræ Scripturæ enim innumerabilibus in locis de anima loquuntur, quam nunc animum, nunc spiritum, nunc mentem, aliave similia nuncupant, apertissimisque verbis ostendunt eam a corpore discernendam esse; natura propria vigere, sui esse Juris, partemque hominis principem, qua vivat, intelligat, Deum celebret, preces effundat,

(1) Arist. de Anim. L. I, c. II, n. 21.
(2) Cicer. Tuscul. L. I, c. XI.

gaudio exsultet, tristitia prematur, metu horreat, se demum ad honesta ferat, avertatve ab inhonestis (1). Nec nos etiam celavere qua sit animæ via, dum vitam in terris degit, incedendum; quid agere fas sit, quid nefas; dissoluto corpore, eam nec dissolvi, nec exstingui, sed superesse corpori, vitaque immortali a Deo fuisse donatam, ut felicitate, si honesta egerit, fruatur; si perversa, æternis suppliciis torqueatur (2). Hæc quidem omnia Sacræ Scripturæ tam evidenter patefaciunt, ut ne levissima quidem possit esse ratio causave dubitandi. Qualis autem sit anima, quo tempore producatur, atque in corpus infundatur, qua et cujus generis substantia constet, aliquane corporea concretione, an ea natura, in qua nihil sit admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex, id ex Sacris Scripturis conjicere, credo equidem, licet; bene autem novisse, planeque definire, non asserere ausim licere.

Quid tamen ad bene vivendum moresque informandos, magis necessarium quam ut se quisque bene noverit, ut ipsa discat anima qualis sit, qua natura vigeat, quanto corpori atque omnibus corporeis rebus, dignitate, præstet, quo denique pacto, divinæ essentiæ in se possit referre imaginem : « Ut seipsam cogitet, inquit S. Augustinus, et secundum naturam suam vivat, id est, secundum naturam suam ordinari appetat, sub eo scilicet cui subdenda est, supra ea quibus præponenda est; sub illo a quo regi debet, supra ea quæ regere debet (3). » Omnibus itaque Ecclesiæ sæculis, veteribus imprimis, quibus veritas de animæ natura plane nondum explicata fuerat, maxima cura et diligentia quæstio illa pertractata est. Sacris autem Scripturis non satis aperte declarantibus utrum concretionis sit expers anima,

(1) Gen. II, 7. — III Reg. XVII, 21. — Tob. IV, 3. — Ps. XXIV, XXXIV. — Matth. XXII, 37. XXVI, 38.

(2) Exod. XX. Job XIX, 23-27. Tob. II, 17, 18. II. Mach. VII. Matth. XXV. 46.

(3) Aug. de Trinit. L. X, c. VII.

an corporea natura constet, id magna diligentia curaque a S. Patribus, argumentis plerumque ex philosophia sumptis inquisitum est. — Plurimi veterum Ecclesiæ scriptorum, ingenio, scientia et auctoritate gravissimi, animam simplici natura esse, et omni concretione carere existimaverunt. Ex quibus, inter alios, nominabimus Eusebium (1), Nemesium (2), S. Basilium (3), S. Gregorium Nyssenum, S. Basilii fratrem, qui in duobus merita laude sæpe celebratis operibus, animam esse asserit « substantiam expertem materiæ, atque incorpoream; quæ ad suam naturam accommodate et operetur, et moveatur, et per instrumenta corporalia suas motiones ostendat (4). » S. Augustinus, cui nonnullæ quæstiones, ad animam spectantes, videbantur obscuræ multisque intricatæ difficultatibus, eam, quæ ad illius naturam pertinet, explicavisse omninoque callere profitetur. Sic enim legitur, diversis in operum suorum locis, scripsisse : « Incorpoream esse animam, et si difficile tardioribus persuaderi potest, mihi tamen fateor esse persuasum (5)... Non est humanæ animæ natura nec de terra, nec de aqua, nec de aere, nec de igne quolibet : anima res est incorporea... Animam non esse corpoream, non me putare, sed plane scire audeo profiteri (6). » Permulta ejusdem sententiæ Claudianus Mamertus exprompsit argumenta (7); quem secuti sunt S. Isidorus (8), S. Maximus (9), S. Thomas (10), quicumque demum, recentioribus temporibus, fautrice magistraque catholica Ecclesia,

(1) Euseb. in Luc. XII. 24. Præp. Evang. XI. 27.
(2) Nemes. nat. hom. c. II.
(3) Bas. Hom. in illud : Attende tibi, 7.
(4) Greg. Nys. De opif. hom. et de anim.
(5) Aug. Epl. 166 ad Hier. de orig. anim. IV.
(6) Aug. de Gen. ad Litt. L. VII, c. XV, XXI.
(7) Claud. Mam. de statu anim.
(8) Isid. de ordin. creat. c. XV.
(9) Maxim. de Anim.
(10) S. Thom. Sum. Theol. 1ª q. 75, art. II

philosophicis studiis operam dederunt, atque in illis floruerunt (1).

Nonnulli tamen veterum Ecclesiæ scriptorum, sanctitate etiam et scientia illustres, animam corpoream esse censuerunt. Quam quidem sententiam, non iisdem acti rationibus, amplexi sunt (2). Alii enim veriti sunt, si absque ullo corpore animam esse existimarent, ne dotes ei adscriberent æquo sublimiores, atque sic Platonis et Pythagoræ erroribus implicarentur, qui animas ab æterno esse arbitrati sunt; aut eam, suæ ipsius naturæ conditione, non divinæ benignitatis dono, immortalem effingerent, sicque clementiæ Dèi damnum inferrent. Alii animam nec cum corpore conjungi, nec illud contingere, nec ab eo contingi posse, ni corporea foret, crediderunt. Alii tandem animam aut quidquam corporeum, aut omnino nihil esse asseruerunt. Quamlibet enim naturam aliqua corporea ratione constare existimabant; quod a S. Augustino, in libro de Quantitate animæ, significatum est, ubi Evodium sic sibi colloquentem inducit : « Videtur mihi quasi nihil esse anima, si nihil est horum quæ, in mensura corporum, quæri solent (3). »

Tertullianus, ut ex dicendis perspicuum erit, in eorum numerum referendus est qui, animam nihil prorsus esse, nisi corpore constaret, arbitrati, eam ideo concretione coagmentatam effinxerunt. Duos de anima conscripsit libros. Quorum unus, de Censu animæ adversus Hermogenem, inscriptus, in quo animam ex Dei flatu, non ex materiæ congestu, oriri asserebat, desideratur. Alterum autem, longi laboris opus, habemus, in quo de omni statu animæ cum philosophis disputat, hasque investigat quæstiones : qualis sit anima et qua natura vigeat; quibus dotibus instruatur; unde suam ducat originem; quibus

(1) Descartes, Bossuet, Fénelon, Malebranche.

(2) S. Iren. V, 7, n. 1. — ~~S. Justin. Dial. cum Tryph. c. 1.~~ (+)
— Tatien. Adv. Græcos., c. V.

(3) Aug. Lib. de Quant. Anim. c. III.

(+) vide infra, p. 115

incrementis augeatur; quo demum modo recedat a corpore, et quæ sors, eam de corpore decedentem, consequatur.

Ex his et cæteris quæstionibus, a Tertulliano in libro de anima explicatis, unam tantum selegimus, eam videlicet qua de animæ natura disseruit. Hanc autem omni ope, omnique diligentia, non modo libro quem scripsit de omni statu animæ, sed locis etiam aliorum ejus operum in quibus suam explicaverit sententiam, perlectis, pertractare enitemur. Quo vero melius nostrum exsequamur propositum, quatuor quæstiones nobis erunt expendendæ, quas totidem capitibus absolvemus :

1° Quibus argumentis Tertullianus animam-corpoream esse demonstrare contenderit ?

2° Quale corpus animæ adscripserit ?

3° Utrum semper eamdem, de natura animæ, habuerit sententiam ?

4° Quibus ex causis tantum, in hac quæstione, a vero deflexerit ?



CAPUT PRIMUM.

Quibus argumentis Tertullianus animam corpoream esse demonstraverit.

Animam corpoream esse, tribus argumentandi modis, Tertullianus ostendere contendit : philosophorum qui corpus animæ adscripserunt, rationes in medium proferendo; eorum qui animam omnis corporeæ molis expertem esse docuerunt, demonstrationes confutando; relicta demum philosophia, repetendo a S. Scripturis argumenta, quibus suam confirmet opinionem, id est, animam corpoream esse demonstret. Singula singulis titulis exponemus.

§ I.

Primum igitur animam corporea natura constare demonstraturus, veteres, cujuscunque fuerint sectæ, recenset philosophos qui suæ opinioni, aliquo pacto, faventes, corpus humanæ animæ attribuunt; eorumque doctrinam, non sine quadam superandi fiducia, philosophis opponit qui Platonis vestigia secuti, contraria sententia omnem, ût ait, animæ corpulentiam abstulerunt.

« Accesserit (Plato) Eubulum aliquem, et Critolaum, et Xenocratem, et, isto in loco amicum Platonis, Aristotelem. Fortassean exstruentur magis ad auferendam animæ corpulentiam, si nos alios e contrario non inspexerint, et quidem plures corpus animæ vindicantes. Nec illos dico solos; qui eam de manifestis corporalibus effingunt, ut Hipparchus et Heraclitus

Phèdre

— L'âme est ce qui se meut soi-même. Elle ne peut ni commencer ni finir de se mouvoir (p. 245)

Phédon

— La réminiscence prouve la préexistence de l'âme, ayant préexisté au corps, peut lui su[rvivre]

— L'âme est plus durable que le corps. Car ce qui est immuable n'est pas composé, et ce qui n'est pas composé ne peut pas périr par dissolution. Ce qui est changeant est composé, ce sont les corps. Ce qui est immuable et non composé est par conséquent ~~absolument indissoluble~~, ce sont les idées. Sans être immuables, l'âme ~~participe~~ ressemble plus que le corps à la simplicité et l'immutabilité des idées. Donc elle doit être ~~moins~~ dissoluble que le corps, et elle doit être indissoluble ou peu s'en faut (p. 77-80) — comp.

— ~~cependant~~ L'âme n'est donc pas l'harmonie du corps; car l'harmonie ne peut pas exister avant l'instrument, ni être plus durable que lui (p. 85 et suiv.)

— cependant Socrate avoue que les raisonnements précédents prouvent seulement que l'âme est plus durable que le corps. Mais une âme qui aurait déjà usé plusieurs corps pourrait périr avec le dernier (p. 87)

— Il prouve l'immortalité absolue en disant que l'âme étant la vie même, ne peut pas plus cesser d'être la vie, que ~~le~~ nombre 3 ne peut cesser d'être impair (p. 100 et suiv.)

République

— Si l'âme pouvait périr, ce serait par ce qui est le mal de l'âme, c'est-à-dire le vice et l'ignorance. Or elle continue d'exister malgré ses défauts. Donc rien ne peut la faire périr (p. 610-611).

— Puisque l'âme est immortelle, elle ne peut pas avoir commencé d'être; car autrement l'immortel viendrait du mortel (p. 611 A)

— L'âme, puisqu'elle est immortelle, ne peut pas être pleine de beaucoup de variété, de dissemblance et de différences, comme les corps. Un être ἀΐδιον ne peut pas être σύνθετον ~~ἐκ~~ πολλῶν; il faut donc que l'âme soit un être τῇ καλλίστῃ κεχρημένον συνθέσει (p. 611 B).

Timée.

— Composition de l'âme, participant de la nature divisible et de la nature indivisible.

Lois

— L'âme est invisible (p. 898 D) — (elle est ἀειδὴς ~~et~~ τε non ὁρατόν (Phédon, p. 79 A B), du moins pour les yeux des hommes.

ex igni; ut Hippon et Thales ex aqua; ut Empedocles et Critias ex sanguine; ut Epicurus ex atomis, si et atomi corpulentias de coïtu suo cogunt; ut Critolaus et peripatetici ejus, ex quinta nescio qua substantia, si et illa corpus, quia corpora includit; sed etiam stoïcos allego, qui spiritum prædicantes animam, pene nobiscum, qua proxima inter se flatus et spiritus, tamen corpus animam facile persuadebunt (1). »

Quam parum, ubi de natura animæ inquisitum est, constans et sibi consentanea vetus philosophia fuerit (quod et ab exordio hujus operis diximus), ex hac etiam tanta opinionum discrepantia quas Tertullianus enumeravit, magis ac magis, perspicuum, atque evidens est. Verumtamen, numerum auctoritatemve eorum qui animam corpoream esse censuerunt, alicujus, a Tertulliano, pro sua sententia, ponderis haberi, non facile concesserimus. Quædam enim nomina gradum inter philosophos ita infimum tenent, ut suis partibus noceant magis quam prosint. Quorumdam autem opiniones tam obscuræ, tam incertæ videntur, ut Tertullianus ipse, quasi dubius utrum corpus animæ an non adscripserint, in contraria feratur. Nonne enim, ut alios omittam, Peripateticos, modo corpulentiæ animæ fautores, modo contrariæ sententiæ propugnatores finxit : ut qui, quamvis quintam hanc essentiam, qua Peripatetici animam constare docuerunt, quamque, novo nomine, Entelecheian appellaverunt, aliqua corporea ratione concretam esse asseveraverit, (+) Aristotelem nihilominus, qui Peripateticorum fuit auctor, et primus animam Entelecheian nuncupavit, Platonis animam omni concretione carere profitentis, assentatorem esse dixerit (2) ?

Recensitis philosophorum nominibus, quos suæ, de animæ natura, opinionis fautores esse existimat, quasdam Tertullianus proponit argumentationes, quibus veteres philosophi tum Stoïci, tum Epicurei ad demonstrandum animam corporea concretione

(1) Tert. de Anim. c. V.

(2) Tert. de Anim. c. V.

(+) Non immerito dixit Tertullianus Peripateticorum nonnullos (non Aristotelem ipsum, sed Stratonem, Critolaüm, etc) statuisse quintam substantiam sive entelechiam qua anima constat esse corpoream.

coagmentatam esse utebantur. Quarum prima, e stoïco Zenone deprompta, vim suam ex isto fonte haurit quod anima suo a corpore discessu, corpori mortem inferre creditur; quod, ni corporea foret anima, fieri non posse asserunt. Sic enim argumentantur Stoïci : « Quo digresso animal emoritur, corpus est : consito autem spiritu digresso, animal emoritur : ergo consitus spiritus corpus est : consitus autem spiritus anima est : ergo corpus est anima (1). »

Ista autem argumentatio, si sententiæ ex qua vim suam exhaurit, ratio habeatur, tota statim corruit; ut pote quæ in rebus commenticiis minimeque probabilibus fulciatur. Quis enim bene novit utrum anima, suo a corpore discessu, corpori mortem ipsa inferat, an aliqua præcedenti corporis perturbatione, aliqua interiori partium ipsius ruina, morte corpori jam ante illata, discessus animæ mortem corporis tantummodo sequatur? Quod si nesciunt utrum animæ discessus pariat mortem, an modo sequatur, nullo sane pacto possunt, ex proposita sententia, animam corpoream esse concludere. Imo quanquam, anima a corpore discedente, mortem corpori inferri constaret, num ideo causa finiretur, quasi lex foret aliqua certa et fixa, qua, ex eo ipso quod duarum naturarum vitæ consortio conjunctarum, una quæ corporea est, alterius discessu morte afficitur, alteram hanc et ipsam quæ recedit, ejusdem conditionis et coagmentationis participem esse oporteat? Talem primum ostendant legem; aliquam istiusmodi necessitatem patefaciant: alioquin vana irrisaque omnis hæc argumentatio merito videbitur. « Omnis enim ratio, non ex ambiguis et controversis, sed ex concessis concludenda est (2). »

Alteram, ex Cleanthe philosopho sumptam, postponit argumentationem; quam, ut nullius ponderis habendam esse demonstretur, satis erit exponi. Cleanthes enim, ea ratione ductus

(1) Tert. de Anim. c. V.
(2) Nemes. de Nat. hom. c. 2.

quod, quemadmodum vultus lineamentis et totius corporis habitu filii sunt sæpe parentibus similes, sic et indole, ingenio et moribus, eorum indolem, ingenium moresque repræsentant; quasdam in filiorum et parentum animis inesse notas excogitavit, quarum ope animæ sunt similitudini obnoxiæ, aliæque aliarum imagines in se referunt. Animas itaque corporeas esse finxit, ut quæ similitudini aut dissimilitudini, si corporeis principiis carerent, nequaquam obnoxiæ forent (1). Illud vero falsa posuit conclusione. Hæ enim similitudines qualescumque sint, quod minime quærendum est, non est dubium quin sine ullis effigiei lineamentis, in animis inesse possint, multis modis et causis: illa nempe sanguinis, parentes inter et filios communitate, simili vitalium humorum temperatione, corporumque adæquata dispositione : quæ omnia, ut omnes norunt, multum in ingeniis valent, et maximum in mores exercent imperium. « Ipsi animi, inquit Cicero, magni refert quali in corpore locati sint; multa enim e corpore exsistunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant... ea sunt, quæ similitudinem faciant (2). »

Auspice iterum stoïco Cleanthe, aliud a Tertulliano objicitur argumentum, antecedenti quidem non validius ad rem probandam, sed suorum membrorum dispositione, verborumque delectu melius. Cujus ea est institutio : « Corporalium et incorporalium passiones inter se non communicare (possunt). Manifestum est autem animam compati corpori, cui læso ictibus, vulneribus, ulceribus condolescit; et corpus animæ, cui afflictæ cura, angore, amore, coægrescit; per detrimentum scilicet vigoris, cujus pudorem et pavorem rubore atque pallore testetur. Igitur anima corpus, ex corporalium passionum communione (3). »

Ea profecto omni admiratione digna lex naturæ est, qua

(1) Tert. de Anim. c. V.
(2) Cf. Cicer. Tuscul. 1. XXXIII.
(3) Tert. de Anim. c. V.

corpus et anima tam arcto, tam, ut ita dicam, fraterno vitæ consortio conjunguntur, ut omnia habeant communia; ut, quemadmodum omnia bona malave, quibus corpus obnoxium est, intus in animam quasi repercutiuntur, sic quilibet animi affectus redundet in corpus, excipiatur a corpore, expressumque ab eo exterius manifestetur. Omni, inquam, admiratione digna ea lex, sed intellectu tam difficilis, ut, quanquam a philosophis diligentissimis expetita investigationibus, ne nunc quidem bene intelligatur. Constat quidem corpus et animam arctissime conjungi : quo vero pacto, quo nexu consocientur, penitus ignotum est. Quod si res ita se habet, atque, ubi de hoc ipso societatis vinculo quæritur, quæstio in re obscurissima versatur, nullam ex hoc argumentationem sumi, nullo jure animam et corpus eadem natura, nempe corporea, constare concludi fas esse fatendum est, — sed mox erit fusius de hac quæstione disserendum. Etenim duo argumenta, quæ Tertullianus e stoïco Chrysippo ac epicureo Lucretio sumpta refert, neque inter se, neque ab argumentis quæ tum a Zenone, tum a Cleanthe usurpata fuisse diximus, discrepant. Eodem quippe fonte desumuntur, eadem arte diriguntur, eamdem causam habent cur in ea quæstione proponantur; difficultatem dico, qua semper irretita fuit philosophia, hoc admirabile corporis et animæ, ut ita dicam, conjugium intelligendi; illius modum nexumve, ubi mentem corporea natura carere ponitur, explicandi. Quæ Chrysippi et Lucretii argumenta sic Tertullianus paucis exposuit verbis : « Chrysippus manum Cleanthi porrigit, constituens corporalia ab incorporalibus derelinqui omnino non posse, quia nec contingantur ab eis. Unde et Lucretius, « Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res (1) : » derelicto autem corpore ab anima, affici morte. Igitur corpus et anima, quæ, nisi corporalis, corpus non derelinqueret (2). »

(1) Lucret. de Nat. Rer. l. 1. v. 305.
(2) Tertul. de Anim. c. V.

Lucretio cujus, eo loco, Tertullianus meminit, nemo apertius, nemo vehementius, doctius dicam et elegantius, communem hanc omnium, qui animam corpoream esse professi sunt, argumentationem instituit. Eam quippe, in tertio celeberrimi carminis, quod de Natura Rerum inscribitur, libro, disertissimis versibus et, si meliora tuerentur, omni laude et admiratione dignis, lucide exponit et acriter defendit. Ex quibus sequentes excerpemus, quibus, postquam animum ab anima non discrepare, sed « conjuncta teneri

Inter se, atque unam naturam conficere ex se »

demonstravit, animam corporeis constare elementis ostendere contendit.

« Hæc eadem ratio naturam animi atque animai
Corpoream esse docet : ubi enim propellere membra,
Corripere ex somno corpus, mutareque voltum,
Atque hominem totum regere ac vorsare videtur ;
Quorum nil fieri sine tactu posse videmus,
Nec tactum porro sine corpore, nonne fatendum est
Corporea natura animum constare animamque ?
Præterea pariter fungi cum corpore, et una
Consentire animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida teli,
Ossibus ac nervis disclusis, intus adacta :
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus ;
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam animi esse, necesse est ;
Corporeis quoniam telis ictuque laborat (1). »

In hoc ergo omnes tum Stoïcorum, tum Epicureorum argumentationes conveniunt, quod nullo unquam pacto, rem cor-

(1) Lucret. Carm. de Nat. Rer. l. III. V. 162-177.

poreæ molis expertem, posse, aut cum corporea conjungi, aut ab ea divelli, aut eam contingere, aut ab illa contingi, aut alterno cum ea affectu commoveri, pro re certissima ponitur. Itaque, præterquam quod suo quæque laborat vitio, omnes eorum rationes hoc ipso irritæ cadunt, quod quo nexu corpus et anima teneantur, qua lege reciprocis moveantur affectibus, qua pertubatione et ruina unum ab altera divulsum derelinquatur, quo demum modo omnia quæ fieri videntur, fiant, non quæratur; aut, si quæratur, non tam bene explicetur, ut hoc vitæ consortium, quanquam inter duas habeatur diversi generis naturas, haberi repugnare merito concludatur.

Multum in hoc philosophi laboraverunt; atque alii alias excogitaverunt rationes, quibus hanc corporis et animæ conjunctionem explicarent. Quidam Epicureorum sententiam approbantes, qua nullo communi vitæ consortio, nulla naturali contagione, res corporeas cum rebus concretione carentibus conjungi posse declarant; animam corporeæ tamen rationis expertem esse credentes, quemdam conjunctionis nexum excogitaverunt, cujus ope corpus et anima consociarentur : tertiam nempe essentiam, ab anima et corpore discretam; corpoream quidem, sed tenuissimis principiis ita contextam, ut cum corpore, quia corporea, cum anima, quia tenuissima est, cum utroque, quia constitutione viget ambobus naturis adæquata, conjungi et consociari possit. Hæc autem essentia subtiliter magis quam recto judicio excogitata est. Quippe, si primum pro inconcusso ponetur, quod istius opinionis fautores concedunt, res corporeas, nullo unquam pacto, cum rebus corporeæ congeriei expertibus posse conjungi, animam quæ omni caret concretione, non meliori jure, cum ea tertia natura quæ pro nexu prætenditur, consociari fas erit, quam cum ipso corpore : ut pote quæ, quanquam tenuissima, aliqua tamen concretione et coagmentatione constet. Quæstionem igitur transferunt, minime explicant. Plurimi tamen hanc secuti sunt opinionem, huncque corporeum conjunctionis nexum (quanquam, ubi natura illius definienda est, contrarios

in sensus abeant), medium quo còrpus et anima vinciantur, interponunt. Quorum sententias S. Thomas, in celeberrimo opere quod Summa Theologica inscribitur, sic exponit irridetque.

« Quidam Platonici dixerunt quod anima intellectiva habet corpus incorruptibile, sibi naturaliter unitum, a quo nunquam separatur, et, eo mediante, unitur corpori hominis corruptibili.

» Quidam vero dixerunt quod unitur corpori, mediante spiritu corporeo. Alii vero dixerunt quod unitur corpori, mediante luce, quam dicunt esse corpus, et de natura quintæ essentiæ : ita quod anima vegetabilis unitur corpori, mediante luce cœli syderei; anima vero sensibilis, mediante luce cœli crystallini; anima vero intellectualis, mediante cœli empyrei. Quod fictitium et derisibile apparet, tum quia lux non est corpus; tum quia quinta essentia non venit materialiter in compositionem corporis mixti, cum sit inalterabilis, sed virtualiter tantum; tum etiam quia anima immediate corpori unitur, ut forma materiæ (1). »

Ipse vero S. Thomas, Aristotelis de hac re doctrinam secutus (2), nullo corporeo nexu ab anima et corpore discreto, conjunctionem utriusque fieri censet, ea ratione ductus quod, cum ea sit hominis essentia, ut anima et corpore constet, nulla media indiget natura, qua, ut aiunt, illius forma perficiatur. « Cum anima, inquit, uniatur corpori non ut motor tantum, sed ut forma, impossibile est uniri corpori hominis, vel cujuscunque animalis, mediante aliquo corpore (3). » Nec ideo animam aliqua corporea ratione constare credit; putat enim communitatem consortiumque vitæ, non modo fieri posse naturali rerum conjunctarum contagione, ut ait, *quantitatis,* qualis est corporearum rerum cum corporeis rebus contagio; sed etiam alterius generis contagione, quam *virtutis* nuncupat, qualis est rerum

(1) S. Thom. Summ. Theol. 1ª q. 76, art. 7.
(2) Arist. de Anim. L. II, c. 1, text. 14.
(3) S. Thom. Summ. Theol. 1ª q. 76, art. 7.

corporis expertium cum corporeis rebus, contagio (1). Quod igitur Epicurei et Stoïci asserunt, animas corporeas esse, et nullam rerum corporearum cum rebus corpore carentibus posse fieri, aut conjunctionem, aut affectuum communionem, aut cujuscunque generis contagionem, id S. Thomas omnino respuit, atque pro commenticio et falso habet. Qua tamen lege et ratione perficiatur illa arctissima corporis et animæ communio, non videtur investigavisse. Id vero investigandum esse non arbitramur, ut pote quod humanæ intelligentiæ fines exsuperet. Non enim quælibet abscondita scrutari, non omnes rerum fas est explorare causas; neque quanta summus rerum effector perficere valet, tanta homo intellectu assequi valebit. « Demus, inquit S. Augustinus, Deum aliquid posse, quod nos fateamur investigare non posse : in talibus rebus tota ratio facti est potentia facientis (2). »

Celeberrima est Leibnitii de hac quæstione opinio, quæ si semel admissa, tota statim elisa Epicureorum argumentatio corruerit. Censet enim neque ullum a corpore in animam inferri sensum, neque corpus ab anima ullo propelli motu posse; imo omnem utriusque contagionem, prope dicam, vitæ communitatem aufert. Corpus vices habet proprias, anima separatim fungitur suis; cuique vita, motus, affectusque, nec unum ab altera aut tangitur, aut movetur; sed quadam a Deo constituta lege, corporis vices ita vicibus animæ accommodatæ sunt, motus, sensusve corporei motibus affectibusque animæ; omnia demum, quæ a corpore et anima aut inferri, aut sustineri videntur, ea temporis et modi opportunitate, eo concentu, ea, ut ipse ait, harmonia fiunt, ut, quanquam re discriminentur, conjungi atque alia ex aliis nasci videantur (3).

(1) Cf. Nemes. de Nat. hom. c. III.

(2) S. August. Epist. CXXXVII. c. VIII.

(3) Cf. Leibnit. Systema novum naturæ et communicationis substantiarum, itemque unionis inter corpus et animam.

Haud profecto, ut nobis approbetur, hanc maximi nostrorum fere temporum philosophi opinionem retulimus : quippe quæ multis et gravibus impugnationibus obnoxia esse videatur; sed quo magis perspicuum evidentiusque sit quantum Tertullianus a recto absit, cum animam corpoream esse statim ex eo concludit quod cum altera, quæ corpore constat, natura consociatur.

Ea quippe conclusio in re minime probabili, atque ex omni parte dubia versatur. Temere enim, ne quid nimis dicam, animam asseritur non posse, ni concretione constet, aliqua cum corpore contagione conjungi. Utrum dein ea corporis et animæ communitas ulla cujuscunque modi contagione fiat, disputatur. Quidquid demum id sit, aliqua, nullave contagione, anima cum corpore conjungatur; qua lege et ratione, illud vitæ consortium ita fuerit constitutum ut omnem regat humanam vitam, penitus ignoratur : id namque unum experientia nostra perspicuum est, animam arctissimo cum corpore vitæ consortio conjungi. Nullius igitur æstimanda est ponderis omnis hæc demonstratio, quam ex Epicureis et Stoïcis sumptam, Tertullianus explicavit.

§ II.

Quæ fuerit Platonicorum de natura animæ doctrina, quibus argumentis suam defenderint opinionem, quid ad probandum valeant, intellectu dictuque difficillimum esse videtur. Duæ autem nobis, inter alias, occurrunt causæ, cur tanta obscuritate res involvatur. Una, quod hujus disciplinæ philosophi, plures in homine animas inesse existimantes, dotes animæ varias, imo sæpe contrarias, prout aut mentem, aut inferiorem animam significarent, attribuerunt; altera quod, ubi hanc quasi partem animæ significare volunt, quam mentem nuncupant, eam tantis dotibus exornant, ut non modo simplici naturâ constare, immor-

tali vita fruituram, dignitateque multo esse præstantiorem corpore censeant; sed ab æterno etiam tempore vixisse, divinæ mentis similem, prope parem, aut ab ea, nescio qua procreatione vel substantiarum avulsione, ortum habere existiment. Hoc autem modo, verum obscuris falsisque adumbrantes, multum auctoritatis, fideique ipsi sibi adimunt; atque abundantes parant causas tum de verborum suorum significatione, tum de rerum definitionibus, tum de vi et pondere rationum, quibus ad confirmandas suas opiniones utuntur, dubitandi. — Quantocumque enim fulgore lux veritatis resplenduerit, si subito totus ille fulgor fuerit exstinctus, si repente mutatis vicibus, densis errorum caliginibus obscuratus fuerit, mens statim hæret anxia, perturbatur, tantumque reformidat ne cum veris ficta et falsa hauriat, ut vix etiam fidat veritati.

Doctrinam tamen Platonicorum attente et diligenter inspicienti, non erit dubium quin, si non semper eadem judicii constantia verborumque evidentia, plerumque saltem animam corporea concretione carere docuerint, imo probabilissimis argumentis demonstraverint. Hæc eorum argumenta nobis explananda erunt. Nunc autem, ut omnis dubitandi locus auferatur, pulcherrima quædam verba ex Cicerone, optimo sane platonicarum disciplinarum interprete, sumpta referemus, quibus, non modo quid de natura animæ docuerint, ostenditur; verum etiam, cur ita senserint rationes tanti ponderis exponuntur, ut vix etiam nostrorum temporum philosophi validiores invenerint.

« Cum videmus speciem primum candoremque cœli; dein conversionis celeritatem tantam, quantam cogitare non possumus; tum vicissitudines dierum atque noctium.... Hæc et alia innumerabilia cum cernimus, possumusne dubitare quin his præsit aliquis effector, si hæc nata sunt, ut Platoni videtur; vel, si semper fuerint, ut Aristoteli placet, moderator tanti operis et muneris ?...

» Sic mentem hominis, quamvis eam non videas, ut Deum non

vides ; tamen, ut Deum agnoscis ex operibus ejus, sic ex memoria rerum, et inventione, et celeritate motus, omnique pulchritudine virtutis, vim divinam mentis agnoscito. In quo igitur loco est ? Credo equidem in capite... Quæ est ei natura ? Propria, puto, et sua. Sed fac igneam, fac spirabilem (I, 27) : nihil ad id, de quo agimus. Illud modo videto ; ut Deum noris, etsi ejus ignores et locum, et faciem ; sic animum tibi tuum notum esse oportere ; etiamsi ignores et locum, et formam. In animi autem cognitione, dubitare non possumus, nisi plane in physicis plumbei sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex... (+) His enim in naturis, nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat ; quod et præterita teneat, et futura provideat, et complecti possit præsentia : quæ sola divina sunt... Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatis notisque naturis (1). » (++)

Tertulliano ne minimum quidem dubium videtur, quin animam Platonici simplici natura, concretionisque expertem (+++) effinxerint. Expositis itaque argumentis, quibus ipse suam de hac quæstione defendit sententiam, se statim convertit ad Platonicos, atque eorum argumenta, quæ subtiliora quam probabiliora esse existimat, confutare enititur. Notissimum est illud argumentum, quo fere omnes philosophi animam nullo corpore coagmentatam esse declarant, ex eo quod anima se moveri sentit : « Quod cum sentit, illud una sentit se vi sua, non aliena, moveri (2). » Putant enim nulli rei corporeæ, id est, aliqua concretione et compositione contextæ, eam vim inesse posse, quæ sit una, inexhausta, suique Juris ; qua, ipsa se et corpus suum, proprio nutu, moveat ; sicque non modo suorum, sed corporis etiam motuum rationem in se habeat, hancque a se haberi sentiat. Corpora enim, ut argumentantur, inanima sunt, vel animalia. —

(1) Cic. Tuscul. L. I, 28, 29, 27.

(2) Cic. Tuscul. L. I, 23.

(+) Nihil est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum esse videatur, nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum (I, 27). His enim....

(++) Ex quo efficitur animam esse nullum notorum nobis corporum, sed non eam non esse corpus aliud et omnino alius generis. Eo usque etiam progressus longius (fr. de anima) adversus stoicos disputans, qui animam πνεῦμα esse volebant

(+++) non omnino simplici natura, nec omnino concretionis expertem, sed, ut ait Cicero (I, 27), segregatam ab omni concretione mortali. Vide Platonem, infra, p. 99, not. (++).

Inanima corpora non nisi externo agitantur pulsu ; animalia, interiori quidem motu cieri videntur, sed nec proprio cientur impulsu, nec suo, nec cujus principium in se habeant, atque in se haberi sentiant. Non corpus igitur anima est. Inanimum enim corpus non est, ut quæ interiori motu cieatur; non animale est, ut quæ non interiori modo impulsu, sed etiam suo, se et corpus ita moveat ut omnium suorum, corporisque motuum in se habeat foveatque principium. Quod nullo fieri potest pacto, nisi anima sit una, simplex, ab omnique corporea concretione careat.

Hujus argumenti ratio, quæ a Platone nata est, a Socrate est in Phædro explicata, sæpe, et a Cicerone, posita est. Reperitur enim tum in libro de Senectute, tum in sexto libro de Republica, tum in primo Tusculanarum libro : in quo etiam demonstrationem hanc intellectu difficilem esse fassus, ea magis utitur ad asserendum animam divinam esse atque æternam, quam ad demonstrandum eam omnis corporeæ compositionis expertem esse. « Licet concurrant plebeii omnes philosophi (sic enim ii, qui a Platone, et Socrate, et ab ea familia dissident, appellandi videntur), non modo nihil unquam tam eleganter explicabunt, sed ne hoc quidem ipsum, quam subtiliter conclusum sit, intelligent. Sentit igitur animus moveri : quod cum sentit, illud una sentit se vi sua, non aliena, moveri ; nec accidere posse ut ipse unquam a se deseratur. Ex quo efficitur æternitas (1). »

Sic a Tertulliano, plane et ab illa æternitatis implicatione soluta, exponitur. « Omne, inquiunt, corpus aut animale sit necesse est, aut inanimale. Et si quidem inanimale est, extrinsecus movebitur; si vero animale, intrinsecus. Anima autem nec extrinsecus movebitur, ut quæ non sit inanimalis; nec intrinsecus, ut quæ ipsa potius moveat corpus. Itaque non videri eam corpus, quæ non corporalium forma ex aliqua regione moveatur (2). »

(1) Cic. Tuscul. L. I, 23.
(2) Tert. de Anim. cap. VI.

Maxime Tertulliano videtur omnis hæc argumentatio claudicare : tum quia nec animale, nec inanimum, sed proprii generis animam corpus esse existimat, quæ aut faciat corpus animale, si adsit, aut inanimale, si absit ab illo (1) : tum quia, si corporis est, ut Platonici volunt, moveri extrinsecus ab aliquo, id etiam animæ accidere videtur, ut quæ, cum vaticinatur aut furit, externo pulsu agitetur et moveatur (2); tum denique propter hoc ipsum quod corpus ab anima moveri nemo est qui non sentiat confiteaturque (3). Hanc autem rationem, quam tanti pro sua sententia Platonici faciunt, contortis ipsorum telis, sic in Platonicos Tertullianus convertere contendit : « Si ab alio moveri corporis est, quanto magis movere aliud! anima autem movet corpus, et conatus ipsius, extrinsecus, foris parent. Ab illa est enim impingi et pedes in incessum, et manus in contactum, et oculos in conspectum, et linguam in effatum, velut sigillario motu superficiem agitante. Unde hæc vis incorporali animæ? unde vacuæ rei solida propellere (4)? »

Quid istæ valeant impugnationes, non longo sermone expendendum erit : quarum quippe vitia pateant. Etenim, ut id primum evellamus quod in Tertulliani animo magis hæret infixum; nonne tertius ille impugnandi modus, quem supra referebamus, totam in hac Lucretii sententia vim suam habet : « Tangere... et tangi, nisi corpus, nulla potest res? » Quam, jam antea, multùm a certo probatoque abesse; imo nihil etiam, si certa probataque esset, ad concludéndum profuturam esse demonstravimus : ea ratione freti, quod qua lege corpus ab anima moveatur, cujusmodi contagione conjungantur; utrum etiàm aliqua contagione, ut hoc utriusque consortium fiat, opus sit, penitus ignoretur. Cæteri duo vix ad quæstionem spectant.

(1) Tert. de Anim., cap. VI.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.
(4) Ibidem.

Platonici enim non ex hoc argumentum concludunt, quod anima non nisi interiori motu cieatur, nulloque unquam pulsu afflatuve agitari queat; sed ex illo præcipue quod anima sentit se moveri: quod cum sentit, illud una sentit se vi sua, non aliena, id est, interiori, proprio, et suo impulsu moveri. Demonstratio igitur Platonicorum minime a Tertulliano labefacta est, quanquam in quo sita sit præcipua illius ratio, non ille ignoravisse videatur. Hoc enim aperte significavit, cum supra relatæ argumentationis sic ipse partes exponendo contraxit: « Itaque non videri (volunt) animam corpus, quæ non corporalium forma ex aliqua regione (id est, credo equidem, non externo, sed interiori, non alieno, sed suo impulsu), moveatur (1). »

Cum anima nec visui, nec auditui, nec ulli cuilibet quinque corporeorum sensuum, quibus res corporeæ objiciuntur, sed soli mentis intellectui (quo res omnes quæ, velut æquitas, sapientia, bonitas, corporea ratione carent, percipiuntur), ut ipsa sibimet cognita fiat, obnoxia sit; Platonici ex hoc intulerunt animam non esse rebus, quæ quinque corporeis sensibus sunt objectæ, similem, sed iis potius quæ intellectu percipiuntur, iis videlicet quæ corporea ratione carent, nec ulla concretione, et coagmentatione constant.

« Corporalium aiunt rerum qualitates, ut terræ, ut ignis, corporalibus sensibus renuntiari, ut tactu, ut visu; incorporalium vero intellectualibus convenire, ut benignitatis, vel malignitatis. Itaque incorporalem esse animam constat, cujus qualitates non corporalibus, sed intellectualibus sensibus comprehenduntur (2). »

Cujus argumenti ut vim pondusque obtundat Tertullianus, illud Platonicorum condemnat judicium, quo id omne corporea ratione carere censent, quod absque sensuum auxilio, ea sola animi virtute, quam philosophi intellectum, ipse sensus intellec-

(1) Tert. de Anim. c. VI.
(2) Tert. de Anim. c. VI.

tuales nuncupat, comprehenditur. Quemadmodum enim res etiam, quæ concretionis omnino sunt expertes, corporeis sensibus aliquando comprehendi posse persuasum habet; sic, contraria vice, quasdam res corporeas, absque corporeorum sensuum auxilio, solo nempe intellectu, sensibusve intellectualibus cognosci posse existimat. Quo fit ut nulla lex impediat quin, quanquam intellectui, ut ipsa sibi cognita fiat, objiciatur anima, aliqua tamen corporea ratione constet. Ea vero sunt quæ, corporeis sensibus quanquam obnoxia, corporea ratione carere arbitratur : soni, odores, colores, cæteraque alia similia. « Ecce, inquit, incorporalia ostendo corporalibus sensibus subjici, sonum auditui, colorem conspectui, odorem odoratui. Igitur, si constat incorporalia quoque a corporalibus comprehendi, cur non et anima, quæ corporalis, ab incorporalibus renuntietur (1). »

Quid autem a vero longius abest, quam quod à Tertulliano asseritur de sonis, odoribus, coloribus, atque istiusmodi rebus, quæ in animum per corporeos sensus infunduntur? Hæc enim omnis corporeæ rationis expertia putat : quasi ex corporeis rebus principium, causamque non haurirent; ad corporea hominis membra, et quidem, ut ita dicam, per corporeos meatus non adveherentur; ut quæ, quando non ipsa corporearum rerum cum quinque sensibus contagione, per hæc media, tenuissima quidem, sed corporea tamen, quibus toti circumfundimur, aeris spatia, nobis afferantur. Quando quidem istiusmodi corporei affectus in animam, intellectualesve sensus immittuntur, tunc sane omni corporea ratione carent; sed quanam ex causa, nisi quod et ipsi sensus intellectuales omnis sunt concretionis expertes? Soni enim, odores, coloresque cum ad corporeos, tum ad intellectuales sensus referendi sunt. Qua parte ad intellectuales referuntur, omni carent corporea ratione; qua ad corporeos, corporea ratione non carent. Simili lege, animam, ut

(1) Tert. de Anim. c. VI.

cujus cognitio ad intellectuales sensus pertineat, omni corporea ratione carere, nulla coagmentatione concretam esse, sed simplici constare natura Platonici haud immerito inferendum esse arbitrantur.

Mira sane videtur hæc alia Tertulliani sententia, qua, postquam omni corporea ratione res etiam corporeis sensibus objectas carere posuit, mutatis confusisque communibus rerum notionibus, sapientiæ studium, artes, cæterasque hujusmodi cognitiones, quasi forent aut ulli partium divisioni, aut ulli spatii mensuræ obnoxia, admixta esse, concreta, corporeaque existimavit. Platonicis enim mentem asserentibus ab omni concretione segregatam esse, ut quæ se naturaliter ad res omnis corporeæ rationis expertes, videlicet, ad studia sapientiæ, ad artes, ad sublimes rerum notiones, quibus illustrata velut augetur aliturque, convertat ; id opponere non dubitat quod istiusmodi studia omnem habent corporeorum alimentorum vim et naturam : ita ut hominum mentes alimentis vere corporeis auctæ, corporum in modum crescant, corporumque natura constare censeri debeant. Hanc autem commentitiam opinionem nullo confirmat argumento, nisi quod medici cujusdam, nomine Sorani, Zenonisque philosophi auctoritatem prætendit. Quorum unus, animam corporalibus alimentis pasci ; alter, artes corporeas esse declaravit.

« De insignioribus argumentationibus erit etiam illa, quod omne corpus corporalibus ali judicant. Animam vero, ut incorporalem, incorporalibus ; sapientiæ scilicet studiis. Sed nec hic gradus stabit, etiam Sorano, methodicæ medicinæ instructissimo auctore, respondente animam corporalibus quoque ali : denique deficientem eam, cibo plerumque fulciri. Quidni ? quo adempto in totum dilabitur ex corpore... Bene autem quod et artes Stoïci corporales affirmant. A Deo sic quoque anima corporalis, si et artibus ali creditur (1). »

(1) Tert. de Anim. c. VI.

Una prope atque eadem ratio est horum argumentorum, quæ, a Tertulliano exposita magis quam confutata, perlustravimus. Omnia quippe ad rationem reducuntur quæ jam a nobis ostensa est, ubi pulcherrima Ciceronis verba de natura animæ retulimus; eam nempe qua nulli cuilibet rei, quin omni concretione et compositione careat, vim tantam inesse posse judicatur, ut ipsa se motu proprio moveat, ut meminerit, cogitet, totque sublimium rerum cognitionem habeat. Quæ luculenter abundanterque a Socrate in Phædone explicata, dignissima est, quanquam non sit ab omni vitio immunis, quæ consideretur; ut intueamur qua judiciorum serie, quibus, ut ita dicam, conjecturis et similitudinibus maximus ille vir ad animæ cognitionem venerit, non plane quidem veritati consentaneam, sed sua, dicere ausim, sublimitate vitiosam. In eo quippe celeberrimo de anima sermone, quem cum discipulis habuit in carcere, eo ipso die quo cicutam hausit, postquam duas rerum species posuit, unam, earum rerum quæ nostris sunt corporeis sensibus objectæ, alteram, rerum quæ non sunt objectæ, quibusque anima similior et cognatior est; Cebetem, unum ex discipulis, sibi colloquentem, hac judiciorum progressione, his conjecturis et similitudinibus ad admirandum animæ dignitatem, dotes excelsas, immortaliaque fata compellit; certumque facit animam tantis exornari dotibus non posse, quin ab omni coagmentatione segregetur.

« An igitur et hoc in superioribus dicebamus animam, quando ad aliquid considerandum socium sibi assumit corpus vel per visum, vel per auditum, vel per alium sensum (hoc enim est per corpus, per sensus considerare), tunc quidem a corpore trahi ad ea quæ nunquam eodem modo se habent, et eam errare perturbarique, et quasi ebriam vacillare, utpote quæ talia contrectet? — Prorsus. — Quando vero ipse animus per se considerat, illuc se confert ad purum, et sempiternum, et immortale, et eodem modo se habens, et tanquam ipsius cognatus semper inhæret illi, quando ipse sit per se, eique liceat, et cessat ab errore et circa illa semper secundum eadem eodem modo se

habet, utpote qui talia contrectet? — Præclare, inquit, ac vera omnino loqueris, o Socrates... Considera vero etiam hac ratione, quando in eodem sunt animus et corpus, hoc quidem servire atque subesse naturam jubere, illum vero præesse atque dominari; et hoc modo rursus utrum tibi videtur simile esse divino, utrum mortali? aut, nonne putas divinum quidem tale esse natura, ut præsit et ducat; mortale vero, ut subjiciatur ac serviat? — Puto equidem. — Utri igitur horum est similis? — Constat, o Socrates, animum quidem similem esse divino, corpus vero mortali. — Animadverte jam, o Cebes, num hæc ex omnibus, quæ a nobis dicta sunt, consequantur; videlicet divino, immortali, intelligibili, uniformi, indissolubili et semper eodem modo et secundum eadem se habenti animum esse similiorem; humano vero, mortali, nec intelligibili, multiformi, dissolubili et nunquam eodem modo sibimet se habenti, similius contra esse corpus? Num possumus, o amice Cebes, præter hæc aliud quidquam afferre?... (1) »

Hæc atque similia a Platonicis explicata sane sunt pulchra, sublimia, et quæ maxime laudentur digna; sed non ab omni vitio sunt intacta, non ab omni erroris umbra pura : utpote quæ altiori, quam exacta rerum observatio expostulabat, inductione protensa fuerint assertaque. Omnia enim quæ in anima sunt observanti, multa quidem occurrunt excelsa, valida, grandia et quasi divinitatem spirantia; ex quibus animam natura vigere multo corporeis rebus præstantiori, omni corporum coagmentatione, compositione, concretione segregata, omni jure inferendum est. Sed multa quoque occurrunt humilia, infirma, submissa; multa, ut ita dicam, servitium spirantia, quibus evidenter animam divinitate atque æternitate carere significatur. Platonici igitur virium, quibus anima viget, contemplatione ducti, eam multo præstare corpori, et simplici natura constare, omni jure et recta argumentatione docuerunt. Sed nimis in altum

(1) Plat. Phædo. c. 27, 28.

rapti, vitia quibus anima laborat, quibus sæpe dolet, multa male appetit, multa nescit, perpetuis demum mutationibus et quasi defectionibus obnoxia est, considerare plus æquo neglexerunt; atque eo pacto, animam ab omnipotenti numine, ut sit, ut vigeat, ut sentiat, ut ipsa se moveat, ut notiones rerum habeat, pendere, natura demum divina et æterna carere, aut non intellexerunt, aut non satis expresse professi sunt.

§ III.

Prolatis philosophorum argumentis, qui corpus animæ adscribunt, rationibusque eorum qui contrariam tenent sententiam confutatis, se Tertullianus ex argumentationibus philosophicis ad Sacras Scripturas convertit; atque ab eo fonte pleniorem, ut sibi videtur, petit suæ opinionis demonstrationem. « Quantum ad philosophos, satis hæc; quia quantum ad nostros, ex abundanti; quibus corporalitas animæ in ipso Evangelio relucebit (1). »

Hanc autem demonstrationem, qua corporalitas animæ ex abundanti relucebit, omnem ex eo sumit Evangelii, quod S. Lucas scripsit, loco, in quo Christus Dominus, christianæ disciplinæ auctor et magister, ut nos erudiat quanta cum fortitudine et animi constantia, omnia mala, quibus humana conditio obnoxia est, divitiis atque inimicis virtuti voluptatibus contemptis, perpeti oporteat, verissima quadam imagine, duos homines in exemplum inducit : quorum unus, cui Lazari nomen, omnes quidem, dum viveret, miserias toleravit, vita vero defunctus, quia probis moribus vixit, omni felicitate perfunditur; alter, cui vita olim affluebat deliciis, multis post mortem, quia male vixit, plectitur cruciatibus, tantisque obruitur malis, ut ab ipso Lazaro, quem maximo olim contemptui habebat, paululum aquæ, ut sitim, qua

(1) Tert. de Anim. c. VII.

vehementer æstuat, temperet, suppliciter rogitare cogatur (1). Tertullianus hæc a Domino censet nulla verborum figura, nulla similitudine dicta fuisse, quibus res longe a sensibus remotæ melius et apertius significarentur. Cum igitur Dominus membra animis adscripserit, animæ scilicet divitis, linguam qua sitim experitur; animæ Lazari, digitum quem rore madidum, ut labris ipsius admoveat, dives Lazarum deprecatur; Abrahæ, sinum in quo sanctiores animæ perenni perfruuntur felicitate: Tertullianus ex eo ipso, corporibus et membris animas constare, vigereque a Domino declaratum fuisse contendit : utpote qui (sic enim argumentatur Tertullianus), si aliqua similitudine, aliqua in his exponendis verborum figura fuisset usus, nec ullo pauperem vocasset nomine, nec ulla corporis imagine imaginem animæ significasset, nec membra ei finxisset, nec Abrahæ sinum memoravisset.

« Dolet apud inferos anima cujusdam, et punitur in flamma, et cruciatur in lingua, et de digito animæ felicioris implorat solatium roris. Imaginem existimas exitum illum pauperis lætantis, et divitis mœrentis ? Et quid illic Lazari nomen, si non in veritate res est ? Sed etsi imago credenda est, testimonium erit veritatis. Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis : nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant (2). »

Hanc Tertulliani argumentationem a S. Augustino, maximo cum acumine ingenii, atque, ut res postulabat, lepida quadam irrisione invenire est expositam retusamque, in libro quem de Anima et ejus Origine scripsit adversus Vincentium Victorem quemdam, qui, ut animam corpoream esse demonstraret, ex eodem S. Evangelii loco rationem argumentandi deprompserat. Cujus disputationis a S. Augustino cum Vincentio Victore habitæ plerasque partes, quanquam res sit in longum protra-

(1) S. Luc, c. XVI, 20 et seq.
(2) Tert. de Anim., c. VII.

henda, referemus; ut non modo pondere rationum, sed tanti viri etiam auctoritate, quæcumque de re tam gravi Tertullianus somniaverit, redarguantur. Hunc ergo sermonem S. Augustinus cum Vincentio Victore habet (1).

« Sed inquis : « Si anima caret corpore, quid est quod apud inferos dives ille cognoscit ? Certe, inquis, noverat jam Lazarum, non noverat Abraham : unde illi tanto ante tempore defuncti Abrahæ provenit agnitio ? » — Hæc dicens, si agnitionem hominis provenire non putas sine corporis forma ; ut noveris te ipsum, credo quod assidue speculum attendis ; ne si fueris oblitus faciem tuam, non te possis agnoscere. Rogo te, quem magis hominum novit homo quam seipsum ; et cujus minus potest faciem videre quam suam ? Quis autem potest cognoscere Deum... si præter corporis formam, non potest cognitio provenire, id est, si corpora possunt sola cognosci ?... Dicis etiam : « Cessare illic nomina, ubi non distinguitur forma ; et nihil illic agere appellationem nominum, ubi nulla est designatio personarum. » — Hinc volens probare Abrahæ animam fuisse corpoream, quia dici potuit : Pater Abraham.... Si autem appellationem hominum nihil putas agere, ubi non sunt corpora; numera ista nomina, quæso te : Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, longanimitas, benignitas, bonitas, fides, mansuetudo, continentia (2) : et dic mihi utrum res ipsas non agnoscas, quarum ista sunt nomina ; vel sic agnoscas, ut aliqua lineamenta corporum videas. Ecce, ut alia taceam, dic mihi quam figuram, quæ membra, quem colorem charitas habeat; quæ certe, si ipse inanis non es, inane aliquid tibi videri non potest. « Cujus auxilium imploratum est, inquis, corporeus utique visus est atque formatus. » — Audiant te homines, et Dei nemo imploret auxilium, quia nemo eum potest videre corporeum. « Denique, inquis, membra illic animæ

(1) S. Aug. de Anim. et ejus Orig. L. IV, c. 21, 22, 23, 24.
(2) Galat. c. V, 22.

describuntur, ut vere sit corpus : » et vis, « per oculum totum caput intelligi, » quia dictus est levasse oculos suos; « per linguam fauces, per digitum manum, » quia dictum est : « Mitte Lazarum, ut intinguat extremum digiti sui in aquam, et refrigeret linguam meam (1). » — Quid igitur causæ est, cur nomina ista membrorum.... in anima corpus faciant ? An vero, quando de creatura hæc dicuntur, proprie accipienda sunt; quando autem de creatore, tropice atque translate ? Pennas itaque corporeas daturus es nobis; quoniam non creator, sed creatura, id est, homo dicit : « Si assumpsero pennas meas sicut columba (2). » Porro autem, si propterea linguam habebat dives ille corpoream, quoniam dixit : Refrigeret linguam meam : in nobis quoque adhuc in carne viventibus, manus habet ipsa lingua corporeas, quia scriptum est : Mors et vita in manibus linguæ.... (3) » Quod vero « illum Abrahæ sinum existimas esse corporeum, et per ipsum asseris totum corpus agnosci : » vereor ne in re tanta jlocaliter atque irridenter, non serio graviterque agere credaris. Neque enim usque adeo desiperes, ut arbitrareris corporeum unius hominis sinum ferre tot animas; imo, ut secundum te loquar, « ferre tot corpora bene meritorum, quot illuc angeli, sicut Lazarum, perferunt. » Nisi opinaris fortasse illam unam animam solam, ad eumdem sinum pervenire meruisse. Si non jocaris, et errare pueriliter non vis, sinum Abrahæ intellige remotam sedem quietis atque secretam, ubi est Abraham. Et ideo Abrahæ dictum, non quod ipsius tantum sit, sed quod ipse pater multarum gentium sit positus (4); quique est ad imitandum fidei principatu propositus : sicut Deum Abraham, et Deum Isaac, et Deum Jacob, se Deus vocari voluit, cum sit innumerabilium Deus (5). »

(1) Luc. XVI, 24.
(2) Psal. CXXXIII, 21.
(3) Prov. XVIII, 21.
(4) Gen. XVII, 3.
(5) Exod. III, 6.

Ne illud quidem prætermiserimus, quam subtiliter Claudianus Mamertus quemdam epicurearum disciplinarum fautorem quocum, in opere quod de statu animæ scripsit, disputat, eodem ductus animo quo S. Augustinus Vincentium Victorem insecutus est, reprehenderit quod pravo in interpretando Sacras Scripturas judicio usus sit, vanaque et ridicula de sinu Abrahæ somnia excogitaverit. « Cum Abraham in Paradiso, inquit Claudianus Mamertus, et dives in Inferno, sic immenso quodam intransmeabili ab invicem disparati sint, ut itidem mutuo, tanquam nihil intersit, non contemplentur solum, sed etiam colloquantur; si hæc localiter æstimanda sunt, alterutrum fateri cogeris, aut Abraham et divitem, nec sermocinatos invicem, nec ab invicem visos; aut vel Infernum in Paradiso, vel in Inferno esse Paradisum (1). »

Quid plura? sublatis nominibus, mentem ad ea sola adverte quæ, tum a Claudiano, tum a S. Augustino redarguuntur. Nonne Tertulliani statim argumentationem confutatam vides? Nonne jam perspicuum habes quantum Tertullianus, nimium sane oblitus « sæpe de interioribus animæ sensibus Scripturam, quasi de exterioribus, corporis loqui membris (2), » a recto argumentandi modo recesserit, sacra eloquia corruperit, quantamque in omnium errorum implicationem præceps ierit?

Sunt in hac a Tertulliano ex Sacris Scripturis argumentatione hausta, alia quædam digna, de quibus consideretur. Attente enim integram argumentationem legenti et meditanti, evidens fiet vim ejus præcipuam in hoc sitam esse, quod Tertullianus nihil prorsus esse omne, quod non est corporeum, pro re certissima habet. Quo, ut ita dicam, axiomate posito, statim, ipsisque demonstrationum legibus, ad asserendum animam corporea mole constare inducitur. In eo quippe Evangelii loco, ab auctoritate cujus ducta fuere argumenta, animas, dissolutis corporum compa-

(1) Claud. Mam. de Statu Anim. L. III, c. VIII.
(2) Orig. in Epist. ad Rom. c. 14. L. IX.

gibus, in aliqua certa et fixa sede inclusas, pœnis et delectamentis, ut erant dum corporibus obstrictæ viverent, obnoxias esse declaratur. Interrogat autem Tertullianus quo pacto sic animæ in aliqua sede inclusæ, sic pœnis delectamentisque obnoxiæ, si nihil, si non nisi res inanes et vacuæ sunt : quod esse de animis asserendum putat, nisi corporea, solidaque materia constant. « Quid est autem, exclamat ille, quod ad inferna transfertur post divortium corporis?... quod in Diem Judicii reservatur? ad quod et Christus moriendo descendit ? puto ad animas patriarcharum. Sed quamobrem ? si nihil anima sub terris ? nihil enim, si non corpus. Incorporalitas enim ab omni genere custodiæ libera est, immunis a pœna et fovela ; per quod enim punitur aut fovetur, hoc erit corpus... Igitur si quid tormenti sive solatii anima præcepit in carcere seu diversorio Inferum, in igni, vel in sinu Abrahæ, probata erit corporalitas animæ. Incorporalitas enim nihil patitur ; non habens per quod pati possit : aut si habet, hoc erit corpus. In quantum enim omne corporale passibile est, in tantum, quod passibile est, corporale est (1). »

Quantum a veritate remota sit illa sententia, qua animam, si non est corpus, nihil esse judicat ; quam absurda, quot et quantis erroribus referta, utpote quæ non modo animæ, sed ipsius Dei naturam vitiet ; quia sumus longiori pertractatione explicaturi, ubi de causis ex quibus Tertullianus tantum aberraverit, disseremus, præsenti tempore ostendere omittemus. Hanc quippe confutare sententiam quæ, ne quid nimis dicam, prima observatione omni probabilitate caret, minoris esse momenti videtur, quam apprime inquirere qua mente et ratione naturam illius corporis, quod anima tam constanter adscribit, intellexerit definieritque. Etenim non desunt, et graves quidem auctores, qui ea forsan consideratione ducti quod, si sua genuina significatione verba Tertulliani sumerentur, crassior, insulsiorque ejus de natura animæ opinio videretur, quam ut a tanto ingenio concepta

(1) Tert. de Anim. c. VII.

defensaque fuerit; eum quidem minus recto eloquendi modo lapsum fuisse, re autem vix paululum a veritate deflexisse existimaverunt (1). Censent igitur animam a Tertulliano, non nisi figurata quadam oratione, corpus appellatam fuisse; idque solum ei fuisse propositum, animam declarare non esse rem inanem et vacuam, aut, quod olim philosophus Aristoxenus docuerat, « ipsius corporis intentionem quamdam, velut in cantu et fidibus, quæ harmonia dicitur (2); » sed sui Juris esse, sua vita vigere, sua demum substantia constare. Quod enim plerique philosophi substantiam alicujus rei nuncupant, hoc aiunt hujus rei corpus a Tertulliano appellatum fuisse. Suæ verò opinionis eam, inter alias, afferunt rationem, quod quemadmodum philosophi substantias a substantiis, ita Tertullianus corpora a corporibus discreverit. Postquam enim omnia corporea constare natura declaravit, sic ipse suam statim explanat sententiam : « Etsi » corporalia incorporalibus objacent, ipsa quoque inter se dif- » ferunt, ut differentia species eorum ampliet, non genus mutet : » ut sint corporalia, sic multa in Dei gloriam, dum varia : sic » varia, dum diversa, dum his alii qualitatum sensus, alii illis : » dum his alia alimenta, alia illis; dum hæc invisibilia, alia » visibilia : dum hæc gravia, hæc levia (3). »

Igitur ne decepti nominum diversitate, « innumerabilibus quippe modis eædem res appellari subtilissime et rectissime possunt (4), » Tertulliani doctrinam impugnavisse, potius quam intellexisse videamur; id statim investigandum esse putamus, quid et cujus generis sit corpus illud, quo Tertullianus animam constare profitetur : utrum nempe tenuitate modo partium, a terrenis et crassiori concretione coagmentatis corporibus differat,

(1) Bergier, Dict. Théol. art. Ame. — Pluquet, Dict. des Hérés. art. Tertul. — Encycl. du XIXe siècle, art. Ame, IV.

(2) Cicer. Tuscul. L. I, c. X.

(3) Tert. de Anim. c. VIII.

(4) August. de Quantit. Animæ, c. XXXV.

ita ut præcipuis, quibus res corporeæ vigent, dotibus instructum, vere corpus nuncupetur; an rebus omnis materiæ et compositionis expertibus, quas philosophi mentes spiritusve nuncupant, simillimum, nomen quidem corporis retineat, penitus vero careat naturalibus corporum proprietatibus.

CAPUT II.

Quale corpus Tertullianus adscripserit animæ.

§ I.

Ut hanc quæstionem ordine explicemus, et bene intelligatur quæ fuerit Tertulliani sententia, de corpore illo quo constare animam docuit, ad argumenta primum redeamus, quibus eum conatum fuisse diximus animam corpoream esse demonstrare. Quos philosophos velut opinionis suæ fautores approbaverit, quos contrariæ sententiæ defensores fuerit aggressus, quas aut refellerit, aut sibi vindicaverit de natura animæ opiniones, recenseamus. Platonicos, ut ipse satis declaravit, aggreditur, eorumque redarguit sententiam qui, ut verbis ipsius utar, animæ corpulentiam abstulerunt. — Platonicis opponit, et velut suæ doctrinæ fautores, laudat omnes, cujuscunque fuerint sectæ, philosophos, qui animam corporeis elementis, crassiora subtiliorave fuerint, constare crediderunt. Satis autem evidenter ostendimus a Platone et Platonicis animam nullo corpore constare doceri; nullaque concretione, aut compositione esse contextam. Tertullianus opinionem Platonicorum respuit : corpus ergo animæ non ejus esse naturæ, quæ omni corporea concretione et compositione careat, profitetur. Contraria ratione, philosophi quos velut opinionis suæ participes recenset, animam non nomine tantum; sed re et elementorum coagmentatione, corpus esse professi sunt : alii namque ex igne, alii ex aqua, alii ex sanguine,

alii ex atomis, alii ex quinta nescio qua substantia arbitrati sunt animam originem ducere, et esse concretam (1). Ipsi Stoïci, quibus magis assentire videtur, non ab ea recedunt sententia; quamvis enim animam esse spiritum, vel flatum asserant, non ideo minus ei adscribunt proprias corporum dotes : utpote qui animam effigie et forma instructam esse, similitudinique et dissimilitudini obnoxiam existiment (2). Quibus cum Tertullianus assentiat, necesse est corpus, ejusdem generis ac ipsi, animæ adscribat; corpus nempe elementis vere corporeis contextum, compositione concretum, atque aliis dotibus cuilibet rei corporeæ debitis instructum. Imo nobiscum Tertullianus suam interpretatur sententiam, ubi, Platonicorum placitis de natura animæ rejectis, non modo Cleanthis, Chrysippi et Lucretii auctoritatem. sed ipsasmet rationes profert, quibus eorum doctrinam plurimum valere existimat. Hos namque secutus, animam corpoream esse ostendere contendit, tum ex eo quod, « quanquam corporalium et incorporalium passiones inter se communicare fas esse non possit, anima tamen compatitur corpori, cui læso... condolescit; et corpus animæ, cui afflictæ coægrescit (3); » tum ex illa prope simili ratione quod, « quanquam corporalia ab incorporalibus nec derelinqui, nec contingi possint, corpus tamen ab anima, anima a corpore contingitur, atque fugiente vita, corpus ab anima derelinquitur (4). » Censet ergo animam eadem conditione et natura esse, pari et ejusdem generis concretione ac ipsum corpus constare; eo solo demum discrimine corpori disparem esse, quod animæ naturam subtiliorem esse quam corporis, leviori et meliori elementorum compage concretam esse arbitratur. Apertius evidentiusque ipse suam opinionem explicavit, cum Sacras Litteras, ut suam de corpore

(1) Cf. Tert. de Anim. c. V.
(2) Cf. Ibidem.
(3) Cf. Ibidem.
(4) Ibidem.

animæ doctrinam confirmet, testificatur. Ita enim indubitate naturales corporum dotes adscribit animæ, ut inesse illi declaret « linguam, dexteram, oculos, sinumque quo cæteras etiam animas recipiat, cohibeat, foveatque (1). » Quo sane nihil concretius, nihil, ut ita dicam, magis corporeum aut dici, aut fingi potest.

Quis adhuc dubitandi locus utrum Tertullianus animam vere et proprie corpus esse crediderit? En ipse naturam hujus corpulentiæ explicaturus, quam inesse animæ multis argumentationibus, tum ex Sacris Litteris, tum ex philosophia depromptis, comprobare molitus est, animam profiteri non dubitat, si non omnibus, at saltem præcipuis corporum instrui dotibus : utpote qui eam vera mole solidam, altitudine, longitudine, sublimitate se protendentem effinxerit.

« Non inconstanter, inquit, profitebimur solemnia quæque, et omnino debita corpulentiæ, adesse animæ quoque: ut habitum, ut terminum, ut illud trifarie distantivum, longitudinem dico et latitudinem, et sublimitatem, quibus metantur corpora philosophi (2). »

Ne vult quidem animam aut colore, aut figuræ lineamentis carere. Eam quippe repræsentat aerio et lucido colore distinctam, humana forma spectabilem, ex omni parte huic corpori consimilem, quo velut habitatione quadam obtegitur : ita ut lineamenta omnia, perfectamque terreni sui corporis imaginem in se referat, et sit velut aliquis interior homo, demissus inclususque in corpore humano, ubi tanquam in exteriori homine habitat, habens et ipse manus, pedes, oculos, auresque suas, omnibus demum sensibus et membris instructus, quibus corpora nostra instruuntur, vigentque.

« Cum animæ etiam colorem daret aerium ac lucidum, ventum est ad sensus, quibus eam membratim, quasi corpus, ins–

(1) Cf. Tert. de Anim. c. VII.
(2) Tert. de Anim. c. IX.

truere conatus est (1). » Quo vero magis evidens fiat quantum absit ut Tertullianus corpus animæ aliquam simplicem, et sine ulla materiei compage, naturam esse crediderit, nonnulla ipsius verborum referamus, quibus suam de hac re explicavit sententiam. « Quid nunc, exclamat ille, quod effigiem animæ damus, nolente Platone, quasi periclitetur de animæ immortalitate?... Si corpus anima, sine dubio inter illa quæ supra sumus professi. Proinde et coloris proprietas omni corpori adhæret : quem igitur alium animæ æstimabis colorem, quam aerium et lucidum?... Recogita, cum Deus flasset in faciem hominis flatum vitæ, et factus esset homo in animam vivam totum utique per faciem statim statum illum in interiora transmissum, et per universa corporis spatia diffusum, simulque divina aspiratione densatum, omni intus linea expressum esse, quam densatus impleverat, et velut in forma gelasse. Inde igitur et corpulentia animæ ex densatione solidata est, et effigies expressione formata. Hic erit homo interior, alius exterior, dupliciter unus; habens et ille oculos, et aures suas... (2). »

Hanc de animæ, ut Tertullianus ait, corpulentia doctrinam, clarissimis sane vocibus expressam, quibusdam argumentationibus confirmat, quas diligentissima attentione et cura considerare debemus. Una, et quidem non minimi, ut putat, ponderis, ex eo depromitur quod cuidam mulieri, quam vitæ sanctitate præclaram, et Spiritus Sancti donis optimis exornatam prædicat, anima per visum ostensa fuerit, corporea forma spectabilis, aerio et lucido colore conspicua : propter quod non dubitat quin animæ corporeas lineas, effigiem coloremque, non tantum « ex fiducia corporalitatis per æstimationem, verum et ex constantia gratiæ per revelationem (3), » attribuat : « Est hodie, inquit, soror apud nos revelationum charismata sortita, quas in Ecclesia, inter

(1) August. de Genes. ad Litt. L. X, c. 25.
(2) Tert. de Anim. c. IX.
(3) Ibidem.

Dominica solemnia, per extasim in spiritu patitur; conversatur cum angelis, aliquando etiam cum Domino, et videt et audit sacramenta, et quorumdam corda dignoscit, et medicinas desiderantibus submittit... Forte nescio quid de anima disseveramus, cum ea soror in spiritu esset. Post transacta solemnia, dimissa plebe, quo usu solet nobis renunciare quæ viderit (nam diligentissime digeruntur, ut etiam probentur); inter cætera, inquit, ostensa est mihi anima corporaliter, et spiritus videbatur, sed non inanis et vacuæ qualitatis; immo quæ etiam teneri repromitteret, tenera et lucida, et aerii coloris, et forma per omnia humana. Hoc visio; et Deus testis est, et apostolus charismatum in Ecclesia futurorum idoneus sponsor; tu, nec, si res ipsa de singulis persuaserit, credas (1)? »

Nos profecto maxime dedeceret, qui de cœlo demissam agnovimus veritatem, qui, Sacris edocentibus Litteris, fuimus arcana divinæ benignitatis eruditi, promissaque Sancti Spiritus charismata suscepimus, et quasi contrectavimus, maxime, inquam dedeceret cœlestia visa, futuri vaticinationes, occulta rerum animis pie viventibus a Deo manifestata aut irridere, aut pro vanis fallaciis habere, aut contemnere, tanquam non digna forent infinita summi Dei majestate. Nonne enim a Sanctis Litteris accepimus quam sæpe, Spiritus sine corporea mole Angeli, sub humanæ effigiei specie, sanctis patriarchis apparuerint et cum eis habitaverint; quoties præclari Judæorum vates per visa, per somnia et omnis generis revelationes moniti, res divinas didicerint, futura edocti fuerint, ut tum suis, tum cæterarum regionum populis, summa Dei Judicia denunciarent? Nonne Deus ipse, per medias rubi ardescentis flammas, Moysi apparuit, atque cum eo in monte Sina collocutus est? Nonne Spiritus Sanctus in apostolos, igneis linguis totum, ubi convenerant, illustrantibus cœnaculum, delabi visus est, atque eorum in pectora numen infundere suum? Quid de S. Paulo qui, cum Damascum pergeret,

(1) Tert. de Anim. c. IX.

ut Evangelicam prædicationem reprimeret, virosque huic disciplinæ faventes constringeret catenis, subito circumfusus lumine, metu et tremore in terram dejectus, a Deo admonitus fuit ne in Christi discipulos sæviret; moxque totus ab ipso mutatus, cœlestibus colloquiis, quodam divinæ providentiæ consilio, admissus, sacramenta religionis, arcanam animarum scientiam, fataque alterius vitæ immortalia eruditus est? Quid de illa apostolorum invicta cohorte, quæ sibi præsens semper habuit S. Spiritus numen, plenaque Deo late prodigiorum virtute inclaruit? — Qui cum ab hominibus veritate infensis compressi, crudelissimis affecti suppliciis, morte sublati sunt, non ideo sublata fuere cœlestia charismata, quibus a suis incunabulis donata fuerat sancta Christi religio, ut homines admiratione moti ad sanctiorem morum regulam converterentur. Deo autem placuit ea per longam sœculorum seriem permanere, ut semper in christiana societate illud vigeret quod B. Paulus scripsit: « Unicuique datur manifestatio spiritus ad utilitatem (1); » utque perficerentur antiquæ vaticinationes, quas talibus verbis B. Petrus Judæis in memoriam revocabat: « Hoc est quod dictum est per prophetam Joel: Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus, effundam de spiritu meo super omnem carnem; et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ; et juvenes vestri visiones videbunt, et seniores vestri somnia somniabunt (2). »

Absit ergo ut sancta charismata, quibus Ecclesia à Deo donata est, detrectemus. Fatendum tamen est, ubi nuntiantur revelationes, prophetiæ, visa atque ejusmodi miracula, maxima in credendo opus esse prudentia, cautissimumque in examinando adhibendum esse judicium ne, aliquo subrepente errore, res inanes pro veris nuntientur, et quod nihil aliud est quam vis quædam fraudulenta miracula simulandi, fucumque faciendi, illud ipsa Dei virtus esse videatur. Quid de visis a Tertulliano

(1) I Corint. c. XII, 7.
(2) Act. II, 17. — Isai. XLIV, 3. — Joel. II, 28.

relatis censendum, quid de muliere illa, cujus vitæ sanctitatem laudat? utrum « conversaretur cum angelis, aliquando etiam cum Domino; utrum videret et intelligeret sacramenta, quorumdam corda dignosceret, et revelationum charismata sortita esset, » hæc in præsens nec expendere volumus, nec nostrum ad propositum aliquid collatura esse urbitramur.

Attamen non ideo minus admirandum est quod præstans Tertulliani ingenium ita fuerit delusum ut, ex istis visionibus, istam, quæ exposita est deprompserit, argumentationem. Etenim si visiones, dico etiam divinitus emissas, ea interpretatione intelligerentur ut quælibet res, quæ oculis ostenduntur, tales essentia esse existimarentur quales forma et specie apparent; quot et quantis erroribus vitiaretur innumerabilium rerum corporeis a sensibus remotarum cognitio, quæ sæpe in Sacris Scripturis, imaginibus et similitudinibus ex corporeis rebus depromptis exprimuntur. Quid de natura Dei per medias rubi ardescentis flammas sese ostendentis; angelisve humanæ formæ speciem induentibus, ut hominibus in auxilium demittantur colloquanturque cum eis? Quid de illa felicium animarum sede quæ B. Joanni apostolo per visa ostensa est, mœniis et turribus defensa, palatiis abundans, omnibus divitiis et ornamentis, quibus utuntur homines in terris viventes, decorata? « Non omnis similitudo corporis, inquit S. Augustinus, argumentationem refellens Vincentii Victoris, huic prope similem quam, eo loco, reprehendimus, non omnis similitudo corporis, corpus est. Dormi et videbis : sed cum evigilaveris, vigilanter discerne quod videris. In somnis enim tibi velut corporeus apparebis : neque id corpus tuum, sed anima tua; nec verum corpus, sed similitudo corporis erit. Jacebit enim corpus tuum, ambulabit ipsa : silebit lingua corporis tui, loquetur illa : clausi erunt oculi tui, videbit illa..... Ex hoc genere similitudinum corporalium, quæ non corpora sicut corpora apparent, sunt omnia quæ sanctos libros legens, in propheticis etiam visionibus non intelligis : quibus significantur ea quæ geruntur in tempo-

ribus, vel præsenti vel præterito, vel futuro. Falleris autem in eis, non quia sunt ipsa fallacia, sed quia non ea sicut accipienda sunt accipis. Ubi enim visæ sunt animæ martyrum, in eadem revelatione, visus est et agnus quasi occisus, habens cornua septem : ibi equi, aliaque animalia, sicut oportuit figurata : ibi postremo et stellæ ceciderunt, et cœlum plicitum est ut liber ; nec tamen tunc concidit mundus (1). Ista itaque omnia, si sapienter accipimus, quamvis dicamus visa veracia, non tamen vera dicimus corpora (2)..... Ex hoc genere sunt etiam, quæ alia significantia divinitus demonstrantur, sive in somnis, sive in extasi : quæ unde fiant, id est, quænam sit velut materies eorum, quis indagare potest aut dicere (3) ? »

Maximo igitur judicii errore, Tertullianus non intellexit, ubi per visiones res quædam ostenduntur, quæ suapte natura non sunt hominum oculis spectabiles, imagines quidem et similitudines, non vero ipsasmet conspici, ut aiunt, philosophi, earum rerum essentias ; atque idcirco dotes illas, quibus hæ imagines instrui videntur, imaginibus quidem, non autem, mutatis immerito partibus, rebus ipsis adscribi oportere. Hoc tamen excipiendum puto, si Deus ipse, qui visionum impertiit charismata, expressis verbis monuerit res ipsas, non similitudines rerum conspici ; idque, quod per visionem apparet, ea essentia, iis proprietatibus constare quæ allata imagine oculis objiciuntur. Anima sorori ostensa est, ut refertur a Tertulliano, corporaliter : esto. Quæ vero vox, veritatis nuntia, sorori visionem hanc conspicienti declaravit ipsam animæ essentiam , non solam hujus essentiæ imaginem manifestari ? Quod si tale aliquid denuntiatum fuisset, omni tunc diligentia inquiri oporteret utrum visio divinitus impertita necne foret. Cum autem Tertullianus nihil tale enarret, ne hoc quidem inquirendum esse arbitramur.

(1) Apocal. VI, 9. — V. 6.
(2) August. de Anim. et ejus Orig. L. IV, c. XXXIV.
(3) Aug. Ibidem c. XXV.

Haud meliori judicio Sacras Litteras interpretatur. Suam enim de corpore animæ argumentationem confirmaturus, « hunc vitæ flatum, quem Deus in faciem hominis inspiravit, et quo factus est homo in animam viventem (1), » tam prave intellexit, ut eum « per universa corporis spatia diffusum, divina inspiratione densatum, omni intus linea quam densatus impleverat expressum esse, in corpore velut in forma gelasse, eoque modo ex ista divini flatus densatione, animam coagulatam et solidatam fuisse prætendit (2). » — Putat ergo a Deo emissum fuisse aliquem velut vitalem ex pectore spiritum, ex quo conflata primi hominis anima duxerit originem, et fuerit tenuissimis materiæ elementis concreta. Absit ista S. Scripturarum, ut ita dicam, plumbea interpretatio quæ tum sanæ philosophiæ, tum catholicæ fidei inimicissima est! Quis credat enim animam aliquam esse particulam ex divina essentia extractam; tanquam divina essentia non sit omnis materiæ, omnis, etiam tenuissimæ partis expers, quæ aut avelli, aut per flatum emitti possit? Quis credat, ut ex S. Augustino argumentationem sumamus, humanam animam quæ vel in deterius, vel in melius commutari potest, divinæ essentiæ participem esse, ipsa Dei natura constare quæ est omnino incommutabilis.... Sacrilega opinio est animam et Deum credere unius esse substantiæ (3). « Credendum itaque est, et intelligendum, neque ullo modo dubitandum, quod recta fides habet, animam sic esse a Deo tanquam rem quam fecerit, non tanquam de natura cujus est ipse, sive genuerit, sive quoquo modo protulerit (4). »

Hæ igitur voces quibus Sacræ Scripturæ utuntur, non ipsam exprimunt materiem ex qua anima fingitur; sed sunt velut imago quædam, qua Deus significari voluit, quam sit res divina

(1) Genes. c. 2, 7.
(2) Cf. Tert. de Anim., c. IX.
(3) Cf. August. de Genes. ad Litt., L. VII, c. II.
(4) Ibidem, c. II.

anima, quantoque corpori præstet. Etenim, ubi corporis constitutio depingitur, Sacræ Scripturæ vocem assumunt *Formavit* seu *Plasmavit;* cum autem exponitur unde anima sit orta vitamque hauserit, vocem assumunt *Flavit* vel *Insufflavit,* « ut nonnulli codices habent, spiravit vel inspiravit in faciem ejus (1); » quo melius, isto verborum discrimine, rerum quæ producuntur discrimen innotescat. Igitur, cum rem minoris dignitatis significare volunt, rem nempe corpoream, naturis quæ corporeis sensibus objiciuntur, tota sua complexione similem, Deum corporis auctorem depingunt, velut fictile quoddam opus et quidem ope membrorum, effingentem; atque ideo, verbo utuntur *Plasmavit,* quo utendum foret, si vas aut statua ab homine manuum industria formaretur. Simili sermonis artificio, ubi anima, corpus excellentia naturæ superans, a Deo producitur, Scripturæ verbo *Inspiravit* utuntur; quod verbo *Plasmavit* significatione nobilius, aptius quoque videtur ad egregias dotes quibus anima viget significandas : quippe cui, natura insit vivere, sentire, intelligere, proprioque ex arbitrio moveri.

Cavendum est diligenter ne, plus æquo stricta ingenitæ verborum significationis observantia, recta Sanctarum Litterarum intelligentia subvertatur. Quemadmodum igitur pessime Deo manus adscriberentur, ea ratione quod in Sacris Litteris legitur « Deus formavit hominem ex limo terræ; ita sane absurdum esset animam ex aliquo Dei flatu, aliquave materia ex Deo emissa, moleque divina existimare concretam, ea ratione quod legitur « Flavit vel sufflavit in faciem ejus flatum vitæ : » « Quærebamus, inquit S. Augustinus, in superiori sermone de manibus Dei, cum homo de limo formatus cogitaretur : quid ergo nunc dicendum est in eo quod scriptum est : « Sufflavit Deus, » nisi quia sicut non manibus corporis finxit, ita nec faucibus labiisque sufflavit (2). »

(1) Ibidem, c. I.
(2) S. Aug. de Gen. ad Litt., L. VII, c. I.

Multum igitur abest ut recto instruatur judicio omnis hæc Tertulliani argumentatio tum ex femineis visionibus, tum ex Sacris Litteris deprompta. Non nihil tamen valet ad explicandum quid sit, et cujus generis, illa quæ inscribitur animæ, ut ait, corpulentia. Perspicuum est enim, modo his quæ fuerunt a nobis exposita attendatur, eum sibi animam effinxisse materia quidem tenui, subtili, vixque hominum oculis spectabili, vere tamen corporea mole concretam; utpote quæ solemniora quæque corporum habeat; sitque latitudine, altitudine, sublimitate diffusa, effigie coloreque distincta, homo demum interior in exteriori homine, id est, in densiori corpore inclusus, suis pollens ut ille membris, sicque naturalibus cujuslibet rei corporeæ dotibus instructus, ut vere corpus sit, et omni jure nuncupetur (1).

§ II.

Qui Tertullianum ab Epicureis segregari volunt, quædam prætendunt verba quibus ille eam videtur, de qua nunc disserimus, corpulentiam abstulisse. Hæc enim in libro de Anima, leguntur : « Pertinet ad statum fidei, simplicem animam determinare, secundum Platonem, id est, uniformem duntaxat substantiæ nomine (2). » Quibus cum Platoni animam simplici esse natura profitenti consentiat, non oportet mirari quod nonnullis animam corporeæ molis expertem effinxisse videatur. Sed, sublata verborum ambage, si res diligenter examinabitur, nemini dubium erit quin, eo loco, quæstione de natura animæ omissa, rem prorsus aliam investigaverit; illudque solum inquisierit utrum unica sit in homine anima, an homo duabus

(1) Tert. de Anim. Cf. c. IX.
(2) Tert. de Anim. c. X.

pluribusve constet animis, quarum alius sit vivere, ut aiunt, vegetare, alius sentire, alius intelligere, velle, corpusque quasi impulsu agitare. Ipse vero sic sua intelligenda esse verba satis aperta declaravit; ut qui, postquam scripsit : « Pertinet ad statum fidei simplicem animam determinare, secundum Platonem, » statim adjunxerit : « Quidam enim volunt, aliam animæ naturalem substantiam inesse, spiritum; quasi aliud sit vivere, quod venit ab anima; aliud sit spirare, quod fiat a Spiritu (1). »

Quæ a Tertulliano proponitur de numero animarum quæstio, sæpe olim tractata est a philosophis; sed multum abest ut eorum opiniones inter se convenerint. Imo si fides adhibetur Ciceroni, Plato ipse, cujus pro se auctoritatem Tertullianus attestatur, tres in homine animas esse finxit quarum cuique suæ partes, cuique in corpore sedes habitaculumque, nedum animam « simplicem atque uniformem » esse crediderit.

« Triplicem, inquit Cicero, sibi finxit animam : cujus principatum, id est, rationem, in capite sicut in arce posuit : et duas partes separare voluit, iram et cupiditatem, quas locis disclusit, iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit (2). » S. Thomas, Ciceronis judicium secutus, tres in homine inesse animas a Platone censitum, Platonemque ideo ab Aristotele reprehensum fuisse, scripsit.

« Plato posuit diversas animas esse in corpore uno, etiam secundum organa distinctas; quibus diversa opera vitæ attribuebat, dicens vim nutritivam esse in hepate, concupiscibilem in corde, cognoscitivam in cerebro. Quam quidem opinionem Aristoteles reprobat in libro de Anima (3). »

Difficilis aliunde et longissimi sane laboris omnes de hac quæstione philosophorum opiniones explicare. Plerumque enim vocibus tam obscuris usi sunt ut, ubi etiam plures animas

(1) Tert. de Anim. c. X.
(2) Cicer. Tuscul. L. I, c. X.
(3) S. Thom. Sum. Theol. 1ª q. 76, art. III.

nuncupant, vix discerni queat utrum numerum, animarumve discrimen, an diversas unius atque ejusdem animæ partes, virtutes, utque aiunt, efficacias significaverint. Multi tamen veteres philosophi, ex quibus Pythagorici et Platonici, incautioribus quam ut non reprehendantur verbis, docuisse videntur plures in homine inesse animas; aliam fingentes quæ vivat, aliam quæ sentiat, aliam quæ sapiat; hancque ex mente divina eductam, mentis divinæ simillimam, immortalisque naturæ consortem (1).

Eadem exoritur difficultas, et prope ex eadem causa, ubi Christianorum scriptorum opiniones de hac quæstione expenduntur. Eorum quippe non pauci, duas quanquam et ipsi animas nominent, tribusque partibus, corpore videlicet, anima et spiritu, hominem constare asserere interdum videantur, non ideo statim hominem velut in tribus substantiis, numero discretis, distribuisse existimandi sunt : ut qui talibus vocibus diversas unius animæ vires, non animarum discrimen, significaverint. Totam hujus quæstionis rationem B. Hieronymus exposuit ; nec quo Sacrarum Scripturarum loco freti, nonnulli Christiani auctores hanc homini triplicem naturam adscripserint, tacuit. « Alii ex hoc loco : « Ipse Deus pacis sanctificet vos per omnia, ut integer spiritus vester, et anima, et corpus, sine querela in adventu Domini nostri Jesu-Christi servetur, » triplicem in homine volunt affirmare substantiam : spiritus quo sentimus, animæ qua vivimus, corporis quo incedimus. Sunt qui ex anima tantum et corpore subsistere hominem disserentes, spiritum in eo tertium, non substantiam velint intelligi, sed efficientiam per quam et mens in nobis, et sensus, et cogitatio, et animus appellantur : et utique, non sunt tot substantiæ quot nomina (2).... Ita et anima inter humum et ignem, hoc est,

(1) Cf. Cicer. Tuscul. L. IV, c. V. — Arist. de Anim. L. I, c. II, c. IX. — L. II, c. II. — Plat. Tim. p. 69, 70.

(2) B. Hieron. ad Hedib. n. XII.

inter carnem et spiritum consistens, quando se tradiderit carni, caro dicitur; quando spiritui, spiritus appellatur (1). »

Plerique eorum qui, priscis Ecclesiæ temporibus, de hac re scripserunt, rejecta opinione quæ tenet animam et spiritum duas esse discretas numero substantias, hominem totum corpore et anima, duabus nempe, non tribus substantiis, constare professi sunt. Inter quos recensere licet S. Athanasium (2), S. Gregorium Nazianzenum (3), S. Gregorium Nyssenum (4), fratremque ejus Basilium (5), S. Augustinum (6), Gennadiumque Massiliensem presbyterum, cujus verba referre non nihil proderit, quo melius sententia de hac quæstione ab hujus ætatis scriptoribus vulgo recepta intelligatur : « Neque duas esse animas dicimus in homine uno, sicut Jacobus et alii Syrorum scribunt : unam animalem qua animetur corpus, et immixta sit sanguini, et alteram spiritalem quæ rationem ministret. Sed dicimus unam et eamdem esse animam in homine, quæ et corpus sua societate vivificat, et semetipsam sua ratione disponit (7). »

Et ipsa Catholica Ecclesia hanc de numero animarum tuita est doctrinam, sibique vindicavit. Ineunte enim sæculo decimo quarto, Viennensi concilio, prohibita est a Clemente Quinto, Summo Pontifice, velut Catholicæ Fidei inimica, omnis doctrina qua plures in homine esse animas doceretur. « Doctrinam omnem seu positionem temere asserentem, aut vertentem in dubium, quod substantia animæ rationalis, aut intellectivæ, vere ac per se humani corporis non sit forma, velut erroneam

(1) B. Hieron. in Galat. V. 17.

(2) De Com. Essent. P. F. et Sp. — S. n. 4.

(3) Orat. XL.

(4) De Anim. et Resur. — De Opif. hom.

(5) Hom. in illud, Attende tibi, n. 3.

(6) S. Aug. Civit. Dei, XIII, II, n. 1.

(7) Dogm. Eccl. XV.

ac veritati catholicæ fidei inimicam, prædicto sancto approbante concilio, reprobamus (1). » Illa autem Viennensis concilii sententia jam multo ante, anno scilicet octingentesimo sexagesimo nono, fuerat ab universali concilio Constantinopolitano quarto, talibus verbis, prolata : « Veteri et Novo Testamento unam animam rationabilem et intellectualem habere hominem docente, et omnibus Deiloquis patribus et magistris Ecclesiæ eamdem opinionem asseverantibus, in tantum impietatis quidam, malorum inventionibus dantes operam, devenerunt, ut duas eum habere animas impudenter dogmatizare, et quibusdam irrationabilibus conatibus per sapientiam, quæ stulta facta est, propriam hæresim confirmare pertentent. Itaque Sancta hæc et universalis Synodus, veluti quoddam pessimum zizanium, nunc germinantem nequam opinionem, avellere festinans..., talis impietatis inventores et patratores, et his similia sentientes, magna voce anathematizat, et definit, atque promulgat, neminem prorsus habere, vel servare quoquo modo statuta hujus impietatis auctorum. Si autem quis contraria gerere præsumpserit huic Sanctæ et magnæ Synodo, anathema sit, et a fide atque cultura Christianorum alienus (2). »

Quo solemni judicio, si non omnis aufertur numerus discrimenve animarum, at saltem redarguitur et reprobatur sententia, qua plures in homine esse animas, aut rationis participes, aut ita prope æquali dignitate vigentes, ut non unius atque ejusdem esset totius hominis dominium et regimen, existimaretur. Hæc autem in promptu est ratio cur ea doctrina repudianda sit, nempe quod, quam sit una, quantum omni numeri ratione careat, mens cujusque hominis plane sibi conscia est. Quisque enim sibi ipse conscius est, se uno atque eodem regi dominio, nunquam fuisse sui aut disparem, aut alienum ; quisque eadem se sentit virtute videre, audire, tactu cæterisque uti sensibus,

(1) Ap. Labbe, tom. XI, col. 1567.
(2) Cf. Arist. de Anim. L. I, c. IX, n. 4.

qua sapit, qua intelligit, cupit, seipsum et corpus movet. Nonne vero penitus auferetur illa, cujus homo tam evidenter sibi conscius est, unitas, ubi in illo erit alia anima quæ vivat, ut aiunt, vegetet, alia quæ sentiat, alia quæ intelligat, ni forsan aliqua sit aliis dignitate et excellentia major, quæ omnes aliarum animarum dotes in se recolligat, earum efficacias contineat, operasque exerceat (1)? Sed si res ita se habet, cur plures in homine sint animæ, nulla justa invenitur causa, cum excellentior anima omnia sola sufficiat exercere opera, et revera exerceat. « Quid, quod eadem mente, inquit Cicero, res dissimillimas comprehendimus, ut colorem, saporem, calorem, odorem, sonum? Quæ nunquam quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, et is omnium judex solus esset (2). »

Tertullianus optimam sane de hac quæstione sententiam secutus est : ut qui spiritum et animam duo ejusdem substantiæ nomina, non duas substantias esse, hominemque corpore et anima tantum constare sæpe docuerit. Hæc enim in ejus scriptis leguntur, quibus omnis aufertur de hac re dubitandi locus : « Ex hac duplicis substantiæ (spiritus et corporis) congregatione confectus homo est (3); — cum ex duabus substantiis homo constet, ex corpore et anima (4). » Quam sententiam magis explicat, vehementiusque defendit in suo de Anima libro. Exposita enim eorum opinione qui « volunt aliam animæ naturalem substantiam inesse spiritum ; quasi aliud sit vivere quod venit ab anima, aliud spirare quod fiat a spiritu (5), » argumentationem ipsam quam ex ea ratione expromunt quod non omnibus animalibus utrumque adest spirare et vivere, sed pleraque vivunt, nec tamen spirant, utpote quæ spiritus organa, pulmones et ar-

(1) Ap. Labbe, Concil. Constant. IV, XI.
(2) Cicer. Tuscul. L. I, XX.
(3) Tert. de Pœnitentia, c. III.
(4) Tert. Advers. Marcio, L. IV, XXXVII.
(5) Tert. de Anim. c. X.

terias non habeant, fortiter aggreditur, et, non sine quodam eloquii vigore, excutere contendit (1).

« Quale est autem, in examinatione humanæ animæ, culicis atque formicæ argumenta respicere? quando et vitalia pro cujusque generis dispositione, omnibus propria animalibus temperaverit artifex Deus, ut nulla inde conjectura captanda sit. Nam neque homo si pulmonibus et arteriis instructus est, idcirco aliunde spirabit, aliunde vivet : neque formica, si membris hujusmodi caret, idcirco negabitur spirare, quasi solummodo vivens. Cui vero tantum patuit in Dei opera, ut alicui hæc deesse præsumpserit?... Philosophi pro certo renunciarunt, culicibus et formicis et tineis deesse pulmones et arterias. Dic mihi, inspector curiosissime, oculos habent ad videndum! atquin et pergunt quo volunt, et vitant et appetunt quæ videndo sciunt; designa oculos, denota pupulos. Sed et exedunt tineæ; demonstra mandibulas, deprome genuinas (2). » — Quid præterea refert, ut putat Tertullianus, qualis sit, in quibusdam animalibus membrorum constitutio; utrum pulmonibus et arteriis careant, et aliunde vitam habeant, aliunde respirent, an istiusmodi membris hominum oculis non spectabilibus instruantur, cum de homine, non de cæteris animalibus quæstio proponatur? Ea est autem hominis conditio, ut eadem anima vivat qua spirat, nec vita possit a flatu secerni. Quemadmodum enim qui spirat ille vivit, et qui vivit spirat; ita qui non spirat, nec ille vita fruitur, et qui vita non fruitur, ille non spirat (3). « Ergo totum hoc et spirare, et vivere, ejus est cujus et vivere; id est, animæ. — Denique, si separas spiritum et animam, separa et opera; agant in discreto aliquid ambo; seorsum anima, seorsum spiritus: anima sine spiritu vivat, spiritus sine anima spiret (4)... »

(1) Cf. Ibidem, c. X.
(2) Tert. de Anim. c. X.
(3) Cf. Ibidem, c. X.
(4) Ibidem, c. X.

Quid valeat omnis hæc argumentatio, relinquo injudicatum. Hanc autem vel paululum intuenti, plane apparebit quam quæstionem Tertullianus tractaverit, cum animam simplicem atque uniformem esse profiteretur. Perspicuum est enim eum de numero animarum, non de natura animæ disseruisse, atque animam simplicem et uniformem professum fuisse, non ea conditione quod eam « proprie spiritum esse » crediderit, et corporeæ coagmentationis expertem ; sed quod ab anima sola totum haberi corporis dominium, animamque nec spiritus, nec alterius substantiæ consortio constare arbitratus fuerit. Quapropter, postquam de hac re disseruit, animam aperte declarat non nisi præsentis quæstionis necessitate, et titulo quidem operæ, non substantiæ, « spiritum » à se fuisse nuncupatam : tantum abest ut eam proprie spiritum, et proprietatum cuilibet rei corporeæ natura insitarum expertem esse existimet! « Ut animam spiritum dicamus, præsentis quæstionis ratio compellit ; quia spirare alii substantiæ adscribitur : hoc dum animæ vindicamus, quam uniformem et simplicem agnoscimus, sipiritum necesse est certa conditione dicamus, non status nomine, sed actus : nec substantiæ titulo, sed operæ : quia spirat, non quia spiritus proprie est (1). »

Eadem profecto ratione est instigatus, cum asseruit quod animum vel mentem Latini, Græci vero *Noun* appellant, id aliquam non esse substantiam, ab anima numero discretam, sed unius et ejusdem substantiæ, animæ videlicet, vim quamdam illi insitam et ingenitam, qua sapit, intelligit excogitatque. « Nos autem animum ita dicimus animæ concretum, non ut substantia alium, sed ut substantiæ officium (2). » Animam igitur non aliam ob causam simplicem atque uniformem esse pronuntiat, quam ut auferat animarum numerum, doctrinamque removeat, qua plures esse animas in homine fingeretur, officiis

(1) Tert. de Anim. c. XI.
(2) Tert. de Anim. c. XII.

ita discretas, ut alia viveret homo, alia spiraret, alia saperet aut moveretur, harumque omnium consortio tota hominis natura constaret.

Nonne vero, melius quam quod prius a nobis judicatum fuit, Tertullianus de natura animæ sensisse videbitur, modo attentius, majorique diligentia ejus doctrinam perscrutaverimus? Ille enim non solum animam esse simplicem, id est, numero unam et non nisi, ut antea explicavimus, appellatione, spiritui aut animo disparem, verum etiam nec partibus compositam, nec ulli substantiæ suæ partitioni obnoxiam, aperte et clarissimis verbis declaravit; idque, ex ea ratione quod immortali natura viget, comprobare contendit.

« Singularis, inquit, et simplex, et de suo tota est; non magis instructilis aliunde quam divisibilis ex se; quia nec dissolubilis. Si enim structilis, et dissolubilis, jam non immortalis. Itaque quia non mortalis, neque dissolubilis, neque divisibilis; nam dividi, dissolvi est; et dissolvi, mori est (1). »

Quæ sententia sæpe in eodem de Anima libro expressa est. Legitur enim in quadragesimo tertio hujus libri capite : « Diminutionem animalis spiritus, aut indigentiam spiritus, aut segregationem consati spiritus immortalitas animæ credi non sinit. » Asserens autem in quinquagesimo primo, vitam omnem, uno temporis puncto, nec tantum nescio quam vitæ partem, per discreta temporis intervalla, morte auferri; id ex eo ostendit quod anima nec composita est partibus, nec obnoxia divisionibus, utpote quæ immortali natura vigeat : « Cæterum anima indivisibilis, ut immortalis, etiam mortem indivisibilem exigit credi; non quasi immortali, sed quasi indivisibili animæ indivisibiliter accidentem. » Imo, ut nihil omittamus eorum quæ benigniori, de Tertulliani doctrina, judicio faveant, nonnullos in libro de Anima fatendum est inveniri locos, in quibus iis verbis utitur, quorum non puderet philosophum animam etiam absque

(1) Tert. de Anim. c. XIV.

corporea mole, simplicique natura vigere profitentem. Partes enim in quas a philosophis anima dividitur, non tam partes esse existimat ab invicem separabiles, quam unius et ejusdem animæ vires, ut ipse ait, efficacias operasque. « Non membra sunt substantiæ animalis, sed ingenia, ut motorium, ut actorium, ut cogitatorium, et si qua in hunc modum distinguunt; ut ipsi illi quinque notissimi sensus, visus, auditus, gustus, tactus, odoratus. Quibus omnibus, et si certa singulis domicilia in corpore determinaverunt, non idcirco hæc quoque distributio animæ ad animæ sectiones pertinebit, quando ne ipsum quidem corpus ita dividatur in membra, ut isti volunt animam (1). »

Postquam autem decimo nono ejusdem libri capite, animam asseruit « ne modico quidem temporis intervallo viduam esse intellectu, sed cum omni instructu suo nasci; ei inesse omnium artium et ætatum semina; imo cum ea magistrum ex occulto colloqui Deum, a quo producuntur ingenia, ex seminibus scilicet insitis et occultis per infantiam, quæ sunt intellectus; » incrementa animi ingeniique incessus verbis depingit, ita naturæ omnis concretionis experti convenientibus, ut vix aliquid aut verius aut apertius, ab aliquo etiam Platonis discipulo, dici potuisset (2).

« Anima et corpus simul crescunt; sed divisa ratione, pro generum conditione; caro modulo, anima ingenio; caro habitu, anima sensu. Cæterum animam substantia crescere negandum est, ne etiam decrescere substantia dicatur (3). »

Ex his igitur locis si res judicabitur, non dubium erit quin, quamvis corpoream esse animam sæpe antea Tertullianus dixerit, eam neque elementis separabilibus concretam, neque divisioni obnoxiam esse, neque aut additione partium augeri, aut discretione minui posse existimet. Quæ quidem magni facientes mo-

(1) Tert. de Anim. c. XIV.
(2) Cf. Ibidem, c. XIX, XX.
(3) Tert. de Anim. c. XXXVII.

menti, parvi vero reputantes quæcunque contrario judicio scripserit, nonnulli qui de Tertulliano disseruerunt (1), eum fere omnia recte sensisse de animæ natura, nec aliter quam verbis, ut qui sæpe figurata oratione usus fuerit, a vero deflexisse arbitrati sunt. Nobis autem longe diversa opinio est; certumque credimus non nisi quodam inani mendacio, manifestoque verborum figmento, animam concretione partium, elementisque separabilibus carere, à Tertulliano scriptum fuisse. Quod enim ore negat, animam videlicet partium coagmentatione componi, atque ideo dividi posse, illud revera, adscriptis animæ dotibus quas, nisi foret obnoxia divisionibus, non haberet, animæ tribuendum esse declarat. Ut autem parum sibimet ipse consentiat, ut proprietatibus animam instruxerit quibus, si partium coagmentatione careret, minime instrui oporteret, id ex locis etiam quos retulimus perspicuum evidentissimumque est. Quanquam enim animam substantia crescere negaverit, ne etiam, quod recta argumentatione pronuntiatum est, decrescere substantia dicatur, atque ea sit conditione dissolutioni obnoxia, profiteri non dubitat corpus hominis, quod exteriorem hominem nuncupat, totum anima, id est, interiori homine, compleri; animam vero exteriori homine, id est, corpore omnem obduci oportere.

« Necesse est, inquit, corpus omne anima compleri, et animam omnem corpore obduci (2). »

Quod, aliqua quidem verborum figura, ne quis existimet dictum. Tali quippe conditione corpus anima vult compleri, ut anima vera sui ipsius extensione diffusa, et varia corporis incrementa velut æmulata, crescat protendaturque, donec omnia loci spatia progressu corporis interjecta pertransierit, sicque omnem corporis mensuram exæquaverit. Quapropter, etsi nulla fuerit ei aut additio aut abolitio partium, anima, infantia in se compres-

(1) Bergier, Dict. Théol. art. Ame. — Pluquet, Dict. des Hérésies, art. Tertullien. — Encyclop. du XIX[e] siècle, art. Ame. IV.
— Moehler, Patrol. t. 2, p. 363-364, trad. fr.
(2) Tert. de Anim. c. XXXII.

sior; adolescentia, minus constricta; matura ætate, substantiæ suæ, ut ita dicam, extenuatione, diffusior erit; senectutis etiam tempore, quo corpus nervorum contractione decrescere videtur, aliquid hujus extensionis, qua dum floreret ætas protendebatur, contractis et ipsius membris, amittet. Quod ut explicet, hac utitur similitudine : « Constitue certum pondus auri vel argenti, rudem adhuc massam. Collectus habitus est illi, et futuro interim minor; tamen continens, intra lineam moduli, totum quod natura est auri vel argenti. Dehinc cum in laminam massa laxatur, major efficitur initio suo, per dilatationem ponderis certi, non per adjectionem; dum extenditur, non dum augetur; etsi sic quoque augetur, dum extenditur. Licet enim habitu augeri, cum statu non licet. Tunc exsplendor ipse provehitur auri vel argenti, qui fuerat quidem et in massa, sed obscurior, non tamen nullus. Tunc alii atque alii habitus accedunt, pro facilitate materiæ qua duxerit eam qui agit, nihil conferens modulo nisi effigiem. Ita et animæ crementa reputanda, non substantiva, sed provocativa (1). »

Quid autem absurdius, ut judicium a S. Augustino de ista similitudine prolatum referam, « quid absurdius, quam putare massam cujuspiam metalli ex aliqua parte crescere posse dum tunditur, nisi decrescat ex altera; vel augeri latitudine, nisi crassitudine minuatur? aut ullum esse corpus, manente naturæ suæ quantitate, quod undique crescat, nisi rarescat? Quomodo igitur implebit anima, ex illa stilla seminis, magnitudinem corporis quod animat, si et ipsa corpus est, cujus substantia nullo accessu crescat? Quomodo, inquam, implebit carnem quam vivificat; nisi tanto rarior fuerit, quanto grandius quod animaverit? Timuit videlicet, ne deficeret etiam minuendo, si cresceret; et non timuit ne deficeret rarescendo, cum cresceret (2). »

Nihil sane absurdius : quid enim! interior homo totum com-

(1) Tert. de Anim. c. XXXVII.
(2) S. Aug. de Gen. ad Litt. L. X. c. 45.

plebit exteriorem, huic quo corpus comprehenditur spatio, tam simili adæquatoque loci intervallo anima includetur, ut corporis mensuram adæquet sua! primis vitæ suæ annis, minor erit; pluribus dein elapsis, aliqua suæ substantiæ extensione augebitur, ita diffusa erit anima, ut pari cum corpore statura sit, ut omnia longitudinis, altitudinis, sublimitatis, quibus corpus continetur, intus spatia habeat metiaturque, nec ulla partitione dividi poterit; nec discretas ab invicem partes in anima excogitare fas erit! Quo, dicat Tertullianus, pacto res erit tam sui diffusa, partium vero concretioni, coagmentationi et dissolutioni non erit obnoxia! Quid quod Tertullianus philosophos insectatus qui animas, postquam a corporibus sejunctæ fuerunt, in alia sive hominum sive ferarum corpora, ut vita iterum fungantur, immittendas esse putant, illos ex eo redarguit quod periculum erit animis ne, nova induentes corpora, dissolvantur; seu plus æquo protendi, ut immensa quarumdam ferarum corpora impleant, seu plus æquo contrahi oporteat, ut quibusdam minimis animantium corporibus ex omni parte obducantur. « Necesse est enim et corpus omne anima compleri, et animam omnem corpore obduci: quomodo ergo, inquit ipse Tertullianus, anima hominis complebit elephantum; quomodo item obducetur in culice? Si tantum extendetur aut contrahetur, periclitabitur (1). » Elephantos, culicesque omittamus. Verumenimvero, si se anima tantum altitudine, longitudine et sublimitate extenderit, quantum corpus dum ab infantia ad viriles annos creverit, nonne periclitabitur anima, ne sit omnino corporeæ concretioni, partium discrimini divisionique, ut non dicam morti, obnoxia?

(1) Tert. de Anim. c. XXXII.

§ III.

Ab antiquis Ecclesiæ temporibus sæpissime de origine animarum quæsitum est « utrum propagatione, ut corpora, nascantur, sintque ex illa una, quæ primo homini creata est : an Creator Omnipotens, qui utique usque nunc operatur, sine ulla propagatione novas faciat singulis proprias (1). »

Omni profecto jure, de hac quæstione, maxima diligentia investigatum est. Arctissimo quippe connectitur vinculo cum illa, totius Christianæ Religionis fundamento, doctrina quæ omnes originali peccato obstrictas nasci animas, labisque istius animis insitæ, non nisi Redemptione a Christo Domino allata, immunes fieri posse profitetur. « Illud ubi vel maxime fides christiana consistit, inquit S. Augustinus, quod « per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum : sicut enim in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.... » et si qua alia testimonia declarant neminem nasci ex Adam, nisi vinculo delicti et damnationis obstrictum, neminemque inde liberari nisi renascendo per Christum : (Illud) tam inconcusse tenere debemus, ut sciamus eum qui hoc negaverit, nullo modo ad Christi fidem, et ad eam, quæ per Christum datur pusillis et magnis, Dei gratiam pertinere (2). »

Qua vero conditione omnes animæ, quod ex unanimi Christianæ Religionis disciplina manifestum est, in Adam peccaverint; quove pacto baptismatis ablutione possint in Christo renovari,

(1) Aug. Epist. CXC. n. 1.
(2) Aug. Epist. CXC. n. III.

quæcumque de origine animarum opinio placuerit, id intelligere et explicare difficillimum est.

Etenim si quæque anima « sine ulla ex Adam propagatione, ea lege ab Omnipotenti Creatore producitur, ut non una cum carne nascatur; cur in ea carne, quæ de Adam prolata est, obligata peccatis tenetur?... Si cum carne, aliqua propagatione, de Adami substantia nascitur, cur non etiam cum carne moritur (1)?... » Quis autem nisi naturam, qua constant animæ, concretionis expertem vitiet, hanc animarum propagationem intellexerit, explicaveritque? « Quisquis enim, ut ait S. Augustinus, animam sicuti est, non esse corpus, sed spiritum confitetur, et tamen in filios ex parentibus duci, in eo quidem nullis coarctatur angustiis, quod omnes animas etiam parvulorum, quos Ecclesiæ non utique in falsam, sed in veram peccatorum remissionem baptizat, vera fides prædicat trahere originale peccatum, propria primi hominis volontate commissum, et in omnes posteros generatione transmissum, sola regeneratione purgandum: sed cum considerari et perscrutari cœperit quid dicatur, mirum si ullus sensus comprehendit humanus, quonam modo tanquam lucerna de lucerna accendatur, et, sine detrimento alterius, alter inde ignis existat, sic anima de anima parentis fiat in prole, vel traducatur in prolem (2).. »

Quin etiam in hac epistola, cujus nonnullas jam retulimus partes, sæpe S. Augustinus fatetur hanc de origine animarum quæstionem tot et tantis sibi videri difficultatibus intricatam, ut ullam de illa sententiam, quanquam sæpe et a multis sollicitatus, nunquam exprimere ausus fuerit. « Scire te volo, inquit, in tam multis opusculis meis, nunquam me fuisse ausum de hac quæstione definitam proferre sententiam (3)... Cum hæc atque ejusmodi de hac re multa quæruntur, quæ nullo sensu carnis

(1) Cf. Greg. M. Epist. ad Secundin.
(2) S. Aug. Ep. CXC., n. XV.
(3) Aug. Ep. CXC., n. II.

explorari possunt, et a nostra experientia longe remota sunt, atque in abditissimis naturæ finibus latent, non erubescendum est homini confiteri se nescire quod nescit, ne, dum se scire mentitur, nunquam scire mereatur (1). »

Multi quoque veteres Ecclesiæ scriptores, S. Augustini modestiam imitati, (+) quæstionem hanc intricatiorem existimaverunt, quam ut ullo pacto resolvi et explicari possit. « Utrum anima ab Adam descenderit, an certe singulis detur, incertum remansit; eamque in hac vita insolubilem fassi sunt P. P. esse quæstionem (2). »

B. Hieronymus, si S. Augustino fides adhibetur, (++) animas potius fieri, quam ulla procreatione propagari censet; contrariam vero sententiam, eam videlicet quæ ponit animas ex propagine nasci, vulgo ab Occidentalis Ecclesiæ scriptoribus pro certa teneri confitetur : « Significavit in eadem brevi Epistola sua se potius fieri, quam propagari animas credere. Simul admonens animarum propaginem, (quia ipse in Oriente est), Occidentalem Ecclesiam solere sentire (3). »

Illud excutere nolim judicium quo B. Hieronymus animas ex propagine nasci « ab Occidentali Ecclesia » existimatum esse arbitratur; (+++) fatendum tamen est eam doctrinam, quam S. Hieronymus ipse de origine animarum tuetur, magisque in Oriente receptam satis aperte significat, a pluribus quoque Occidentalis Ecclesiæ scriptoribus, temporibus etiam diversis, pro vera habitam fuisse. Hanc enim professi sunt, praeter S. Hieronymum, Lactantius (4), S. Hilarius (5), Gennadius (6), Prudentiusque qui tales cecinit versus,

(1) S. August. Epist. CXC, n. XVI.

(2) S. Greg. M. Epist. ad Secundin.

(3) S. Aug. Epist. CXC, n. XX, vide S. Hieronymum ipsum Ep. 78 ad Marcellinum et Anapsychium, t. 4, part. 2, col. 642 (ed. Martianay).

(4) Instit. II, 12; III, 18; — Opif. Dei XIX.

(5) Trinit. X, 20.

(6) Dog. Eccl. c. XIV.

(+) vel ipso priores, S. Gregorius Nazianzenus, Nemesius Emesenus, et multo postea S. Gregorius Magnus, ut

(++) Vide S. Hieronymum ipsum animarum generationi nimie adversantem, In Ecclesiasten, XII, 7, t. 2, col. 785 (ed. Martianay).

(+++) Hanc etiam opinionem suis temporibus non inauditam fuisse testatur Origenes (In S. Joann. Sect. 6, n. 7, t. 13, p. 292). Huic etiam favebant apollinaristae et luciferiani, ac bene multi catholici, praecipue in Occidente ad quintum usque saeculum, sed ii parum illustres, exceptis Tertulliano et Anastasio presbytero.

quibus omnis animarum una cum carne procreatio aufertur :

« Non animas animæ pariunt ; sed lege latenti
» Fundit opus natura suum, quo parvula anhelent
» Vascula, vitalisque adsit scintilla coactis (1). »

Doctrinam de Origine animarum, omni jure credo equidem, a Lactantio, S. Hilario, Gennadio, Prudentio, B. Hieronymo, plerisque Patribus qui Orientalem Ecclesiam scriptis illustrarunt,(+) defensam omnes fere auctores qui Scholastici sunt appellati, duce S. Thoma, secuti sunt : animas quippe intellectu præditas, non modo sine ulla ex parentibus propagatione, ex Deo ortum sumere asserunt, sed eo etiam tempore, quo corpora nascuntur, eodem, animas a Deo, solo suæ voluntatis nutu, produci atque in corpora immitti docent : ita ut ante corpora non creatæ fuerint animæ, sed nascentibus corporibus, singulæ creentur atque in singulis infundantur (2). Quam tamen opinionem S. Thomas peripateticis quibusdam mihi videtur corrupisse excogitationibus quas, ut totam hanc explicemus quæstionem, exponendas utile esse existimamus. Arbitratur autem plures animas specie et natura discretas, dignitate impares, unam post alteram, cujusque hominis infundi immiscerique corpori. Primo namque humani corporis semini anima quædam conseritur, dignitate infima, ut aiunt, vegetativa seu nutritiva ; cui, summa Dei voluntate postquam ea humani corporis primordia aucta fuerint, exstinctæ, alia substituitur anima, quam sensitivam nuncupant, melioribus dotibus instructa, ut novis seminum præsit incrementis, donec humanum corpus suo tandem eductum fœtu, planeque informatum, ad ortum venerit. Quo tempore sensitiva quoque anima penitus exstincta, alia rationis particeps cæteris animis, quibus successit, dignitate præcellens, a Deo producitur, nascentique corpori infunditur, qua sola simul homo vigeat, sentiat, intelli-

(1) Prudent. Apotheos. adv. Ebion. v. 918.

(2) S. Thom. Summ. Theol. Iª P. q. 118, art. II.

(+) Gregorio Nysseno, Ephraemo, Basilio Magno, Cyrillo alexandrino, Eusebio, Theodoreto, Aenea gazeo et aliis, ut Pelagianos taceam,

gatque : « Sic igitur dicendum est, quod anima intellectiva creatur a Deo, in fine generationis humanæ, quæ simul est sensitiva et nutritiva, corruptis formis, id est, animis, præexistentibus (1). »

Cur hanc opinionem protulerit, quæ non e S. Patrum disciplinis, sed Peripateticorum libris sumpta est (2), vix aliam reperio causam, quam quod timuerit ne aut prima corporis germina absque ulla anima, absque ullo, ut ita dicam, vitali principio essent (+); aut, cum « fluunt irrita sine ullis conceptibus semina, » penitusque corporis primordia exstinguuntur, inextricabilis de sorte illius animæ, intelligentia et immortalitate præditæ, si primis etiam corporis germinibus infundi existimetur, quæstio moveatur (3). »

Hanc vero quæstionem haud explicatam relinquere, cautius, rectæque philosophiæ magis consentaneum esse arbitror, quam rationibus a S. Thoma allatis enucleare velle : ut quæ humanæ compagi tales gradus, talia incrementa attribuant, talibusque additione et abolitione diversarum naturarum totam confundant hominis conditionem, ut homo non pariat hominem, sed nescio quam ambigui generis prolem, ad quam, ne occulta quidem animæ præsentia, humanæ naturæ dignitas pertineat.

Pessimam de origine animarum Tertullianus exprompsit doctrinam, quam qui defendit necesse est ut, non modo corpoream esse animam, sed discretis etiam partibus concretam, divisionique omnino obnoxiam profiteatur. Quæstionem quippe de animarum origine explicans, omnes omnium hominum animas ex una, Adami videlicet, ortum haurire; ipsamque Evæ animam ex Adami anima, non secus ac illius corpus ex Adami corpore, à principio eductam fuisse edocuit (4). « Et ipsam

(1) S. Thom. Summ. Theol. 1ª, Quæst. 118, art. II, ad secund.
(2) Arist. de Generat. II, 5.
(3) Cf. S. August. Epist. CXC, n. XV.
(4) Cf. Tert. de Anim. c. XXII, XXVII.

(+) Nonne ergo nihil vivere, quod non animam habeat. quid de plantis?

Evam Dei afflatus animasset, si non ut carnis, ita et anima ex Adam tradux fuisset in femina (1). » Arbitranti animas ex una redundare, non secus alias ex aliis procreari ac infantium corpora ex parentibus; non absonum videri debuit, cum corpora sint sexu disparia, animas quoque diversitate sexuum ab animis ita discrepare, ut aliæ sint masculi, aliæ feminèi generis, immissoque, sexuum mixtura, genitali quodam semine, prima animarum germina in ipsis animis condantur, occultis proficiant incrementis, maternis a visceribus educantur, atque eadem lege qua corpora, ad ortum proferantur. Hæc a Tertulliano fuisse excogitata, nemo sane, si sequentia legantur, dubitaverit:

« Anima in utero seminata pariter cum carne, pariter cum ipsa sortitur et sexum; ita pariter ut in causa sexus neutra substantia teneatur.... utriusque autem substantiæ indiscreta semina, et unita suffusio eorum, communem subeunt generis eventum, qua lineas duxerit quæcumque illa est ratio naturæ (2). » Quid autem clarius expressiusve aut dici aut fingi potest, quam quod edocuit, ubi naturæ legem describens, qua divinæ providentiæ libuit hominem ab homine procreari, tam parum obtecto utitur sermone, ut ipse, quanquam inconsiderato nimis abreptus animo, vix aliquam non pertimescat sancti pudoris jacturam? Docet enim genitalia animis corporibusque inesse semina; hæc uno et eodem temporis puncto suffundi; hincque, una et eadem lege, animarum atque corporum conceptus oriri: « Etsi duas species confitebimur seminis, corporalem et animalem, indiscretas tamen vindicamus, et hoc modo contemporales ejusdemque momenti.... Hoc erit semen animale, protinus ex animæ distillatione, sicut et virus illud corporale, ex carnis defæcatione (3). »

Quid postea refert, a Tertulliano, animæ corpus adscriptum

(1) Tert. de Anim. c. XXXVI.
(2) Ibidem.
(3) Tert. de Anim., c. XXVII.

fuisse proprii generis, non oculis cernendum, partium expers, nec ulli divisioni obnoxium! Nonne omni evidentia patet hoc non nisi vana specie verborumque fallacia excogitatum esse? Quid enim? Animarum vitas et subtantiarum semina anima una in se cohibuerit, foverit, nutriverit? Has vitas, hæc cæterarum animarum semina, velut ex sui distillatione protulerit! nec ullum fuerit in illa, ne minimum quidem, partium discrimen, nulla concretio, nulla corporis substantiæve suæ partitio?

Quo, precor, pacto, simplici natura erunt parentum animæ ex quibus, distillatione veraque suffusione seminis, liberorum animæ sic sua primordia hauriunt, ut et ipsæ propria vita vigeant? Qua legum omnium mutatione fuerit absque partium coagmentatione, divisionisque expers illa omnium animarum parens Adami anima, in qua, (omnes quippe ex una redundant), tot posterorum vitæ fovebantur; ex qua tot animarum semina extracta, ejectaque fuerunt?... Certo, aut negandum erat omnes animas ex una redundare, et liberorum animas ex parentum animis originem haurire, aut animas vere corporeas esse, coagmentatione partium concretas, divisionibusque plane obnoxias, ut aliarum animarum germina continerent profitendum. Quapropter judicium illud, quod S. Augustinus de hac quæstione, Tertullianique doctrina, protulit, omni assensu approbandum esse censemus.

« Illi qui animas ex una propagari asserunt, quam Deus primo homini dedit, atque ita eas ex parentibus trahi dicunt, si Tertulliani opinionem sequuntur, profecto eas non spiritus, sed corpora esse contendunt, et corpulentis seminibus exoriri : quo perversius quid dici potest (1)? »

Quid sit igitur et cujus generis corpus illud, quod Tertullianus adscribit animæ, si doctrinam fas erit ex illius scriptis dijudicare, nihil incertum, nihil non manifestum. Satis enim superque ostendisse credimus, animam corpus ab eo nuncupatam fuisse,

(1) Aug. Epist. CXC, n. XIV.

non eo tantum pacto quod sit res sui Juris, propriaque substantia constet; sed eo etiam quod naturales corporum dotes plerasque habeat, quæque, ut ipse ait, corporum solemnia, demensiones staturæ, effigiem, colorem, omnemque membrorum instructum; imo, quanquam id sæpe negaverit, concretionem discretis partibus contextam, divisionibusque obnoxiam (1): « Quo perversius quid dici potest! »

(1) Cf. Tert. de Anim., c. VII, VIII, IX, XXVII, XXXVI, XXXVII.



CAPUT III.

Utrum Tertullianus semper eamdem sententiam de natura animæ habuerit.

§ I.

Utile arbitror nonnulla hic inquirere, quibus conjicere erit qua judicii inconstantia, quibusque delusus fallaciis, Tertullianus ad hanc, quam modo exposuimus, de animæ natura, doctrinam inclinatus fuerit, atque in ea tam tenaci animo perstiterit. Tertullianus enim mihi attente opera ejus perlegenti videtur non eamdem semper, de natura animæ, professus esse doctrinam; sed pro temporibus mutavisse, et eodem quasi gradu, ad credendum animam esse corpoream venisse, quo recedens a sana Christianæ fidei disciplina, Montani hæretici partes fuit amplexus.

Hoc autem ante omnia notum habeamus, Tertullianum nequaquam fugisse quid sana philosophia de substantiarum notitia docuerit. Ipse enim non ambiguis vocibus, in libro de Anima, explicavit quid sit alicujus rei substantia, quid natura, dotesve substantiarum ; ut qui substantiam permanere, et esse quid sibi proprium ; substantiæ autem dotes mutationibus obnoxias, pluribus communes, nec quid sibi proprium esse declaret :

« Aliud est substantia, inquit, aliud natura substantiæ ;

siquidem substantia propria est rei cujusque, natura vero potest esse communis. Suscipe exemplum : substantia est lapis, ferrum; duritia lapidis et ferri natura substantiæ est. Duritia communicat, substantia discordat (1). »

Hoc quoque bene compertum habuit non omnes substantias unius et ejusdem esse generis, sed alias corporales, alias spiritales esse; id est, ut modo sumus hoc ostensuri, corporeæ coagmentationis expertes. Etenim in eo libro, toties merita laude celebrato, qui *Apologeticus* inscribitur, tam firmo profitetur animo quasdam spiritales esse substantias, ut hanc opinionem, communi omnium gentium fide, magorum artibus, doctrinaque philosophorum, imprimis vero magno Platonis nomine confirmare non dubitet. « Dicimus esse substantias quasdam spiritales : nec nomen novum est. Sciunt Dæmonas philosophi.... Dæmonas sciunt poetæ. Et jam vulgus indoctum in usum maledicti frequentat.... Angelos quoque etiam Plato non negavit (2). »

Fatendum est quidem a Tertulliano sæpe spiritales nuncupari substantias, nescio quas naturas, subtilissima quæ quanquam materia constent, nec ideo omni corporea ratione carent, nec sunt, ut aiunt philosophi, incorporales et proprie spiritus. Non dubium tamen videtur quin, cum in loco supra relato, spiritales substantias nuncupavit, naturas corporeæ molis expertes et proprie spiritus intellexerit. Tales quippe substantias intellexit quales communi fide vulgus esse profitetur, et philosophorum disciplinæ definierunt : ut qui vulgi et philosophorum sententia confirmaverit suam. Quis vero neget per spiritales substantias, quasdam sine corpore naturas, et proprie spiritus, significatas esse a philosophis, præcipue Platonicis, qui tam multa de hujusmodi quæstionibus disseruerunt, quorumque sententiam de natura animæ multis ipse argumentis refellere contendit ?

(1) Tert. de Anim. c. XXXII.
(2) Apolog. c. XVII.

Quis neget et a vulgo esse istiusmodi naturas existimari ; utpote quod, ipso Tertulliano id in libro de Resurrectione confitente, spiritalibus et incorporalibus naturis animam annumeret : « Hoc enim vulgus existimat (1). »

Tertullianus animam his naturis annumerasse videtur, quas concretionis expertes esse censet, et a corporeis rebus secernit. — Explanaturus enim cur non anima modo, sed etiam hominum corpora ad supremum Dei judicium convocanda sint, hanc inter alias causam profert, quod non pati quidquam potest anima sola, sine materia stabili, id est, carne : « Ideo repræsentabuntur et corpora, quia neque pati quidquam potest anima sola, sine materia stabili, id est, carne (2). » Tertullianus igitur censet animam solam, et vinculis corporis sui solutam, omni stabili materia carere ; hoc enim expresse declarat. Quo vero pacto stabili materia carebit anima, nisi omni concretione et corporea ratione careat, naturaque vigeat corporeæ molis experti ?... Censet et animam solam, sine corpore, pati quidquam non posse : quo etiam pacto nisi eam spiritalem, ut aiunt, incorporalem, existimet ? Persuasum namque semper habuit naturas, quæ corporea carent ratione, doloris, delectamentive sensibus non esse obnoxias ; vice vero contraria, eas omnes obnoxias esse, quæ aliqua corporea coagmentatione constant. « Incorporalitas enim, inquit in libro de Anima, immunis a pœna et a fovela, nihil patitur ; non habens per quod pati possit ; aut si habet, hoc erit corpus. In quantum enim omne corporale passibile est, in tantum quod passibile est, corporale (3). »

Cum scriberet Apologeticum, animam solam sine carne, id est, sine suo corpore pati quidquam non posse credebat ; credebat igitur et animam spiritalem esse, concretionis expertem,

(1) De Resur. c. XVII.
(2) Apolog. c. XLVIII.
(3) De Anim. c. VII.

et simplici vigere natura; alioquin nec eam corporea soliditate carere, nec nulli doloris, delectamentive sensui obnoxiam esse scripsisset.

Quod hic a Tertulliano de natura animæ judicatum esse dicimus, hoc adeo est ab omni ficta et commenticia excogitatione remotum, ut, cum postea suam de anima mutavit sententiam, eam non modo corpoream esse finxerit, sed et solam, sine suo corpore, omnibus gaudii luctusve sensibus obnoxiam esse docuerit. Imo velut suæ ipsius argumentationis contemptor factus, qua in Apologetico animas, si carent omni corporea mole, non quidquam pati posse existimat, (quam ob causam corpora ad vitam reditura, et Judicio cum animis repræsentanda esse asserit), hanc aperte negligit et quasi irridet, ut quæ huic opinioni faveat qua vulgus naturas animarum incorporales, id est, concretionis et omnis corporeæ coagmentationis expertes esse censet : « Simplicior quisque fautor sententiæ nostræ putabit carnem etiam idcirco repræsentandam esse Judicio, quia aliter anima non capiat passionem tormenti seu refrigerii, utpote incorporalis : hoc enim vulgus existimat. Nos autem animam corporalem et hic profitemur, et in suo volumine probamus habentem proprium genus soliditatis, per quam quid et sentire et pati possit (1). » — O luctuosa humanæ sapientiæ conditio, quæ tanta fatiscit imbecillitate, ut fere nunquam puram, et sine ulla erroris caligine, veritatem contempletur ! Tertullianus, cum in Apologetico animam concretionis expertem esse docet, veritatem assequitur; sed in hoc eodem libro veritatem errore vitiat; animam solam, sine sui corporis mole, nec sentire, nec quidquam pati posse professus. In eo libri de Resurrectione loco, quem retulimus, animam censet solam, sine sui corporis mole, quibuslibet tormenti aut refrigerii sensibus obnoxiam esse; sicque, errore correcto, veritatem ad se reducit; sed novo implicatus errore, veritatem iterum fugat,

(1) De Resur. c. XVII.

ut qui hoc eodem tempore, animam corpore constare proprio, solidaque materia concretam esse profiteatur.

Liber qui de Pœnitentia inscribitur, iterum faxit indicium Tertullianum meliori olim sententia de natura animæ judicavisse. Hic namque disserens de diversis quibus delinquitur peccatis, carneisque peccatis ab iis quæ spiritalia vocat discretis, longo quidem sed non obscuro explicat sermone, quam sit anima corpori dissimilis; eam quippe spiritum nuncupat; iisdemque fingit instructam dotibus ac solent philosophi, qui eam omni qualibet concretione carere existimant; imo dotes illas ab anima aufert, quas ei in libro de Anima adscribere non dubitavit.

« Perstringere non pigebit delictorum quædam esse carnalia, id est, corporalia, quædam vero spiritalia. Nam cum ex hac duplicis substantiæ congregatione confectus sit homo, non aliunde delinquit quam unde constat. Sed non eo inter se differunt quod corpus et spiritus duo sunt.... Siquidem et caro et spiritus, Dei res: alia manu ejus expressa, alia afflatu ejus consummata.... Exinde spiritalia et corporalia nominantur, quod delictum omne aut agitur, aut cogitatur ; ut corporale sit quod in facto est, quia factum, ut corpus et videri et contingi habet : spiritale vero, quod in animo est, quia spiritus neque videtur, neque tenetur (1). »

Non aliis profecto vocibus Tertullianus usus fuisset, si concretionis expertem animam esse credidisset. Hanc enim nuncupat spiritum, sine ulla verborum reticentia, sine ulla a veritate deflectendi formidine, nullaque præmissa excusatione, ut hoc in libro de Anima, cum eadem voce *spiritu* utitur, animam significandi causa, fecisse videtur : « Animam, inquit, spiritum *ingratis* pronuntiamus, secundum spirandi et flandi communionem (1). »

Attamen in eo libri de Pœnitentia loco quem referimus,

(1) De Pœnit. c. III.
(2) De Anim. c. XI.

maxime Tertulliano erat de verborum significatione cavendum, ut qui duo substantiarum genera, quibus homo constat, significare intenderet : « Cum ex hac duplicis substantiæ congregatione, inquit, confectus sit homo, non aliunde delinquit quam unde constat. » Nullo igitur pacto, voce *spiritu* uti poterat, quin animam proprie spiritum esse declararet. Imo vero si in memoriam revocabimus animam corpoream esse, ex eo, in libro de Anima, a Tertulliano fuisse declaratum, quod corpus tangit et a corpore tangitur, nonne suâmet irretitus argumentatione sententiam mutavisse, rectiusque olim de anima sensisse convincetur; ut qui, in libro de Pœnitentia, non modo spiritum esse animam pronuntiet, sed ejus etiam naturæ spiritum, qui nec videri, nec teneri possit : « Spiritus neque videtur, neque tenetur. » In hoc igitur de Pœnitentia libro, animæ dotes denegat, quibus eam deinceps in libro de Anima instruxit? In hoc quippe Tertullianus eam et *videri* et *tangi* posse profitetur; quod ab anima, in libro de Pœnitentia, amovendum esse existimat. Sed nondum Epicureis Stoïcisque corporeas similitudines animæ imprimi, eam a corpore tangi, alimentisque pasci corporeis, docentibus assenserat. Nondum, credo equidem, somniaverat illa pia soror, cujus visiones retulit; nondum ei ostensa erat anima quædam, ea mole concreta quæ *teneri,* eo colore conspicua quæ *videri* repromitteret ; non, alioquin, in libro de Pœnitentia scripsisset : « Spiritus neque *videtur,* neque *tenetur* (1). » Nondum etiam hoc feracissimum omnium errorum caput invenerat judicium, quo tollit omne naturarum discrimen, et omne, quod non est corporeum, prorsus nihil esse arbitratur. Intellectu enim sequi facile est quo paulatim gradu a veritate ad errorem deflexerit ; qua opinionum mutatione vix aliquo primum, nullo deinde discrimine, naturas concretionis expertes à corporeis separaverit ; subversisque demum omnibus rerum notitiis, quaslibet naturas corporeas et solida massa concretas esse existimaverit. Non est

(1) Tert. de Pœnit. c. III.

quippe dubitandum quin, editis jam Apologetico et libro de Pœnitentia, in quibus duo naturarum genera, a philosophis recepta, clare et aperte a Tertulliano discerni ostendimus, prius vero quam suum de Anima librum scriberet, in quo omnes spiritales et concretionis expertes aufert naturas, eum qui de Materia Deo coæterna, adversus Hermogenem, inscribitur ediderit librum (1).

In hoc autem, res sane digna quæ ponderetur, prima reperiuntur hujus sententiæ vestigia qua, confusis rerum generibus, omnes naturas corporeas esse asseruit, essentiamque animæ paulo post vitiavit. Nondum quidem aperte pronuntiat animam corpoream esse, ea ratione quod nihil esset si non corpore constaret ; vehementer autem ad auferendum omne substantiarum discrimen, judicandumque quaslibet naturas aliqua coagmentatione concretas esse, et non nisi solida mole constare posse inclinari videtur.

Hermogenem enim, cujus de natura materiæ doctrinam confutaturus est, sic loquentem inducit : « Prima facie videtur nobis incorporalis esse materia : exquisita autem ratione recta, invenitur neque corporalis, neque incorporalis. » — Quam opinionem sic Tertullianus redarguit : — « Quæ est ista recta ratio, quæ nihil recti renuntiat, id est, nihil certi ? Nisi fallor enim, omnis res aut corporalis aut incorporalis sit necesse est, (ut concedam interim esse aliquid incorporale de substantiis duntaxat, cum ipsa substantia corpus sit rei cujusque) ; certe post corporale nihil tertium (2). »

Quid ista sibi volunt ? Nonne jam labefacta videtur illa vetus opinio, qua *spiritales* esse substantias in Apologetico asserebat : « Dicimus substantias quasdam esse *spiritales* ; nec nomen est

(1) Apologeticum ad annum 200 ; librum de Pœnitentia ad annum 201 ; librum de Mat. Deo coæt. adv. Hermog. ad annum 207 ; librum de Anima ad annum 208, eruditi referunt.

(2) Tert. Lib. de Mat. Deo coæt. adv. Herm. c. XXXV.

novum (1). » Ita parum abest quin aperte neget rem ullam simplici natura constare posse ; ita levi tenetur adhuc mentis hæsitatione ; ut pronuntians omnem naturam aut corporalem aut incorporalem esse, aliquid Hermogeni concessisse videatur : « Ut concedam interim esse aliquid incorporale de substantia duntaxat, cum ipsa substantia corpus sit rei cujusque. » Hæc autem mentis hæsitatio , qua , dum adversus Hermogenem scribit, velut implicatus hæret, plane in libro de Anima amovetur. In eo quippe, totius veteris de Anima disciplinæ immemor, firma judicii constantia animam corpoream esse, et quidem ea ratione quod nihil esset si non corpus, profitetur : « Nihil anima si non corpus;... incorporalitas nil patitur; non habens per quod pati possit : aut si habet, hoc erit corpus (2). » Omni deinceps animi fluctuatione amota, sine ulla judicii restrictione, quotiescumque se offert occasio, nihil prorsus esse asserit omne quod non corporea natura constat. Quod in libro, quem de Carne Christi, paulo post librum de Anima composuit, majori etiam, si fas est, evidentia apparet : « Cum sit (anima), inquit, habeat necesse est aliquid, per quod est. Si habet aliquid per quod est, hoc erit corpus... Nihil est incorporale, nisi quod non est (3). » Imo tanta huic judicio hæret pervicacia ut, ubi de natura etiam Dei investigat, nulla prohibeatur formidine quin eamdem sententiam pronuntiet : « Quale est ut nihil sit ipse, sine quo nihil factum est?... Quis negabit Deum corpus esse, etsi spiritus est ? Spiritus enim corpus est sui generis, in sua effigie (4). » De quo nobis erit aliquando disserendum.

Ea vero tempestate ne sit præsens quæstio distracta, opportunius arbitror tempora percurrere, quibus ad Montani partes transivit ; ut, exacta dein temporum disceptatione facta, apprime

(1) Apolog. c. XXII.
(2) Tert. de Anim. c. VII.
(3) Tert. de Carne Christi, c. XI.
(4) Tert. Adv. Praxeam., c. VII.

intelligatur quo, ut ita dicam, nexu falsæ Tertulliani opiniones de natura animæ cum illo, nunquam satis deplorando, ab Ecclesia Catholica recessu conjungantur.

§ II.

Nemo nescit Spiritalia, ut ait Apostolus, charismata divina benignitate fuisse promissa, et ab incunabulis Ecclesiæ iis, qui prædicaverunt Evangelium, impertita : ut sancta Christi Religio prodigiis et miraculorum fulgore illustrata, a populis vitiorum corruptione, et ignorantia perditis, et discerneretur evidentius, et pleniori pectore hauriretur, et firmiori animo servaretur. Sed optima quæque perversitate humana corrumpuntur. Insidiosi enim homines illa vi res operandi prodigiosas Apostolis, et quibusdam viris aut mulieribus, a Deo tributa, se donatos, ut fucum facerent, simulantes, fictis miraculis, prodigiis et vaticinationibus plurimos nimis incautos a sana doctrina distraxerunt, atque in ruinam secum abduxerunt. Usi sunt pessima ista fraude plerique eorum qui, sanam Religionis disciplinam adulterantes, apostolicis institutis commenta conati sunt supponere sua. Cujus rei testis, ille Simon, cognomine Magus, qui, cum ei spiritalia charismata argenti pretio emere exposcenti, Sanctus Petrus diras imprecatus esset, infanda raptus protervia, se divino numine instinctum finxit; se Altissimi Dei Virtutem nuncupavit, miraculorumque præstigias ostentavit, quibus non pauci delusi sunt, impiamque in hæresim præcipites iere. Testis et illa virgo Philumene, cujus à Tertulliano nomen in libro de Præscriptione hæreticorum profertur, qua in seductionis angelum conversa, Apelles ut novam hæresim induceret, usus est. « Providerat jam tunc Spiritus Sanctus futurum in virgine quadam Philumene angelum seductionis, transfigurantem se in angelum lucis, cujus

signis et præstigiis Apelles inductus, novam hæresim induxit (1). » Testis ante omnes Phrygius et iste Montanus, qui Tertulliano ipsi excidio fuit. Montanus enim eo dementiæ et impudentiæ venit, ut non modo vaticinationes, stupenda visa, et prodigia simulaverit; sed se etiam Spiritum Paracletum esse, quem Christus suis Apostolis, ut omnem veritatem sanctioremque disciplinam eos doceret, mittendum esse promiserat, jactitaverit (2). Quapropter, cum duriora et frequentiora jejunia, tum rigidiorem castitate sanctimoniam præscribebat; quodque, pro melioris vitæ consilio, tradiderat Apostolus, nec a Domino præcipiebatur, videlicet ut, mortuo conjuge, superstes conjux abstineret quominus ad alteras convolaret nuptias, illud strictissima lege præscribi dictitabat (3).

Animo etiam citus summæ Salvatoris Dei benignitati infensissimo, quicunque se in fugam, dum in christianæ fidei sectatores sæviretur, convertebant, ut suppliciorum acerbitatem vitarent, quibus forsan Religionis sacramenta violare cogerentur, eos velut infando et inexpiabili crimine contaminatos reprehendebat, jubebatque ab omni christianæ societatis consortio removeri. Quin imo peccatis quibuscunque delinqueretur, nullam concedi remissionem permittebat, ne intempestiva, ut aiebat, clementia homines ad frequentiora delicta provocarentur.

Detestabilem hanc disciplinam tum rigidioris victus ostentatione confirmabat, tum fictis prodigiis, miraculis, et quarumdam feminarum vaticinationibus; ex quibus celeberrimæ Prisca et Maximilla, quas spiritalibus charismatibus ornatas, et purissimis Paracleti fulgoribus illustratas esse prædicabat. Hæc autem Montani, Priscæ et Maximillæ pestis, Pepuzæ in pago Phrygiæ orta, per Asiam primum irrepsit; brevi tempore, magno cum favore, ut solet, ab animis rerum novarum studiosis, specieque

(1) De Præscript. hæret. c. VI.
(2) Cf. S. August. de Hæresibus. XXVI.
(3) Cf. S. August. Ibidem.

magnæ sanctitatis delusis excepta, in Africam usque pervenit, Romanamque tandem Ecclesiam, finibus Asiæ et Africæ trajectis, invasit. A Tertulliano quoque narratur, in eo quem adversus Praxeam scripsit libro, Montani disciplinam a Romano Pontifice, quem ea tempestate Anicetum fuisse non immerito creditur, tam benevolenti animo fuisse acceptam ut ipse Montani, Priscæ et Maximillæ pietatem laudaverit; imo Litteras pacis et fraternitatis nuntias, Ecclesiis per Asiam a Montano constitutis mittere non dubitaverit (1). Quod quanquam Tertullianus jam Montani fallaciis obcæcatus scripserit, non ideo statim pro falso et invento rejiciendum esse arbitramur. Non mirum est enim quod, cum mutari in melius, potiusquam corrumpi morum regula videretur, nec ullum christianæ fidei dogma vitiaretur (2), vitæ integritate illectus, qua Montani discipulos insignes esse fama ferebatur, Summus Pontifex has, quarum Tertullianus meminit, pacis et fraternitatis litteras emiserit. Non longo tamen tempore, si quidem aliquo, Romani Pontificis error perstitit. Vix enim emissas, ut ipse Tertullianus fatetur, revocavit Litteras, Montanique disciplinam infesto judicio profligavit (3). Et in Asia ab episcopis profligatam fuisse tradidit Nicephorus : « Ea hæresi, inquit, passim vulgata, qui in Asia fuere fideles, sæpe multis in locis regionis ejus, conventus egere, recens exortam peregrinamque inquirentes doctrinam : et tandem sectam eam, ut impiam et exsecrandam, damnatam e Catholica Ecclesia ejecerunt, atque a communione propulerunt (4). »

Non est dubitandum quin ipse Tertullianus priusquam, nescio qua totius animi perturbatione abreptus, Montani partes amplexus fuerit, scelestissimam hanc Montani proterviam, qua se Paracletum esse jactitabat, sæpe fuerit aggressus, scriptisque

(1) Tert. adv. Prax. c. I.
(2) Cf. Niceph. L. IV, c. 22.
(3) Tert. adv. Prax. c. I.
(4) Cf. Niceph. L. IV, c. 22.

confutaverit. In eo namque hæresium Indice, quem libro de Præscriptione hæreticorum adjungendum, et Tertulliano attribuendum esse plerique existimant, de Montani discipulis tam infenso animo commemoratur, ut illorum hæresis, blasphemia appelletur : « Accesserunt alii hæretici, qui dicuntur secundum Phrygas ; sed horum non una doctrina est. Sunt enim qui Kata Proclum dicuntur; sunt qui secundum Æschinem pronuntiantur. Hi habent aliam communem blasphemiam, aliam blasphemiam non communem, sed peculiarem suam : et communem quidam illam, qua in Apostolis quidem dicant Spiritum Sanctum fuisse, Paracletum non fuisse : et qua dicant Paracletum plura in Montano dixisse, quam Christum in Evangelium protulisse, nec tantum plura sed etiam meliora atque majora (1). »

Quid cæterum interest hæc a Tertulliano scripta necne fuerint! nonne satis aperte, ab exordio ejusdem optimi de Præscriptione hæreticorum libri, omnia Montani visa, vaticinationes, præstigias, et charismata illa, quæ majora et meliora esse jactitabat, quam quæ fuerant Apostolis impertita, condemnavit, cum in feminam quamdam, Philumenen nomine, haud profecto Prisca et Maximilla impudentia pejorem sic inveheretur : « Nobis vero nihil ex nostro arbitrio inducere licet, sed nec eligere quod aliquis de arbitrio suo induxerit. Apostolos Domini habemus auctores, qui nec ipsi quicquam suo arbitrio, quod inducerent elegerunt, sed acceptam a Christo disciplinam fideliter nationibus assignaverunt. Itaque, etiamsi angelus de cœlis aliter evangelizaret, anathema diceretur a nobis. Providerat jam tunc Spiritus Sanctus futurum, in virgine quadam Philumena, angelum seductionis transfigurantem se in angelum lucis, cujus signis et præstigiis Apelles inductus, novam hæresim induxit (2). »

Eodem animi vigore quamdam Quintillam, in libro de Bap-

(1) Tert. Lib. de Præscript. c. LII.
(2) Tert. de Præscript. c. VI.

tismo, insectatur, quæ fictis prodigiis, miraculis et excæcata mentis impetibus, fucum incautis faciebat, et sanam de Baptismo disciplinam corrumpebat. Quintillam enim monstruosissimam feminam nuncupat, et venenatissimam viperam : « Nuper, inquit, conversata istic quædam de Caïna hæresi vipera venenatissima, doctrina sua plerosque rapuit, in primis baptismum destruens (1). » Hanc autem, si S. Augustino fides adhibetur, qui et sententia Epiphanii, confirmavit suam, de grege Montani, Priscillæque amentiæ consortem fuisse credendum est : « Dicunt Quintillæ et Priscillæ, in eadem civitate Pepuza, Christum specie feminæ revelatum : unde ab hac Quintilliani nuncupantur (2). »

Quod si erit adhuc in incerto an olim fuerit a Tertulliano Montani hæresis impugnata, S. Augustinus et Nicephorus omnem dubitandi locum auferent. Etenim S. Augustinus causas exponens cur Tertullianus inter hæreticos recenseatur, eam offert « quod transiens ad Cataphrygas, quos ante destruxerat, cœpit etiam secundas nuptias contra apostolicam doctrinam tanquam stupra damnare (3). » Tradit vero Nicephorus Tertullianum ad statam mediamque ætatem in Ecclesia Catholica presbyterum ; plura adversus Montani dogma conscripsisse ; postea vero, in illius delapsum errorem, plures rursus libros pro illa composuisse (4). »

Quæ fuerint tanti excidii causæ ? An ad partes Montani transierit, invidia et contumeliis cleri Romani vexatus, ut referunt S. Hieronymus, S. Epiphanius et Nicephorus (5); an illa sanctioris vitæ ostentatione illectus, quam præ se ferebant hujus sectæ fautores, cuique rigidum Tertulliani ingenium facile

(1) Tert. de Bapt. c. I.
(2) Aug. de Hæres. c. XXXVII.
(3) Aug. de Hæres. c. LXXXVI.
(4) Niceph. L. IV, c. XXXIV.
(5) Niceph. L. IV, c. XII.

consentiebat, an præstigiis, vaticinationibus, *ecstasibusque* Priscillæ et Maximillæ delusus; an Procli eloquentia attractus, qui Romæ diu Montani favit partibus; easque plurimum confirmavit magna, quam sibi comparaverat, eloquentiæ et ingenii fama; penitus incertum est. Nonnulli etiam existimaverunt eum ab Ecclesia Romana, ea ductus ratione, discessisse, quod, mortuo Agrippino Carthaginiensi episcopo fuisset cleri Romani dolo, et Summi Pontificis, voluntate, ab illa episcopali, quam ambiebat, sede prohibitus. S. Augustinus, Vincentius Lirinensis, et Trithemius abbas lapsum Tertulliani narrant et dolent; nec ullam tanti excidii causam afferunt....

Tertullianum in hæresim corruisse post mediam ætatem S. Hieronymus et Nicephorus tradiderunt. — Quoto ætatis suæ anno, non plane cognitum. Censet autem D. Rigaltius, qui tanta diligentia et eruditione, in ordinando Tertulliani opera, vitæque illius tempora dijudicando, laboravit, eum ab Ecclesia Romana recessisse anno suæ ætatis quinquagesimo tertio; decimo circiter anno priusquam moreretur. Hoc etiam quinquagesimo tertio ætatis suæ anno, si D. Rigaltio credendum est, librum adversus Praxeam edidit quem qui primum inspexerit, statim Tertulliani mentem jam a recta fide aversam esse, jam exstinctum esse odium illud, quo Cataphrygas olim insectabatur, Tertullianum tandem omnibus Montani, et ejus prophetidum, vanis excogitationibus, toto animo indulsisse compertum habuerit. In eo quippe libro, Praxeam, non ea causa modo redarguit, quod sanam de Trinitate doctrinam vitiaverit, sed quod etiam Romanum Pontificem, Montani jam, ut putat, faventem disciplinis, deceperit atque ad revocandas jam emissas pacis et communionis litteras incitaverit: « Praxeas tunc Episcopum Romanum, agnoscentem jam prophetias Montani, Priscæ, Maximillæ, et ex ea agnitione pacem Ecclesiis Asiæ et Phrygiæ inferentem, falsa de ipsis prophetis et Ecclesiis eorum asserendo, et præcessorum ejus auctoritates defendendo, coegit et litteras pacis revocare jam emissas, et a proposito recipiendorum

charismatum concessare. Ita duo negotia Diaboli Praxeas Romæ procuravit : prophetias expulit, et hæresim intulit : Paracletum fugavit, et Patrem crucifixit (1). » — Fatetur etiam, tunc temporis a se Montanum pro Paracleto haberi ; atque, ex hoc ipso quod ejus defensionem suscepisset, a christianis quibus præest Romanus Pontifex, quosque Psychicos seu Animales viros nuncupat, disjunctum fuisse : « Et nos quidem agnitio Paracleti, atque defensio, disjunxit a Psychicis (2). » (*)

(1) Tert. adv. Prax. c. I.

(2) Ibidem.

(*) Ut eos homines nominabant *Carneos* qui, omnibus abruptis virtutis et religionis claustris, in omnem libidinem omneque vitium se præcipites dabant, sic semetipsos, Montani fautores, *Spirituales* seu *Pneumaticos* esse dictitabant, quippe qui Montanum velut *Paracletum* venerati, atque meliorem, ut aiebant, ab eo edocti doctrinam, et diviniori impulsu regerentur, et sanctiora sublimioraque mandata exsequerentur. Qui vero Romanum Pontificem Montani hæreseos profligatorem secuti, neglectisque Montani disciplinis satis sibi Deoque fecisse arbitrabantur si fidele præceptis evangelicis præstitissent obsequium, eos soliti erant *Animales* seu *Psychicos* homines nuncupare : quasi *animæ* potius quam *Spiritui*, humano instinctui potius quam divino parentes, etiam si carneis non indulgerent voluptatibus, minime Spiritus Paracletive ductui obtemperarent.

Non ideo tamen Montani discipuli arbitrabantur tribus hominem constare naturis, corpore videlicet, anima et spiritu. Vocabula enim quibus quosdam *Carneos*, quosdam *Animales* seu *Psychicos*, quosdam vero *Spirituales* seu *Pneumaticos* esse significabant, a diversis et sæpe oppositis animorum studiis, nullo autem pacto, quod ex Tertulliani doctrina cognovimus, ab animorum substantiarumve discrimine et numero sumpserant. In hoc quidem nunquam satis vituperandi erunt quod insolentia tumefacti, et dementia cæci, vera Christi disciplina maximo contemptui habita, Montanum Christo Domino majorem, seipsos Christicolis et sanctiores, et excelsioribus exornatos esse Charismatibus finxerint ;

Perspicuum est igitur eo saltem ætatis suæ anno, qui bene ab auctore jam a nobis memorato ad annum post Christi ortum ducentesimum decimum primum refertur, Tertullianum ab Ecclesia Romana separatum, de grege Montani factum; hæreseosque istius communem, ut aiebat olim, blasphemiam ab illo acceptam fuisse. Pro qua plures, ut Nicephorus tradidit, composuit libros, ex quibus, de Fuga in persecutione, de Exhortatione castitatis, de Monogamia, de Jejuniis adversus Psychicos libri nominantur.

haud vero sunt reprehendendi quod hæc diversa animorum studia, hos in agendo modos, has honesti et inhonesti vicissitudines, tales etiam virtutum gradus discreverint. Hæc namque vocabula, a S. Paulo adhibita, semper in Ecclesia viguerunt, quorum ad philosophiam usum sic videre est a S. Gregorio Nysseno translatum : « Idcirco et Apostolus triplex esse hominum in eligendo studium tradit. Ac primum quidem carnis studium vocat, quod ventri scilicet deditum, in quærendis iis quæ huic afferre voluptatem possint, occupatur. Alteri ab anima nomen indidit, quod modo quodam quasi medium inter virtutem et vitium exsistit, vitio quidem superius, virtuti vero non sincere ac prorsus addictum. Tertium spiritus est, quod ad perfectam vivendi rationem secundum Dei præscriptum sese dirigit. Itaque ad Corinthios scribens, illisque voluptariam vitam, cui essent impotenter dediti, exprobrans; carneos ait esse (1), neque doctrinæ perfectioris præceptiones capere. Alio item loco mediæ, quam diximus, facultatis ad perfectam comparationem instituens, inquit : « Homo autem animi sui deditus affectionibus, ea quæ spiritus sunt non capit, sunt enim ei mera stultitia (2). » Cæterum spiritualis omnia dijudicat, cum ipse a nemine dijudicetur (3). Quemadmodum igitur animalis carneo, ita et animali spiritualis præstantior est (4). »

(1) I Cor. III, 1.
(2) I Cor. II, 14.
(3) Ibid. 22.
(4) Greg. Nyss. de hom opif. c. VIII (p. 147, A B.)

§ III.

Quæstionis a nobis susceptæ duas jam tractavimus partes: unam de ingenii inconstantia, qua Tertullianus suam de natura animæ doctrinam mutavit, vertitque in deteriorem; alteram de Montani hæresi, qua delusus, tristissimo suæ fidei excidio subversus est, atque ab Ecclesia separatus. Quæ quæstio ut penitus resolvatur, ostendamus necesse est quo singulari temporum concentu, cum ab Ecclesia recederet, hoc eodem tempore suam de natura animæ doctrinam mutaret corrumperetque. Qua temporum doctrinarumque disceptatione facta, Tertullianum, eo jam tempore quo librum de Anima edidit, prius etiam quam adversus Praxeam scripsisset, Montani ad partes inclinatum fuisse perspicuum erit. Omnia autem recto ordine explicabuntur, si libros resumentes, in quibus suas de anima opiniones declaravit, quæ sint in eis Montani disciplinarum vestigia detegere enitemur.

In Apologetico quidem, quod memoratu facile est, Tertullianus et ipse spiritales substantias agnoscit, quas et vulgus et philosophi esse existimant; animamque, ea ratione quod « soliditate caret, et quidquam pati sola, sine corpore, non potest, » omnis corporeæ concretionis expertem esse profitetur. Nemo vero dubitaverit quin Apologeticum ante scripserit quam aut librum de Anima ederet, aut ad Cataphrygas deflecteret. Hanc enim pulcherrimam Christianæ disciplinæ defensionem satis notum est a Tertulliano, statim ut a gentilitate ad Evangelium conversus est, expromptam fuisse : ut quæ evidenter ex pectore, recenti veritatis impulsu, adhuc æstuanti redundet (1).

Animadvertimus et, in libro de Pœnitentia, quam firmo judicio

(1) Apologeticum referunt ad annum 200.

non modo animam spiritum esse declaret, sed quæ etiam postea corporum solemnia nuncupavit, tangere videlicet, et contingi posse, hæc, tunc temporis, prorsus animæ deneganda esse censeat. At librum de Pœnitentia prius exaravisse quam in Montani pestem corruerit, nonne ex hoc ipso evidens est quod in eo divinam benignitatem, miro cum pietatis affectu celebrat; clementiamque Salvatoris Domini tantam esse declarat, (quod profecto Montani severitas aversabatur), ut Christus omnibus delinquentibus, quantacumque in peccata lapsi sint, dummodo suæ culpæ eos pœniteat, veniam concedere spoponderit.

« Omnibus ergo delictis, seu carne, seu spiritu, seu facto, seu voluntate commissis, qui pœnam per judicium destinavit, idem et veniam per pœnitentiam spopondit, dicens ad populum : Pœnitere, et salvum faciam te. Et iterum.: vivo, inquit Dominus, et pœnitentiam malo quam mortem. Ergo pœnitentia vita est, cum præponitur morti. Eam, tu peccator mei similis, immo me minor; (ego enim præstantiam in delictis agnosco), ita invade, ita amplexare ut naufragus alicujus tabulæ fidem (1). »

Quantum igitur, dum talia de peccatorum absolutione et divina clementia cogitat, a Montani severitate dissentit, tantum a suis de natura animæ somniis removetur : ut qui, in hoc eodem de Pœnitentia libro, animam corporeæ coagmentationis expertem esse profiteatur (2). Id quoque non prætermittendum esse arbitramur quod, ubi primum naturam animæ labefacit, ne dicam funditus evertit, tunc quoque temporis, Montani dogmatibus plurimum indulgere videtur. Meminimus enim quam parum absit, in libro quem scripsit adversus Hermogenem, quin omnes auferat naturas, quæ corpore carent, atque ideo animam corporea compage concretam esse pronuntiet. Atqui mira sane temporum concordia, ab ejusdem libri exordio unum

(1) Lib. de Pœnit. c. IV.
(2) Librum de Pœnitentia anno 201 scripsit.

ex dogmatibus Montani, et maximi quidem momenti, sibi vindicat, istud videlicet propter quod Tertullianum Hæreticorum numero S. Augustinus adscriptum esse narravit (1). Hermogenem enim in insectando redarguit, quod fas esse docet ad secundas nuptias convolare : « Nubit assidue, inquit Tertullianus ; legem Dei in libidinem defendit.... totus adulter, et prædicationis, et carnis (2). » — Ipse ergo semel atque iterum nubere nefas esse existimabat, sicque Montano secundas prohibenti nuptias assentiebatur.

Deveniamus autem ad eum librum, quo Tertulliani de natura animæ doctrina expressius pleniusque continetur, quemque, ut eruditi consentiunt, paulo post librum adversus Hermogenem scripsit (3). In quo duo observare debemus : unum, quod jam a nobis expositum est, quam prorsus et quanta cum judicii pervicacia, animæ substantiarumque omnium notitias confundat; alterum, de quo nunc disserere oportet, quantum hæresi indulgeat, et Montani disciplinis faveat. Tempore enim quo librum de Anima scribit, ita subversum videtur illud fortissimum olim Tertulliani ingenium, ut non modo visa, vaticinationes, ficta miracula præstigiasque earum feminarum celebrét, quibus antea vehementissime insurrexerat ; sed etiam impium Paracleti dogma, quod totius hæreseos Montani caput est, agnoscat approbetque. Paracleti bis nomen arcessit ut hunc alium, et in libro de Anima expressum, comprobet errorem, quo solas animas, eorum qui martyrio cæsi sunt, in sinum Abrahæ et Paradisum, statim et sine supremi judicii mora, evolare æternaque frui felicitate arbitratur ; aliorum animis præfinitum tempus exspectaturis, quo sua corpora sunt a funere, ut in lucem redeant, excitanda.

(1) Aug. de Hæres. c. LXXXVII.

(2) Tert. advers. Hermog. c. 1.

(3) Librum adversus Hermogenem anno 207 ; librum de Anima anno 208 edidit.

« Si pro Deo occumbas, ut *Paracletus* monet, non in mollibus febribus et in lectulis, sed in martyriis; si crucem tuam tollas, et sequaris Dominum, ut ipse præcepit, tota paradisi clavis tuus sanguis est.... In summa, quum carcerem illum, quem Evangelium demonstrat, inferos intelligamus, et novissimum quadrantem; modicum quodque delictum mora resurrectionis illic luendum interpretemur; nemo dubitabit animam aliquid pensare penes Infernos, salva resurrectionis plenitudine per carnem quoque. Hoc etiam *Paracletus* frequentissime commendavit, si quis sermones ejus ex agnitione promissorum charismatum admiserit (1). »

Montani quidem nomen tacetur; sed quid dubii esse potest quin per istam Paracleti appellationem, hunc Pepuzianæ hæreseos auctorem significaverit, quem paulo post, in libro de Resurrectione Carnis, « luculenter per prophetidem Priscam elocutum fuisse » pronuntiabit (2); cujusque charismata, in libro adversus Praxeam scripto, se agnovisse et defendisse memorat; propter quod et a Psychicorum societate separatum esse confitetur? « Et nos postea agnitio Paracleti, atque defensio, disjunxit a Psychicis. » Num quæ de Paracleto et sermonum ejus agnitione, ex libro de Anima sumpta retulimus, vel minimum ab istis, quæ in libris vel de Resurrectione, vel adversus Praxeam scriptis aperte de Montano leguntur, discrepant?

Cum pro Paracleto Montanum haberet et veneraretur, non abs re alienum ei videndum erat et spiritalia charismata, prophetidibus suis a Paracleto concessa, agnoscere et defendere. De hoc quoque Tertullianus sibi consensit. Istam enim sororem, ut eam vocat, cujus vaticinationes et visa in libro de Anima narravit, qualem esse reputaverimus nisi unam ex istis feminis, quas, qui hujus hæreseos fautores erant, velut Paracleti, seu Montani charismatibus cumulatas venerabantur? Numquid enim

(1) Tert. Lib. de Anim. c. LV, LVIII.
(2) Librum de Resurrectione edidit anno 208-209. Cf. c. XI.

Tertullianus, ni mens ejus jam fuisset Montani fallaciis obcæcata, tam incautus istius sororis visiones accepisset; aut narrationibus, quæ, ne vana forent amentis animi somnia valde timendum erat, tantam adhibuisset fidem, ut invicta, melius dicam, puerili constantia, verba ejus pro firmo et inconcusso turpissimi erroris argumento, hujus nempe quo docet animam non modo corpoream esse, sed humana etiam effigie, et aerio colore conspicuam, prætendere non dubitaverit?

« Nos inquit, corporales quoque animæ inscribimus lineas, non tantum ex fiducia corporalitatis per æstimationem, verum et ex constantia gratiæ per revelationem. Nam quia spiritalia charismata agnoscimus, post Joannem quoque, prophetiam meruimus consequi. Est hodie soror apud nos revelationum charismata sortita..., » — Visione autem enarrata, vehementer statim exclamat : « Hoc visio; et Deus testis est, et Apostolus, charismatum in Ecclesia futurorum idoneus sponsor. Tu, nec si res ipsa de singulis persuaserit, credas (1)? »

Nonne hic invenias spiritalia charismata, quæ Montani discipuli sibi, post Joannem, transmissa creditaque esse jactitabant? nonne feminam, ut aiebant, divino Paracleti numine instinctam? nonne firmam hanc fidem femineis visionibus datam, quæ soli Sanctarum Litterarum auctoritati debetur? Quid aliud deest ut, omni evidentia, Tertullianus hæreseos Montani fautor esse demonstretur, quam ut Priscæ aut Maximillæ Virginis nomen proferatur? quod mox etiam non deerit. Anno enim sequenti, cum librum de Resurrectione scriberet (2), Priscæ nominis auctoritate, velut firmissima suarum demonstrationum ratione, uti nequaquam dubitat : « De illis qui Resurrectionem negant, « luculenter Paracletus per prophetidem Priscam dixit : Carnes sunt et carnem oderunt (3). » Montani ejusque prophetidum

(1) Tert. de Anim. c. IX.
(2) Librum de Anima anno 207 ediderat.
(3) Tert. de Resur. c. XI.

nomina, antea, credo equidem, quadam coercitus reverentia, prætermiserat qua, etsi affectu animi inclinaretur ad Montanum, ipse sibi aliquo adhuc modo invigilabat, ne fassus hæreseos esse fautor, Summi Pontificis sententia, Catholicorum e societate expelleretur. Quæ quidem reverentia, ut jam diximus, prorsus amota est, tum in libro de Resurrectione Carnis, tum in eo quem, paulo post, adversus Praxeam edidit; in quibus, res sane digna de qua consideretur, quanto magis Montani fraudibus deludi, disciplinis instrui, deliriisque agitari videtur, tanto magis suis de natura animæ erroribus hæret, tanto audacius eos explicat : ut qui, tum in libris de Resurrectione Carnis, et de Carne Christi, tum in libro adversus Praxeam scripto, omnia quæ de natura animæ somniavit, confirmet; imo, falsa fretus sententia, qua naturam animæ vitiavit, scilicet nihil esse quod non est corpus, ipsum Deum corporeum esse existimet, sicque illius naturam corrumpat (1).

Utinam hæreseos fallaciis non retusum fuisset illud, quo viguit olim, ingenii acumen, cum tanta vi et indignatione, tam rectoque judicio omnem argumentationem ex arbitrio, ut illius verbis utar, depromptam reprobaret! « Nobis vero nihil ex nostro arbitrio inducere licet; sed nec eligere quod aliquis de arbitrio induxerit (2). » Utinam hujus semper meminisset, quod in eodem optimo de Præscriptionibus libro, cautiori sane prudentia directus, declarabat, cum vanis fictorum charismatum speciebus contemptis, Apostoli fidem imitatus exclamaret : « Etiamsi angelus de Cœlis aliter evangelizaret, anathema diceretur a nobis (3)! » Quam judicandi rationem si semper fuisset secutus, neque mendosa Montani charismata agnovisset, neque Priscæ et Maximillæ præstigiis seductus a fide Catholica deflexisset,

(1) Cf. Tert. de Carn. Christi, c. XI. — De Resur. c. XVII. — Adv. Prax. c. VII.
(2) Tert. de Præscript. c. VI.
(3) Tert. de Præscript. c. VI.

neque, credo equidem, visiones istius sororis, cujus in libro de Anima meminit, aut protulisset, aut tam prava et insolita interpretatione explicavisset, ut ex illis suas de natura animæ opiniones confirmaret. Mihi enim mirum hunc temporum et doctrinarum concentum, quo Tertullianus pari quasi gradu in hæresim lapsus est, suamque de anima opinionem mutavit recogitanti, verisimillimum esse videtur, quanquam, quod modo sumus explicaturi, aliæ non defuerint causæ, præcipuam ab hæresi Montanistarum repetendam esse rationem, cur animæ naturam corruperit; seu jam, inter Montani sectatores, istiusmodi errores invenerit vigentes, seu visionum fallaciis, sororumque somniis delusus, ipse sua commenta excogitaverit.

Ingens sane stupor considerantem invadit, quam flebili lapsu a vero exciderit tanto ille vir ingenio. Quis enim majori unquam eloquentia christianæ societatis defensionem suscepit; quis aut acriori, aut mordaciori animo inanem paganæ superstitionis cultum fuit aggressus; tenaces Judæorum adversus Christi Religionem inimicitias repulit; hæreses undique irrepentes vigilantius detexit, paratius oppugnavit, promptiori clade profligavit? Seu verum tueri, seu reprimere errorem oporteret, tantum acumine ingenii, eruditione, sale verborum, et gravitate sententiarum valuit, ut hæc pulcherrima sententia merito de illo prolata fuerit : « Ubi bene, nemo melius. » Quam et comprobant multæ et præclaræ laudes, quibus illud magnum Tertulliani nomen ab ecclesiasticis scriptoribus fuit celebratum. Ex quibus unam nos juvabit decerpere, veluti ex hoc aliquam operis suscepti consolationem percepturos, quo Tertulliani doctrinam vehementer insectati fuimus.

« Quid Tertulliano eruditius, exclamat S. Hieronymus, quid acutius...? Vidi ego quemdam Paulum, Concordiæ, quod oppidum Italiæ est, senem, qui Beati Cypriani jam grandis ætatis notarium, quum ipse admodum esset adolescens, Romæ vidisse diceret, referreque sibi solitum nunquam Cyprianum absque Tertulliani lectione unam diem præteriisse; ac sibi crebro dicere :

Da magistrum, Tertullianum videlicet significans (1). » O triste nimis humanæ imbecillitatis argumentum! Tantus ille vir, tantorumque virorum magister miserabile in excidium corruit, atque pessima fraude a vero abductus, talem ingenii subiit jacturam, ut hæc quoque contraria sententia de illo pronuntiari jure potuerit : « Ubi male, nemo pejus. » Quis enim recogitando non obstupesceret non modo qualem de anima doctrinam explicet, sed etiam quam insulsa argumentatione sua commenta moliatur, et parum sibi videatur esse consentiens! Quis non lamentaretur quod, cum tot et tam egregias doctrinas recto ingenio, victrici argumentatione, summaque eloquentia enucleavisset, easdem spreverit, vitiaverit, funditusque ipse everterit? Nonne enim peccatorum absolutionem, et divinæ bonitatis clementiam, in libro de Pudicitia, subvertit, quas tanto cum pietatis affectu, in libro de Pœnitentia, laudaverat? Nonne secundas nuptias, in libris de Monogamia et Exhortatione castitatis, omnino aufert, quas quidem minus olim approbaverat, sed nunquam ut stupra, adulteria, mœchiamve condemnaverat? Nonne, ut plura omittamus, cum diu Catholicis assensus esset, se postea ab eis velut ab impuris et Psychicis hominibus avertit; cumque primum Ecclesiam, cui præest Romanus Pontifex, omni veneratione dignam, et veritatis fundamentum esse dictitasset, eam deinde impiis Montani, Priscæ et Maximillæ conventibus posthabitam, innumeris contumeliis insectatus est? Romanam quippe Ecclesiam, cujus disciplinam aspernatur, sectatoresque recto et sapienti ductu carere existimat, hanc talibus olim ipse extollebat laudibus :

« Si Italiæ adjaces, habes Romam unde nobis quoque auctoritas præsto est. Ista quam felix Ecclesia! cui totam doctrinam Apostoli cum sanguine suo profuderunt : ubi Petrus

(1) Hieronym. Epist. ad Magnum. — Cf. Idem in Catal. Script. Eccl. — Euseb. in Chron. — Idem in Hist. Eccl. L. II, c. 2. — Vinc. Lirin. Commonit. 1.

passioni dominicæ adæquatur; ubi Paulus Joannis exitu coronatur : ubi Apostolus Joannes, posteaquam in oleum igneum demersus nihil passus est, in insulam relegatur... Videamus quid didicerit, quid docuerit (1). »

Ista sane tremenda sunt...... Benigno tamen divinæ providentiæ consilio, Tertullianus ipse remedium indicavit, quo qui bene usus fuerit, secum tanti viri ruinam reputando, contremiscet quidem, sed suam fidem ab omni detrimento salvam efficere poterit. Namque eo optimo, qui de Præscriptionibus Hæreticorum inscriptus est, libro, quosdam infirmiori animo Christianos, quibus illustrium hujus ætatis virorum in hæresim lapsus formidini, desperationi et perniciei erat, summa vi, ratione, et eloquentia monet, instituit, confirmatque. Tanti autem sunt ponderis quæ tunc temporis a Tertulliano ut labantes animos obfirmaret scripta sunt, ut ea qui attente meditatus erit, maximis etiam ingeniis a vero corruentibus, non modo sancta Fidei disciplina non excutiatur, verum etiam se velut instinctu quodam divino, ad hanc veritatis et salutis anchoram magis attractum sentiat, atque firmius ei adhæreat, ne fluctu inconstantiæ jactatus præceps et ipse in voraginem ruat, naufragiumque fidei patiatur.

« Solent, inquit, isti infirmiores etiam de quibusdam personis ab hæresi captis, ædificari in ruinam. Quare ille vel ille fidelissimi, prudentissimi et usitatissimi in Ecclesia, in illam partem transierunt? Quis hoc dicens non ipse sibi respondet : Neque prudentes neque fideles neque usitatos æstimandos, quos hæreses potuerunt demutare? Et hoc mirum, opinor, ut probatus aliquis retro postea excidat? Saul bonus præ ceteris, livore postea evertitur. David vir bonus secundum cor Domini, postea cædis et stupri reus est... Soli enim Dei filio servabatur sine delicto permanere. Quid ergo si episcopus, si diaconus, si vidua, si virgo, si doctor, si etiam martyr lapsus a regula fuerit, ideo

(1) Tert. Lib. de Præscript. Hæret. c. XXXVI.

hæreses veritatem videbuntur obtinere? Ex personis probamus fidem, an ex fide personas? Nemo sapiens est, nisi fidelis : nemo major, nisi christianus. Nemo autem christianus, nisi qui ad finem usque perseveraverit.... Miramur de Ecclesiis Christi, si a quibusdam deseruntur, cum ea nos ostendant christianos quæ patimur ad exemplum ipsius Christi : Ex nobis, inquit, prodierunt, sed non fuerunt ex nobis. Si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum (1). »

(1) Tert. de Præscript. Hæret. c. III.

CAPUT IV.

Quibus ex causis Tertullianus, in quæstione de animæ natura, tantum a vero deflexerit.

§ I.

S. Augustinus hanc attulit causam, cur Tertullianus, in quæstione de natura animæ, tantum a vero deflexerit, totque in pessimos errores corruerit, quod crediderit nihil posse, quin sit corporeum, consistere; timueritque « ne cassæ inanitatis futilisque substantiæ » anima videretur, si corpore careret (1). Postquam enim, in celeberrimo opere de Genesi ad Litteram, pravam Tertulliani opinionem de natura animæ commemoravit; velut correctionem leniturus statim exclamat : « Tremenda ista sunt, non ridenda. Ad hoc enim numquid cogeretur, si aliquid cogitare posset quod et sit, et corpus non sit (2) ? »

Pessimum istud judicium primum ab Epircureæ disciplinæ (+) fautoribus usurpatum, sæpe postea ab iis qui animam corpoream esse docuerunt, ut in S. Augustino et Claudiano Mamerto videre est, propositum, a nemine fuit apertius constantiusve quam a Tertulliano commendatum. Hoc namque cum in libro de *Materia Deo coæterna* adversus Hermogenem scripto, primum et non

(1) Cf. Aug. de Anim. et ejus Origin. L. IV, c. XVIII.
(2) Idem, de Genesi ad Litt. Lib. X, c. XXVI.

(+) Ce n'est pas aux Epicuriens, c'est aux Stoïciens, que S. Irénée et d'autres Pères ont emprunté cette doctrine. Le montanisme a beaucoup de rapports avec le stoïcisme.

sine aliquo verborum temperamento expressisset, mox in libro de Anima, tam acri animo explicavit, ut illud tanquam caput et principium omnis suæ demonstrationis proponere non dubitaverit. Sic enim in loco Evangelii supra citato, ubi Lazarum felicitate post mortem fruentem, Divitem vero propter male gesta æternis cruciatum suppliciis inducit, argumentatur : « Ad quod et Christus moriendo descendit ? puto ad animas Patriarcharum. Sed quamobrem si nihil anima sub terris ? Nihil enim si non corpus (1). » Quin etiam in libro de Carne Christi, tum firmiori sententia, tum latiori interpretatione hoc idem profitetur, utpote qui non solum de anima, sed de cujuslibet rei substantia, nihil esse si non corpus pronuntiet : « Ne esse quidem potest (anima), inquit, nisi habens per quod sit ; cum autem sit, habeat necesse est aliquid per quod est. Si habet aliquid per quod est, hoc erit corpus ; omne quod est, corpus est sui generis ; nihil incorporale nisi quod non est (2). »

Nemo sane est qui non videat quot et quam prava ex eo uno judicio defluant, quibus non modo natura animæ, sed summa etiam Dei essentia corrumpatur. Namque, ut ait S. Augustinus, si omne quod caret corpore vacuæ et inanis substantiæ creditur, quomodo corpore Deus carebit (3) ?

Tertullianum quidem non fugit, ubi res corporeæ molis expertes auferret, ut Deus ipse corporeus censeretur necesse fore ; sed non ideo fuit a proposito deterritus, nec suam mutavit sententiam : quin etiam, ut sibi consentiret, aperto ore et non ambiguis vocibus, Deum ipsum corpore et membris instructum esse docere non dubitavit. Disputans enim adversus Marcionem, qui Deum malorum, quibus homines afficiuntur, auctorem esse ; atque ideo perfecta essentia carere, pravo ingenio præditum, corpore et membris concretum, corruptionique obnoxium esse

(1) Tert. de Anim. c. VII.
(2) Tert. de Carne Christi, c. XI.
(3) Cf. Aug. de Anim. et ejus Origin. L. IV, c. XVIII.

asserebat, eum quidem reprehendit quod Deo naturam infimam, pravam, corruptioni obnoxiam, membraque ex omni parte humanis membris similia adscripserit; Deum vero absque ullo corpore, absque omni membrorum instructu consistere, quod tunc asserere maxime profecto decebat, ut quo disceptationis nodus solutus fuisset, nec Marcioni proponit, nec aliqua argumentatione ostendit. Id quippe unum declarat corpus et membra quibus Deus viget, multo corpore membrisque hominum præstantiora, atque ideo incorrupta esse. Quin imo nescio quam Dei commemorat animam, tanquam si Dei naturam crederet anima et corpore, interiori forsan et exteriori Deo constare, sic illa divina compage corporeis elementis concreta, ut dignitatis magis quam naturæ discrimine, Deus ab homine discerneretur. — Quod equidem vix asserere ausim, quanquam id ne legenti et meditanti verba, quibus Marcionem refellit, nimis perspicuum sit, valde pertimesco.

« Stultissimi, inquit, qui de humanis divina præjudicant, ut quoniam in homine corruptoriæ conditionis habentur hujusmodi passiones, idcirco et in Deo ejusdem status existimentur. Discerne substantias, et suos ei distribue sensus, tam diversos quam exigunt substantiæ, licet vocabulis communicare videantur. Nam et dexteram, et oculos, et pedes Dei legimus; nec ideo tamen humanis comparabuntur, quia de appellatione sociantur. Quanta erit diversitas divini corporis, et humani, sub eisdem nominibus membrorum, tanta erit et animi divini et humani differentia sub eisdem licet vocabulis sensuum, quos tam corruptorios efficit in homine corruptibilitas substantiæ humanæ, quam incorruptorios in Deo efficit incorruptibilitas substantiæ divinæ (1). »

Quis non miretur quod, ubi tam opportuna ceciderat occasio veritatem asserendi, Tertullianus hanc neglexerit, imo corpus et membra Deo adscribere non dubitaverit; et hoc solum, hu-

(1) Tert. adv. Marcio. L. II, c. XVI.

manam inter et divinam naturam, discrimen constituerit quod, cum utramque corpoream esse asserit, humanam corruptioni obnoxiam, divinam incorruptam esse arbitretur. Quid vero si, rem propius introspicientes, inquirere velimus quale corpus et qualia membra Deo adscripserit; utrum nempe corpus et membra absque ulla partium congerie intellexerit, an qualia, etsi subtiliori forsan materia, animæ attribuit, nonne timendum erit ne, fallaci solummodo verborum usu, Dei corpus simplici natura constare, et omnis concretionis expers esse dixerit, cum revera partibus ab invicem discretis compositum finxerit, divisionique obnoxium? Recogitemus enim Tertulliani opinionem de origine animarum, qua censet Adami animam, ex qua, ut ait, omnes animæ redundant, ortum ex ipso Dei flatu in interiora hominis transmisso, et per universa corporis spatia diffuso eduxisse (1). Nonne perspicua hic sunt concretionis, partiumque discriminis vestigia? Flatus Dei quippe non est a Tertulliano aliqua verborum figura dictus; sed proprie significat aliquam divinæ substantiæ particulam, ex Deo emissam, hominisque in corpus infusam, divinum, ut ita dicam, halitum, subtilissimumve quemdam vaporem quo, in corpore velut in forma, concreto, corpus animæ informatur, exprimiturque: « Quid est aliud afflatus Dei, inquit Tertullianus, quam vapor Spiritus (2)? » Quo autem pacto, Spiritum hunc Deus in se contrahet; ex propria substantia deprömptum, ut in hominem infundatur, emittet, si concretionis expers erit, partibusque ab invicem discretis carebit?

In libro adversus Praxeam scripto, hæc eadem de corporea Dei natura opinio exprimitur; in quo, cum Christum Dominum divinitate frui, et a Deo Patre merito secerni asserit, eadem, de qua nunc disserimus, sententia fretus, ea nempe qua nihil incorporale judicat, Deum, etsi spiritus est, corpus esse, et Dei

(1) Cf. Tert. de Anim. c. IX.
(2) Tert. de Anim. c. XXVII.

Verbum aut corporea mole constare, aut rem vacuam et inanem et plane nihil esse, aperte et sine ulla sermonis reticentia pronuntiat : « Quale est, inquit, ut nihil sit ipse, sine quo nihil factum est ? ut inanis solida, et vacuus plena, et incorporalis corporalia sit operatus ? Nam etsi potest aliquando quid fieri diversum ejus per quod fit, nihil tamen potest fieri per id quod vacuum est et inane. Vacua et inanis res est sermo Dei, qui filius Dei dictus est, qui ipse Deus cognominatus est ! Quis negabit Deum esse corpus, etsi Deus Spiritus est ! Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie (1). »

Tertullianus ergo sic de natura Dei argumentatur, ut est de anima argumentatus; iisdem utitur rationibus, quibus ut animam corpoream esse demonstraret usus est ; hoc denique titulo quo animam, eodem, Deum corpus esse contendit : « Tertullianus, inquit S. Augustinus, quia corpus esse animam credidit, non ob aliud nisi quod eam incorpoream cogitare non potuit, et ideo timuit ne nihil esset, si corpus non esset, nec de Deo valuit aliter sapere (2). »

Si res autem ita se habet, quid impediat quin, eodem ductus judicio, ut animæ, sic Deo quæque corporum solemniora adscribantur : habitum, terminum, illud trifarie distantivum, longitudinem dico, latitudinem et sublimitatem ; imo, quidquid reluctetur, effigiei lineamenta, concretionem, partiumque discrimen, hæc quippe omnia non animæ modo corpori, sed cuilibet corporeæ rei deberi existimat (3).

Talibus de Dei natura opinionibus aut aperto sermone prolatis, aut ex eo quod retulimus pravo judicio, velut ex fonte, defluentibus, Tertullianus S. Augustino, tantum a vero deflexisse, ita divinam essentiam corrupisse videtur, ut non possit, cum earum meminit, quin stupefactus hæreat, et, non

(1) Tert. adv. Prax. c. VII.
(2) Aug. de Genesi ad Litt. L. X, c. XXV, n. 41.
(3) Cf. Tert. de Anim. c. IX.

nisi quodam delirio mentis abrepto a Tertulliano excogitatas fuisse existimet. Quod quidem in libro *de Anima et ejus Origine* videre est; in quo S. Augustinus Vincentio Victori gratulatur quod, cum alios Tertulliani errores secutus sit, ab illius sententia discesserit, qua Deum corporea mole concretum esse effinxit : « Incorporeum sane quod Deum esse credit, gratulor eum hinc saltem a Tertulliani deliramentis esse discretum. Ille quippe sicut animam, ita etiam Deum corporeum esse contendit (1). »

Patet igitur quam sit ea sententia, quæ a Tertulliano pro totius suæ de anima argumentationis capite proponitur, veritati contraria, rectæ rationi infensa, et gravissimis erroribus plena; utpote qua, si semel accipiatur, non modo omnis de anima corruat veritas, sed tota etiam Dei natura corrumpatur. Hanc refellere sane supervacuum. Tertullianus enim, quanquam nihil esse quod non est corpus sæpe, ut diximus, declaraverit, id nunquam comprobare aut valuit aut etiam contendit. Nec equidem qua fuisset argumentatione usus, facile excogitaverim. — Etenim cur, cum res quædam sint corporeæ, non aliæ forent naturæ, quæ nulla corporea mole consisterent, vigerentque? Vix quidem qua ratione res corporeæ molis expertes constent, qua vi vigeant, intelligimus; num vero melius, quo res corporeæ constant, deprehendimus modum? Nonne summa lege Dei omnium rerum effectoris, admirabilis hujus vitæ ratio, cujus tam bene sumus conscii, quam per membra decurrentem sentimus, et toto pectore haurimus, corporis experti corporeæve naturæ inhæreat, mentis aciem fugit, umbrisque humano intellectui subtrahitur imperviis? Quid porro? si, quanquam in corporeis non evidentius quam in rebus sine ulla concretione consistentibus, arcana naturarum vita fruentium conditio intellectu comprehendatur, res quasdam corporeas esse tamen credimus; quid, inquam, concretione carentes naturas de medio

(1) Aug. de Anim. et ejus Orig. L. II, c. IX.

rerum auferemus? An quia naturas ejusmodi fingere vires Dei excederet? Sed quis hunc divinæ virtuti finem constituere audeat? An quia, si simplici natura vigeret, aliquid animæ dignitati detraheretur? Nonne vero « eo pretiosior anima et pluris æstimanda quo nihil corporeum habet (1)? » An quia optimo rerum ordini, quod sint istius generis substantiæ, repugnat? Nihil vero convenientius, nihil pulchrius est nedum dedeceat, quam quod, ut venusta rerum dispositio ex omni parte reluceat, una cum corporeis rebus mentes omnis materiæ expertes producantur. Nonne enim mirum videtur, ut egregiam Claudiani Mamerti adhibeam similitudinem, « supplemento rerum defore aliquid, si rosæ flosculus non existeret, et non defore si incorporea substantia non esset creata? Ne ergo non minimum aliquid, sed vel potissimum deforet creaturæ plenitudini, debuit incorporea quoque substantia creari (2). »

Fas est igitur, pulcherrimum et summa Dei sapientia dignissimum, quasdam effectas esse substantias quæ omni corporea coagmentatione careant. Quin etiam, naturas quæ rationis et libertatis sunt participes, sine ullo corpore, sine ulla partium concretione vigere, omnibus philosophia legibus, omni rerum necessitate imperatum est. Cum enim quælibet res corporea, ut philosophi argumentari solent, pro modo suo habeat necesse sit aliquam longitudinem, et latitudinem, et altitudinem, atque ideo partium concretionem divisionemque (3), mentem omnino fugit quo pacto illæ naturæ, nisi sint corporum instructu immunes, rationis et libertatis participes esse queant; uno eodemque regimine duci; tot et tantis exornari dotibus; tot et tantas exercere operas, ut sapiant, intelligant, meminerint, proprioque nutu se moveant. Nonne enim, si corporea mole partiumque discrimine concretæ forent, vitam, intellectum motumque inter

(1) Aug. Lib. de Quantitate Animæ, c. III, n. 4.
(2) Claud. Mam. de Statu anim.
(3) Cf. Aug. Lib. de Quantit. Animæ, c. IV, n. 6.

se dividerent; dividendo distraherent; distrahendo funditus destruerent; principio demum carerent uno, quo se dirigere, operas ordinare, propriaque munera exsequi valeant ?

§ II.

Primam igitur causam cur Tertullianus de natura animæ male cogitaverit, eamque corpoream finxerit, pessimam hanc sententiam invenimus qua nihil esse, quod non est corpus, judicavit. Aliam autem reperire est, modum nempe argumentandi vitiosissimum, omninoque rectæ demonstrationis legibus contrarium, quo verum et falsum ita confundit ut nunquam sanæ doctrinæ, si quando in eam incidat, firmiter et bene fixus hærere videatur. — Nunquam enim, puto equidem, si regulis argumentationum bene fuisset usus, dum animam simplici natura, et nulli divisioni obnoxiam esse profiteretur,(+) eam effinxisset membris instructam, statura protensam, lineamentisque effigiei adspectabilem; aut, cum corpoream esse, et dotibus cuilibet rei corporeæ debitis vigere assereret, dotem unam quæ profecto rebus istiusmodi debetur, concretionem dico, divisionemque partium, quam ut sibi ipse consentiret, animæ adscribi necesse erat, adscribere recusasset.

Tertullianus enim in libro de Anima quamdam refert argumentationem ex Phædone translatam,(++) qua Plato ea ratione ductus quod anima immortali viget natura, animam nec aliqua effigie figurari, nec aliquo spatii intervallo extendi posse, nec partium discrimini, nec dissolutioni obnoxiam esse existimat. Platonicæ argumentationis partem, qua animam nec partibus componi, nec dissolvi posse, utpote quæ sit particeps immortalitatis, ostenditur, laudat, sibique assumit(+++) : ita ut Tertullianus in hoc cum Platone consentiat quod uterque immortalitatem animæ, ut eam simplici natura constare, nec dissolutioni ob-

(+) Hoc nunquam, ne in Apologetico quidem nec in tractatu De Poenitentia, professus est Tertullianus. Confer p. 180, notam (1), quae addidi.

(++) Tertullianus (De anim. cit.) non dicit se in Phaedone hoc invenisse, quod quidem non in Phaedone totum (p. 77-80), sed partim in lib. X de Rep. (p. 611 B) invenitur. Nempe in lib. X de Rep. ait Plato: οὐ ῥᾴδιον ἀΐδιον εἶναι σύνθετόν τε ἐκ πολλῶν (sed addit: καὶ μὴ τῇ καλλίστῃ κεχρημένον συνθέσει, ὡς νῦν ἡμῖν ἐφάνη ἡ ψυχή). Sic ex immortalitate prius asserta concludit animam non esse congeriem multarum rerum, sicut corpora. In Phaedone contra asserit animam, utpote invisibilem, similiorem esse ideis simplicibus et immutabilibus quam corporibus compositis et mutabilibus, ac ideirco parum abesse videri quin ipsa, sicut ideae, sit indissolubilis (p. 80 A B), et corpore saltem esse πολυχρονιωτέρα (p. 87).

(+++) Usque eo progredi hac argumentatione Plato non est ausus, et aliis argumentis perfectius mentis immortalitatem probare conatus est (Phaedon. p. 100 et seqq.; Phaedr. p. 245 et seqq.; Rep. X, p. 610-611). Nec ibi, nec ullibi dixit Plato animam nullo spatii intervallo extendi posse.

Voyez un feuillet placé par moi (en regard de la p. 8.

noxiam esse, nec partium concretione componi demonstret, prætendit : « Si structilis anima, et dissolubilis; si dissolubilis, jam non immortalis; itaque quia non mortalis, neque dissolubilis neque divisibilis (1). »

Alteram vero argumentationis partem, qua Plato ante omnia constituit animam nec effigie instrui, nec aliqua spatii mensura extendi, (+) utpote quam, si effigie, spatiique quantitate constaret, discretis ab invicem partibus coagmentatam, atque ideo dissolutioni obnoxiam esse censeri oporteret, (++) Tertullianus longe a sua sententia amovet; nec ulla aut Platonis auctoritate, aut argumentandi lege deterretur, quin animam corporeo habitu, membris, effigie, colore, staturæque demensionibus, quanquam interea absque partium compositione eam effinxerit, instruat. « Quid nunc, inquit, quod effigiem animæ demus, nolente Platone, quasi periclitetur de animæ immortalitate (2). »

Quantum in hoc asserendo Tertullianus a vero recesserit, nemo sane est qui non videat. Rem enim quamlibet, ut philosophi omni rectæ rationis jure argumentantur, si staturæ demensionibus protenditur, corporea concretione admixtam, partiumque ideo separationi obnoxiam esse, censeri omnino necesse est. Quod ita verum est, ita ineluctabili lege fixum, ut Tertullianus ipse, quod in secundo nostri opusculi capite plus quam abundanter ostendisse arbitramur, rerum actus necessitate non possit, dum etiam ore rem sic se habere negat, quin animam partium concretione componi confiteatur. Quanam vero ex causa, parte illa Platonicæ argumentationis rejecta, animæ, etsi ore saltem eam esse censet compositionis, partiumque coagmentationis expertem, effigiem et omnes spatii demensiones adscribat; vix aliam invenerim quam quod cuidam mulieri, quam velut sanctitate insignem laudat, animam corporaliter effigie, et aerio colore spectabilem, ostensam fuisse crediderit.

(1) Tert. de Anim. c. XIV. Secundum Tertullianum fuit anima absolute quidem dissolubilis ac divisibilis, ut pote [illegible] ac partibus constans, sed propter perfectam uniformitatem physice indivisibilis ac indissolubilis.

(2) Tert. de Anim. c. IX.

(+) Hoc Plato nullibi diserte locutus est, sed tantum animam esse ἀόρατόν τι καὶ ἀειδές, ac in Timaeo de sphaerica animae forma locutus est. In Phaedone etiam affirmare non ausus est animam omnino ac per se esse invisibilem, sed tantum hominum, ut nunc sunt, oculis (p. 79 B), salvis etiam malorum animarum phantasmatibus (p. 81 C D).

(++) Nullibi Plato animam esse omnino simplicem ac idcirco omnino indissolubilem affirmare ausus est. Vide quae diximus paginae superioris nota (+). Adde Phaedonem, p. 611 B et p. 612 A.

Postquam enim Platonis argumentationem hanc « omne effigiatum compositum et structile : dissolubile autem omne compositum et structile (1) » exposuit, eam non contraria argumentatione refellit; sed statim corporales animæ lineas, effigiemque, « non tantum, ut ait, ex fiducia corporalitatis per æstimationem, verum et ex constantia gratiæ per revelationem, » inscribi professus, visionem *sorori*, ut hanc mulierem vocat, ostensam enarrat; ex qua qualem sententiam deprompserit jam satis declaravimus. Quamobrem Tertullianus eo imprimis mihi videtur ad rejiciendam Platonis argumentationem inductus fuisse, quod feminæ visionibus, Montani fallaciis, ut credi fas est, delusæ, incautam fidem adhibuerit : « Nos corporales animæ lineas inscribimus, inquit, non tantum ex fiducia corporalitatis per æstimationem, verum et ex constantia gratiæ per revelationem (2). »

Id tamen non fateri nolim, Tertullianum ad profitendum animam aliqua effigie circumscribi, quodam argumentandi modo induci potuisse : eodem nempe quo corpoream esse animam, membrorum instructu, cæterisque dotibus cuilibet corpori debitis, vigere arbitrabatur. Quemadmodum autem ista rerum connexio non satis valuit, ut animæ, partium compositionem attribueret, quanquam ea compositio ex rerum corporearum natura jure concludi possit, et sit naturalis corporum proprietas; ita forsan, ni sua eum femineis revelationibus fiducia fefellisset, omnem ab anima effigiem, Platonis vestigia secutus, omnemque spatii rationem, ne partium congerie componi et divisioni obnoxiam esse profiteri cogeretur, eodem pacto quo, ne periclitaretur immortalitas, partium concretionem amoverat, abstulisset; sicque, quanquam pravum argumentandi modum secutus, vix de natura animæ, et quidem verbis potiusquam rebus, a veritate corruisset.

(1) Tert. de Anim. c. IX.
(2) Ibidem.

Redeamus autem ad eam platonicæ argumentationis partem, qua animam infertur nec discretis elementis concretam esse, nec ulla partium separatione dissolvi posse; quæ sic in Tertulliano, ut in Platone, instituta demonstrationem ex eo depromit capite quod anima vita immortali viget : « Si structilis enim et dissolubilis; si dissolubilis, jam non immortalis.... »

Non est dubium quin anima sit immortalitate fruitura. — Si judicium ex Sacrarum Litterarum auctoritate capiatur, res est perspicua, atque, ut ab exordio hujus opusculi diximus, omni evidentia patet; si autem ex philosophia, valde incerta et maximis difficultatibus intricata esse videbitur. Etenim ipse Plato, philosophorum princeps, quo nemo sæpius, nemo doctius, nemo gravius de hac tanti ponderis et momenti disseruit quæstione, nonnunquam robore et acumine etiam in ea instituenda et explananda caret. Nec ea utitur firma argumentatione, qua omnis umbra, omnis judicii fluctuatio, omnis dubitandi causa dispellatur.

Puncto quidem temporis, atque, ut Ciceronis ipsius opinionem, quanquam admiratione leviter obtectam, explicem, dum argumenta Platonis ante oculos versantur, divulsis umbris, mente velut divino illustrata lumine, veritas in animo quasi præsens sentitur; animæ immortalitas, cujus anima sibi conscia est, intelligitur, hauritur, amaturque. Vix autem reposuimus librum, vix a magistro recessimus quum statim, seu nostri ingenii imbecillitate, seu motibus animi non satis bene compositis, seu perturbante rerum humanarum strepitu, lux veritatis elabi videtur, irrepunt tenebræ, atque in eamdem judicii fluctuationem recidimus. Quod satis aperte M. Tullius significavit in eo Tusculanarum loco ubi, postquam se ipsum finxit auditori suo dicentem : « Quid tibi opera nostra opus est? Num eloquentia Platonem superare possumus? Evolve diligenter ejus librum qui est de Animo; amplius quod desideres nihil erit; » auditorem statim sibi inducit respondentem : « Feci mehercule, et quidem sæpius, sed nescio quomodo, dum lego, assentior; cum

posui librum, et mecum ipse de immortalitate animæ cœpi cogitare, assensio illa omnis elabitur (1). »

In libro, quem Tullius hic memorat, plura Plato proposuit ad immortalitatem animæ demonstrandam argumenta. Quorum unum ex eo depromitur quod, cum sæpe sæpius dum hac nostra mortali vita fungimur, neque corruptis moribus viventes meritis afficiantur pœnis, neque morum probitate integerrimi dignis remunerentur præmiis; homines alia, post corporis obitum, ni fixæ justi et recti leges corruant, vita fungi necessarium est, in qua violatæ leges juraque contempta restituantur, vigeant, dominentur. Ex quo argumento alia, post obitum corporis, vita fruituros esse homines, jure inferri posse credimus; utrum vero vita hæc in æternum sit duratura, an per quamdam modo præfinitam annorum sæculorumve seriem, id non satis hinc, mea quidem sententia, perspicuum esse videtur. — Ea etiam ratione animam immortalem esse ostendit, quod anima viget essentia omnis concretionis experti; neque ulla potest, cum discretis elementis non sit composita, separatione partium dissolvi. (+) Sed quis non videt vi et pondere hunc argumentandi modum carere; utpote qui lucide quidem animam, neque modo, neque tempore forsan eodem quo corpus, interire demonstret; utrum vero aliquo suæ substantiæ excidio non intereat; utrum supremo Dei animæ effectoris nutu anima, dissoluto corpore, non penitus aboleatur, quæstionem insolutam relinquat? (++) Id præterea non omittere oportet, nemini animam simplici natura constare ut immortalitatem illius demonstret, prætendenti, ullo pacto fas esse, quin in vitiosum argumentandi genus incidat, immortalitatem animæ ut animam omnis corporeæ molis, omnis concretionis expertem esse ostendatur, prætendere. (+++)

Jam diximus maximo laborare vitio argumentum illud, quo immortalitas animæ ex eo a Platone infertur, quod anima se moveri sentit : « quod cum sentit, illud una sentit se vi sua,

(1) Cicer. Tuscul. L. I, c. XI.

(+) Hæc argumentatio non ita affirmative apud Platonem ipsum exponitur. Vide quæ scripsimus p. 99, notis (+) et (++).
(++) quod tamen fecit Plato in Phædone, sed dubitative, ac aliis adhibitis postea eadem de re argumentis.
(+++) quod fecit Plato in lib. X de Republica, p. 611.

non aliena moveri; » ut quo non tantum immortali et simplici, sed æterna etiam natura constare demonstretur. » (+)

Illas immortalitatem animæ philosophicis demonstrationibus probandi difficultates cum animadvertit Nemesius, veteris philosophiæ peritissimus, non potest quin, ubi Platonis opinionem de hac quæstione recenset, animam immortalem esse potius a Platone declaratum, quam probatum fuisse; remque Sanctarum Litterarum auctoritate, melius quam philosophorum libris finiendam esse judicet. « Multæ sunt immortalitatis ipsius demonstrationes, apud Platonem et alios : sed illæ æquo longiores, et perceptu difficiles sunt.... Nobis vero, ad demonstrationem immortalitatis ipsius, satis superque est divinorum oraculorum doctrinæ, quæ in se fidei faciendæ vim habet, ideo quod a Deo inspirata est (1). »

Tertullianus autem, sive crediderit immortalitatem animæ plusquam abundanter fuisse in Sacris Litteris declaratam; sive eam velut in communibus infixam sensibus receperit : « Quædam enim, ut aiebat, et natura nota sunt, ut immortalitas animæ penes plures (2); » sive philosophorum testimonio, quod his verbis indicavisse videtur, « utar ergo et sententia Platonis cujusdam pronunciantis : omnis anima immortalis (3), » satis comprobatam fuisse judicaverit; nullis, ut eam demonstret, cujuslibet generis argumentationibus utitur. Hanc tamen doctrinam, tanta animi firmitate profitetur, ut immortalitatem animæ, ad demonstrandum animam simplici natura constare, quod jam antea diximus, prætendere nequaquam dubitet.

Posita igitur immortalitate, Tertullianus animam neque dissolvi posse, neque ideo discretis elementis componi concludit.(++) Quod cum asserit, animam nempe non partium coagmentatione componi, utpote quæ nulli sit divisioni obnoxia, quanquam

(1) Nemes. de Natur. homin. c. II.

(2) Tert. de Resurr. c. III.

(3) Ibidem.

(+) Immo neutrum hoc argumento recte demonstratur.

(++) Male. Nam, ut ait Plato in Timaeo, corpus per se dissolubile per Dei voluntatem immortale ac indissolutum conservari potest; quod de corporibus humanis post resurrectionem futurum esse christiani doctores omnes affirmant. Hoc recte intellexit D. [illegible]. Sed notare omisit quam parum sibi constet Tertullianus, qui animam simul corpoream ac natura immortalem crediderit. Vide p. 106, not. (+).

Platoni assentiat, et bene judicet, in eo tamen a recta ratione deflexisse videtur quod injuste, mea quidem sententia, ut in hoc decurrat judicium, immortalitatem animæ prætenderit. Duo quippe judicia hæc : anima immortalis, — anima omnis est partium concretionis expers, — quanquam sane vera sint, nullo tam arcto veritatis vinculo connexa esse videntur ut, uno prolato, statim alterum proferri oporteat; rem enim, quin partium compositione careat, immortalitate frui nil repugnat. Quippe quid impediat quin res aliqua, discretis etiam partibus composita, ejusque naturæ quæ sit omnino dissolutioni obnoxia, si Deus jubeat, ab omni servetur dissolutione immunis, vitaque immortali donetur? Nonne idipsum Plato declaravit, in eo libri qui *Timæus* inscribitur loco, ubi supremum rerum arbitrum, Deum, qui omnia genuit, cæteros deos sic alloquentem inducit : « Quoniam orti estis, Immortales vos quidem esse et indissolubiles non potestis : neutiquam tamen dissolvemini, nec vos ulla mortis fata periment, nec fraus valentior quam consilium meum; quod majus est vinculum ad perpetuitatem vestram, quam illa quibus estis, tum quum gignebamini, colligati (1). »

Sacris et nos edocentibus Litteris, nonne certissima fide credimus corpora etiam nostra partium compositione, crassaque elementorum congerie etsi concreta, olim omnipotenti Dei voluntate, perruptis omnibus mortis et sepulchri claustris, recollectis etiam membris, vita iterum donanda et quidem nunquam finitura ; ut immortalitatis qua vigebunt animæ consortia, una cum animis, aut omni felicitate perfundantur, aut omni, pro communibus delictis, miseria torqueantur ? Nulla ergo necessaria, perspicuaque rerum connexione exigi videtur aliquam naturam, quia immortalitate fruitura est, ideo statim, et suæ conditionis statu, partium concretionis expertem, et non dissolutioni obnoxiam censeri oportere : utpote quæ, quanquam partibus discretis admixta, ex arbitrio Dei, immortalitate donari

(1) Cicer. Tim. c. IX. — Cf. Platon. Tim. p. 41.

queat, non aliter ac, quanquam nulla corporea mole consistens, voluntate eadem, qua producta fuerit, de medio rerum potest auferri, penitusque aboleri. (+)

Multum igitur abest ut totam hanc argumentationem Tertullianus recta ratione instituerit, direxeritque. Una enim ex parte, ficta connexione rerum quæ non connectuntur, animam infert omni partium concretione carere; ea ratione ductus quod eam immortali vita fruituram esse certissimum est; ex altera autem necessariam et perspicuam duorum judiciorum connexionem aufert, qua pronuntiare oporteret, si corporea est anima, si lineamentis effigiei, si colore describi potest, si membris instruitur, statura spatiique demensione diffunditur; nullo fieri pacto posse, quin discretis elementis, et partium concretione careat.

Tertullianus igitur, sive asserat, quod non asserendum foret, animam aliqua statura, colore, figurave circumscribi; sive neget, quod jure est negandum (id autem qua verborum fallacia negaverit, ostendimus), animam discretis partibus componi; falsum et verum ubique miscet, confundit, cæcaque mente ductus, longe a fixis demonstrationum legibus avertitur. Quas si fuisset secutus, cum a falsa exordiretur sententia, falsumque ex falso, non secus ac verum ex vero depromi necesse sit, postquam corpoream, lineamèntis effigiei, et staturæ demensionibus circumscriptam animam effinxisset, statim et partibus componi, et dissolutioni, conditionis suæ statu, obnoxiam esse profiteri debuisset; quo sane multum a sana doctrina amotus fuisset; at saltem sibimet ipse consensisset; aut forsan quo longius a veritate recedebat, eo magis temeritatis suæ conscius factus, tam pravas detestatus opiniones, ad meliorem sententiam se convertisset.

Cum autem, ut ad alteram argumentationis partem redeamus, ostendere vellet animam omni discrimine partium carere, idque, tam arcto cum illius immortalitate vinculo, connexum esse arbitraretur, meliori sane judicio suam argumentationem instituere, sicque retractata et correcta sua de anima sententia, hoc nescio

(+) SS. Patrum quamplurimi animam substantiam simplicem ac idcirco indissolubilem natura, gratia autem beatam fore affirmaverunt, ac merito quidem. Nonnulli vero errantes quidem, sed secum constantes, dixerunt animam corpoream, natura dissolubilem, gratia vero immortalem sicut et beatam fore: inter quos nominandi sunt S. Irenæus, Tatianus, Arnobius et senex quidam apud S. Justinum, non vero Justinus ipse. Tertullianus errans, nec sibi constans, animam corpoream ac natura immortalem esse voluit.

quod corpus animæ adscriptum, auferre, naturamque animæ, quantum humanæ intelligentiæ fas est, intelligere potuisset. Profitenti enim animam immortalitate frui non posse, quin et partium concretione careat, ea facilis erat connexio judiciorum.

Non mortalis anima, ergo nec dissolutioni obnoxia; non dissolutioni obnoxia, ergo discretis non composita partibus; (+) non discretis composita partibus, ergo nulla spatii demensione protensa; (++) nulla spatii demensione protensa, ergo non corporea; non corporea, ergo neque membris instructa, neque sexuum discrimini apta, neque colore, aut alicujus effigiei lineamentis circumscripta.

Quam judiciorum seriem si bene instituisset, non modo, puto equidem, non animæ dubiam hanc naturam, corpoream nempe et pluribus dotibus cuilibet corpori convenientibus carentem, adscripsisset; sed pessima etiam sententia, — omnium pene suorum de anima et Deo commentorum capite, — qua nihil esse quod non sit corpus arbitrabatur, rejecta; si non omnis erroris immunem, at saltem multo veritati propiorem de Deo et de anima doctrinam protulisset.

Tertiam Tertulliano fuisse causam, cur a veritate deflexerit, credimus; de qua disserere oportet.

§ III.

Disciplina quæ philosophia nuncupatur, quacumque viguerit ætate, maximis tum laudibus tum insectationibus obnoxia fuit; neque id mirari oportet : philosophia quippe alii alia ratione usi sunt. Nonnulli enim eorum qui tum veteribus, tum recentioribus temporibus, huic studio dederunt operam, nescio quo pravo abrepti sensu, ad id omnes ingenii vires direxisse videntur, ut

(+) Tertullianus aut sese ipse non intellexit, aut voluit animam esse corpus dissolutioni non obnoxium, quod non sit e variis ac invicem pugnantibus elementis concretum, neque e partibus ullo vi separabilibus [illegible], sed totum [illegible] sibi simile et [illegible] omni divisioni repugnans.

(++) Tertullianus aut sese ipse non intellexit, aut voluit animam corpoream constare partibus loco quidem discretis, sed inter se ita cohaerentibus, ut [illegible] invicem separari nequeant.

fraudibus et fallaciis verum implicarent, mores omni artificio corrumperent, hominumque mentes ab honesta vivendi ratione amoverent, nedum recta mente verum inquirerent, nedum, ut ait Cicero, veritatis et virtutis magistri forent (1). Multi vero philosophiam ita foverunt, tanta in ea excolenda felicitate usi sunt, ut non modo vires humani ingenii exercendo auxerint, verique limites quasi protenderint, sed ut etiam mira arte et solertia, jam catholica fide imbuti, sanctam Christi Religionem defenderint, confirmaverintque ; aut Christianæ disciplinæ rudes adhuc, sed puro pectore veritatem expetentes, per philosophiam ad Christum se converterint, Christianam disciplinam didicerint, atque sic omni studio foverint, ut philosophia, prima eorum magistra, hanc consecuta fuerit laudem ut sanctæ Christi Religionis vestibulum nuncuparetur.

Multum abest ut Tertullianus tanti faciat philosophiam. — Omni enim insectatione eam prosequitur ; acriterque reprehendit quod tanta obscuritate involvatur, ductuque tam cæco regatur, ut, si quando Christianæ fidei assentiat, in eam velut inscia invitaque incidisse videatur : « Cæca felicitate, ait, prospero errore, non aliter quam in procella confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur (2). » Nihil philosophia veritati infensius ; nihil, ut putat, omni errorum genere abundantius ; sola enim philosophia Christianæ fidei integritatem corrupit ; sola in Ecclesiam omnes, quibus distrahitur, hæreses induxit : « Omnis, inquit, hæresis ingeniis animatur philosophorum, qui sunt hæreticorum patriarchæ (3). » Tanta etiam iracundia in philosophos accenditur, ut eos de anima disseruisse non sustineat ; Socratemque ipsum vix non irrideat quod in carcere inclusus, et prope, jam exhausta cicuta, moriturus, sermonem

(1) Cf. De Rep. III, 2. — De Clar. Orator. 93. — De Amicit. 2.
(2) Tert. de Anim. c. II.
(3) Cf. Tert. adv. Hermog. c. VIII. — Idem, adv. Marc. L. I, c. XII.

de anima cum discipulis habuerit ; et de sorte quæ eam, dissoluto corpore, consequatur tam ardenter inquisierit. Postquam enim revocavit in memoriam in carcere etiam Socratis, de animæ statu velitatum esse, hac intempestiva irrisione prosequitur : « Nescio jam hoc primum an opportuno in tempore, Magistri etsi nihil de loco interest... Quid enim liquido saperet anima tunc Socratis ?... Quid autem aliud saperet vir quilibet injuria damnatus, præter injuriæ solamen, nedum philosophus, gloriæ animal, cui nec consolanda injuria sed potius insultanda (1). » Recensitis dein contrariis philosophorum de anima sententiis, expositoque « quanta sit, ut Tertulliani utar sermone, silva materiæ istius apud philosophos, pro numero etiam ipsorum commentatorum, quot varietates sententiarum, quot palestræ opinionum, quot propagines quæstionum, quot implicationes expeditionum (2), » ad hanc devenit opinionem ut omnem argumentationem, ex philosophiæ fontibus sumptam, maximo contemptui habeat ; atque christiano homini melius esse existimet animam nescire, quam a philosophis discere quodcumque Deus ipse nos non edocuerit de anima. « Christiano paucis ad scientiam hujus rei opus est ; nam et certa semper in paucis, et amplius illi quærere non licet quam quod inveniri licet ; infinitas enim quæstiones Apostolus prohibet. Porro non amplius inveniri licet, quam quod a Deo discitur ; quod autem a Deo discitur, totum est (3). »

Non idem S. Augustinus cum Tertulliano de philosophia sentit ; utpote qui insitam homini rationem maximi faciat momenti, nedum despiciat ; laudetque velut optimam, qua nos, infinita benignitate, Deus donavit, veritatis adjutricem et fidei indagatricem : « Absit, exclamat ille, ut hoc in nobis Deus oderit, in quo nos reliquis animantibus excellentiores creavit.

(1) Tert. de Anim. c. I.
(2) Tert. de Anim. c. II.
(3) Idem, de Anim. c. II, c. III.

Absit, inquam, ut ideo *credamus,* ne rationem accipiamus, sive quæramus; cum etiam *credere* non possemus, nisi rationales animas haberemus (1). » Quamobrem maximus ille et Christianæ fidei et philosophiæ magister, cum difficillimas de anima quæstiones examinat, neque Sanctarum Litterarum auctoritatem insitæ rationi, neque insitam rationem Sacris Litteris aliquo modo opponi posse ratus, ab omnibus erudiri cupit, quicumque sint, magistris; nihilque curat utrum ab humanis an fidei disciplinis, quod tradunt ipsi didicerint; nedum earum rerum quæ sibi, ut verum attingat, auxilio erunt, ullam aut respuat aut negligat. « Doceant, inquit, si possunt; vel ostendant, si quid de hac re vel certa ratione didicerunt, vel apertissimo divino eloquio crediderunt. Si enim ratio contra divinarum Scripturarum auctoritatem redditur, quamlibet acuta sit, fallit veri similitudine; nam vera esse non potest. Rursus si manifestissimæ certæque rationi velut Scripturarum Sanctarum auctoritas objicitur; non intelligit, qui hoc facit; et non Scripturarum illarum sensum, ad quem penetrare non potuit, sed suum potius objicit veritati: nec quod in eis, sed quod in seipso, velut pro eis invenit, opponit (2). »

Ea est optima sane veritatem inquirendi regula; a qua qui recedit multum fallitur; maximaque carebit ope, in istiusmodi præsertim opere quod a Tertulliano suscipitur, in quo nempe cum philosophis disputare, pravasque philosophiæ de anima sententias corrigere contendit; hoc namque sibi propositum, ab exordio libri de Anima, declaravit: « Nunc ad reliquas conversus quæstiones, plurimum videbor cum philosophis dimicaturus (3). » Atqui quo fas erit pacto cum philosophis dimicare, si philosophiæ demonstrationes omittentur? Nonne ea est recta disputandi via, contraria judicia primum apprime cognoscere;

(1) Aug. Epist. CXX, n. 3.
(2) Aug. Epist. CXLIII, n. 7.
(3) Tert. de Anim. c. I.

a judiciorum cognitione ad argumenta, quibus fulciri videntur, decurrere; propositis demum judiciis, quæ adversarii non aliter, ac ipsi nos, recipiunt; eos a suis, demonstrationum vigore, deturbare, ut ad nostra et meliora reducantur? Quod quo absolvet pacto qui philosophia et insita ratione uti neglexerit? Qua argumentatione ex S. Scripturis deprompta uti licebit ad philosophos, quod prave de anima cogitaverint, arguendos, cum philosophi Sanctas Litteras aut prorsus ignorent, aut earum non revereantur auctoritatem? Quid divina oracula iis, qui nihil unquam de illis audierint, proderunt? Tertulliano igitur cum philosophis disputaturo ea philosophis objicere nequaquam fas esse potest, quæ sunt in libro de Anima præposita: « A Deo discat quod a Deo habeat; aut nec ab alio, si nec a Deo... Præstat per Deum nescire quia non revelaverit, quam per hominem scire quia ipse præsumpserit (1). »

Neque enim Pythagorici, neque Academici, neque Aristotelici philosophi vel minimum de Tertulliano curabunt Sanctarum Scripturarum auctoritatem attestante, utpote qui libros, quorum fides advocatur, divino instinctu conscriptos fuisse prorsus ignorantes, se nunquam talibus informari disciplinis tolerarint.

Id non omnino Tertullianum fugit. Intellexisse namque videtur demonstrationes ex sola fide depromptas, quanquam adversus eos qui Evangelium receperunt multum prosint, adversus eos qui penitus illud ignorant non tanti valere, ut aliis, ad eorum opiniones refellendas, uti demonstrationibus non oporteat. Quapropter ad illam argumentandi regulam, quam propositam esse a S. Augustino diximus, velut mutata sententia accedens, priusquam exordium libri de Anima absolvat, se *dominicas* quidem *revelationes* iis qui Christianam fidem habent, oppositurum; philosophicis autem demonstrationibus, ad arguendos philosophos, usurum esse profitetur: « Si qua igitur in hunc modum de nitoribus philosophiæ candidum et purum aerem

(1) Tert. de Anim. c I.

veritatis infuscant, ea erunt Christianis enubilanda, et percutientibus argumentationes originales, id est, *philosophicas ;* et opponentibus definitiones cœlestes, id est, *dominicas :* ut et illa, quibus ethnici a philosophia capiuntur, destruantur, et hæc quibus fideles ab hæresi concutiuntur, retundantur (1). »

Hoc tamen Tertullianus deceptus est quod non satis firmiter in eo optimo sane proposito perstiterit. Sæpe enim sæpius, cum maxime prodesset quæstiones de anima, philosophorum more, explicare ; id aut penitus omittit, aut si quando ejusmodi demonstrationibus uti incœperit, mox eorum cum quibus disputat, velut oblitus, rejectisque philosophiæ legibus, quæstionem aut ad fidei regulas, aut ad ea, quæ spiritalia charismata vocat, nescio quo spiritu instinctus, reducit, eoque veritatem inquirendi modo absolvit. Cujus inconstantiæ non dubia sunt argumenta, tum illud quod libro de Anima finem imponens, ipse fatetur « se ad omnem humanam, super anima, opinionem ex doctrina fidei congressum fuisse ; » tum quæstio qua de animæ habitu, figura et colore cum Platone disputans, Platonis argumentatione nequaquam expensa confutatave, non modo Sanctarum Litterarum auctoritatem, sed feminarum etiam visiones prætendit ; quibus enarratis, omnem quæstionis nodum exsolvisse, omne abstulisse punctum arbitratur.

Quædam de anima quæstiones divina S. Scripturarum face expendantur necesse esse fatendum est ; ex quibus ea profecto est qua, utrum animæ immortali vita fruituræ sint, æternisque aut malis, aut præmiis, prout male aut bene gesserint, afficiendæ, pertractatur. Ea quippe, quæ maximi est momenti vixque philosophiæ pervia, clarissimis, ut jam diximus, S. Scripturarum testimoniis explicatur. In quæstionibus autem, qualis est quæ de natura animæ ponitur, de quibus Deus, aut prorsus siluit, aut paucissima manifestavit, si verum assequi velimus, philosophia uti, demonstrationesque ex ejus fontibus depromi omnino

(1) Tert. de Anim. c. III.

oportere concedendum est. Quare autem, philosophiæ usum neglexerimus, tanquam insita ratio inimica foret veritati? Quid prohibere possit quin totum animum, ut res ipsas introspiciamus, intendamus; quin, ut absconditissimas etiam disciplinas perscrutemur, totis insitæ rationis viribus incumbamus? Quid pulchrius, quid majori laude dignius quam tanto amore veritatis succendi, ut omni ope, omni solertia, omnibus ingenii facultatibus, ad illam percipiendam, exhauriendamque enitamur; ita ut, si Deo eloqui placuerit, Deum ipsum magistrum et doctorem habeamus; ubi vero non placuerit, quibuslibet, dummodo verum ament, doceantque, magistris utamur. Omnes quippe cum S. Augustino libentissime precaremur magistros « ut doceant, si possunt; vel ostendant, si quid recta ratione didicerunt, vel apertissimo divino eloquio crediderunt. »

Quod Tertullianus verum de natura animæ non assecutus fuerit, id profecto non mirari debemus; ea enim mente quæstionem hanc expendit, eam in investigando secutus est viam qua ipse non posset, quin in errorem se pronum immitteret. Meminimus enim, ut paucis jam dicta retractemus, eum, ubi philosophicis argumentationibus potiusquam S. Litterarum auctoritate uti oportuisset, philosophia plus æquo neglecta, ad Sacras Litteras, quas etiam prava interpretatione vitiavit, confugisse; imo seu Sacris Litteris, seu philosophia usus fuerit, pessima hac sententia, qua nihil esse quod non est corpus judicat, ita deceptum fuisse ut, omnes regulas demonstrationum velut oblitus, quædam judicia, quæ nulla connexione junguntur, junxerit; atque alia, quæ arctissima rerum necessitate connecti oportuisset, nequaquam connexerit. Quid quod, jam Montani fallaciis captus, talem femineis visionibus præstiterit fidem, ut eas etiam ad demonstrandum animam corpoream esse prætenderit. Nonne ea plus quam abundanter explicant qua ingenii perturbatione Tertullianus doctrinam de natura animæ tam pravam, tam parum sibi consentaneam exprompserit. Falsum enim et verum ita miscuit, ut animam primum corpoream et

8

dotibus cuilibet corpori convenientibus instructam, tribus spatii demensionibus circumscriptam, aerio colore, humanaque forma conspicuam; dein vero nulla concretione, nulla coagmentatione admixtam, nulli partium separationi obnoxiam esse docuerit; idque quanquam animas ex animis, ut corpora ex corporibus, procreari nascique profiteretur. Quo sane nihil a veritate remotius et repugnantiis abundantius.

Summa diligentia, maximoque verum assequendi studio, quid Tertullianus de natura animæ senserit inquisivimus; cognitas ejus opiniones omni sinceritate, omni animi libertate exposuimus; neque, detectis tot erroribus, tot, ut ita dicam, maximi ingenii defectionibus, ideo fuimus nostro a proposito deterriti, aut timuimus ne prava Tertulliani sententia vitio et injuriæ Christianis disciplinis verteretur. Quanam enim ex causa aliquid tale Catholicæ Ecclesiæ timuissemus, quasi Tertullianus Ecclesiæ instinctu doctrinam exprompsisset suam, aut istiusmodi opiniones tunc Christianis vulgatæ et communes fuissent? Multum profecto abest ut Tertulliani opiniones vulgo Christianis acceptæ unquam fuerint. Ipse enim in libro quem, post librum de Anima, de Resurrectione Carnis edidit, suam doctrinam, a paucis receptam esse, nedum vulgaris foret, nos admonuit. « Salva, inquit, animali (corporalitate), quam et ipsam pauci receperunt (1). » Tertulliano ipso confitente, a paucis, priusquam de anima scriberet, animam corpoream esse existimatum fuisse, tempore etiam quo, quia ejusmodi materiæ nondum maxima cum diligentia tractatæ fuerant, errorem irrepere facilius erat, quis ausus erit dubitare quin multo minus vulgaris ista fuerit opinio sequentibus sæculis, quibus huic studio tot maxima ingenia dederunt operam?

(1) Tert. de Resurr. c. XXXIII.

Nam in Dialogo cum Tryphone (c. 1, p. 10, ed. Olshausen) non ipse dicit tanquam sic ... [illegible] τὸ ἀσώματον ... [illegible], sed refert hoc argumentum pseudo-philosophorum quorumdam, qui, animam incorpoream et immortalem dicentes, pœnas vitæ futuræ negant.

Nunquam profecto somnia hæc epicurea, quæ in Tertulliano reperiuntur, Sancta Christi Ecclesia aut docuit, aut aliquo modo fovit. Quibus contra fuit tam adversa ut eam merito firmissimam dignitatis humanæ animæ fautricem, optimamque hujus disciplinæ, qua anima omni concretione carere censetur, magistram existimaverimus. Cujus rei pulcherrimum præstant testimonium tot illustres omnium sæculorum viri, catholicæ fidei cultores observantissimi, a quibus optima de natura animæ sententia fuit explicata, defensa, invictisque argumentis comprobata. Haud equidem negare velim ~~S. Justinum~~ (+), S. Irenæum, S. Methodium, viros profecto scientia et religione insignes, quibus adde, si libuerit, quamvis integritate fidei minus sint laudabiles, ~~Origenem~~ (++), Tatianum~~que~~, omnem ab anima corporeæ soliditatis rationem non ausos fuisse auferre, ne quid de summa Dei excellentia detraherent, si naturam, divinæ essentiæ similem, humanæ animæ attribuerent. Sed quanto plures, quanto cum majori constantia judicii veram et incorruptam de natura animæ professi sunt sententiam! Recta enim de natura animæ doctrina a plerisque Orientalis Ecclesiæ scriptoribus, ab Eusebio, ~~S. Gregorio Thaumaturgo~~ (+++), Nemesio, S. Basilio Magno, S. Gregorio Nysseno, S. Gregorio Nazianzeno, S. Maximo, ut alios omittam, validissimis argumentationibus demonstrata, tam unanimi consensu fuit ab inclitissimis Occidentalis Ecclesiæ Patribus defensa, ut, si Tertullianum et Vincentium Victorem, quocum S. Augustinus de natura animæ et ejus origine disputavit, excipias (++++), vix unum aut alterum alicujus nominis invenias auctorem, qui animam omnis corporeæ rationis expertem esse non asseveraverit.

Quo præterea pacto Tertullianus ab Ecclesia tales accepisset opiniones, quas non prius somniavit quam Montani fallaciis captus, et ab Ecclesia recedens omnem in eam amorem, omnemque reverentiæ cultum deposuisset; eo videlicet tempore quo superbia elatus, et iracundia tumens, hanc animi moderationem, hanc docilem in credendo constantiam, in studendo pietatem, prudentemque sui diffidentiam amiserat, sine quibus

(+) Omnem esse naturam quidem mortalem, qualia autem Dei immortalem, non censuit, ut videtur, S. Justinus ipse; id tantum docuit quidam (Dial. cum Tryphone c. 5), quem ibi magistrum ipse veridicum christianum postea agnovit (ib. c. 3 et 8). Animam esse corpoream nullo scriptorum suorum loco Justinus ipse docuerit — corpoream esse animam contendit ... Macarius Ægyptius.

(+++) Tractatum De anima, qui sub Gregorii Thaumaturgi nomine fertur, genuinum non esse constat.

(++++) Sequioris etiam Lactantius, Cassianus, Faustus Regiensis et Gennadius.

(++) Origenes statuit quidem Deum solum in præsenti rerum statu esse omnino incorporeum, id est ab omni corporea compage liberum, homines autem et angelos ipsos constare ex anima et corpore, et ideirco dici non posse ἀσωμάτους, id est sine corpore. Sed idem optime affirmat neque hominum animas neque aliquam intelligentem naturam esse posse corpus vel tenuissimum. Immo vult fore tempus in quo animæ ab omni corporea mole omnino liberæ fiant, omnisque moles corporea in nihilum redigatur.

firmissima etiam ingenia labuntur, corrumpuntur atque in deterrima corruunt. Quod si disciplinis Ecclesiæ semper obtemperavisset, iracundique animi compescuisset impetus, hæc ingenii deliramenta, quorum qui meminit, maxima statim se tristitia perfundi sentit, procul dubio evitavisset, melioraque de Deo et de semetipso excogitavisset.

Namque ut, nostro operi finem imponentes, gravissima S. Augustini verba referamus, quæ turgidis audacia moderationem, timidis fiduciam, omnibus maximum sanctarum disciplinarum amorem injiciant :

« *Fieri non potest quadam divina Providentia, ut religiosis animis seipsos et Deum suum, id est, veritatem pie, caste, ac diligenter quærentibus, inveniendi facultas desit* (1). »

(1) S. August. de Quantit. Animæ, c. XIV, n. 24.

Vidi ac perlegi :

Redonibus, a. d. III Idus Maias anni MDCCCLXI.

Facultatis Litterarum in Academia Redonensi decanus,

TH.-HENR. MARTIN.

Typis mandetur ;

Academiæ Redonensis Rector,

A. MAGIN.

INDEX MATERIARUM.

8663. — Nannetibus, Excudebat Charpentier.

